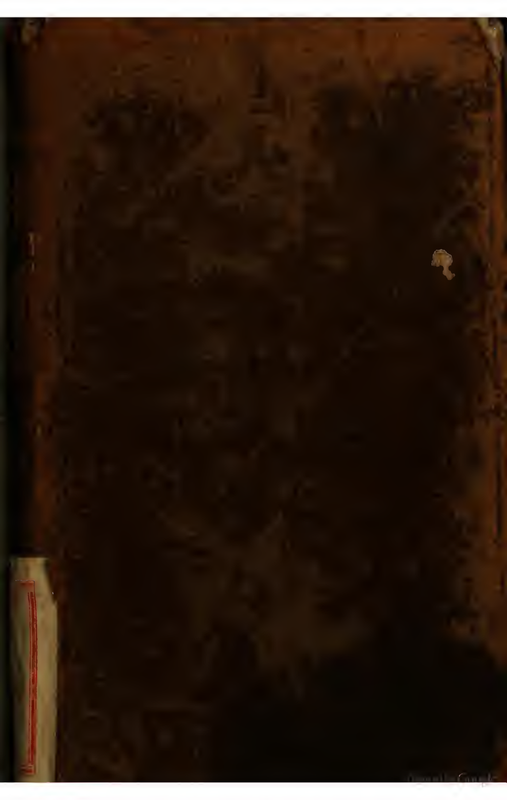
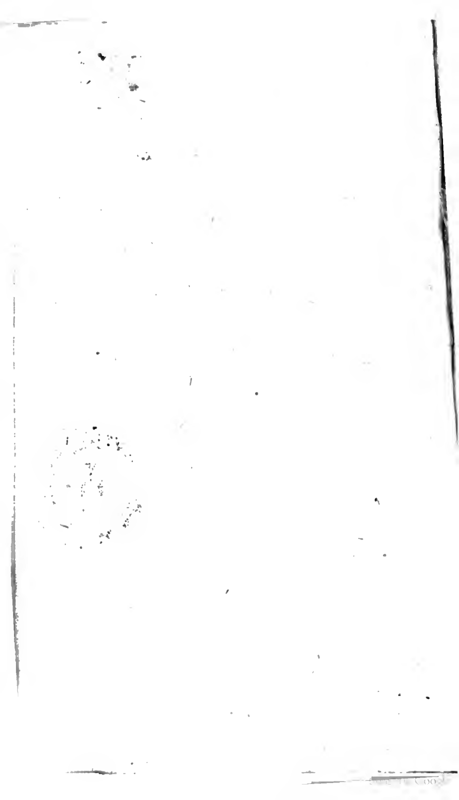



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
NAPOLI





HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL GENERAL
des Armées du Roi.

TOME QUATRIE'ME.

Contenant les Preuves, plusieurs Lettres, Brevets, Instructions Politiques, & autres Pieces.

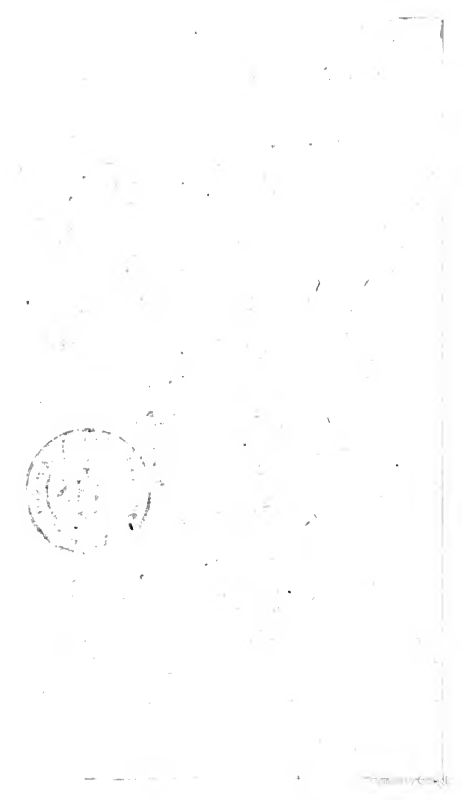


A PARIS,
Chez la Veuve MAZIERES, & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë Saint Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.





PREUVES
DE
L'HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE

SECONDE PARTIE;

CONTENANT

Plusieurs Lettres, Brevets, Instructions Politiques, & autres Pieces.

AVERTISSEMENT.

LES hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement; on y voit le fond de leur caractere, de leur esprit & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ses preuves plusieurs Lettres du Vicomte à sa Sœur & à sa Femme, qui montrent son ame à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie & sa réligion. On verra dans les Instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France, dans les differentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie; & l'on sentira par ces Pieces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.

LETTRE
DE FREDERIC MAURICE DUC DE BOUILLON, A LA REINE.

MADAME,

Me voyant si malheureux que les plus respectueuses déferences que je pouvois rendre à Votre Majesté, passoient pour désobéïssance & mépris, mes raisons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & caballes contre le service de S. M. & le bien de l'Etat, je ne me suis pas trouvé capable de consolation jusqu'à ce que je me sois retiré en lieu où je puisse par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pû lui inspirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'assurance que je lui donne de ma fidelité, de mon zéle pour son service, & d'une entiere obéïssance à ses Commandemens, ne procedent d'aucune contrainte ni considération interessée, mais d'un pur sentiment de mon devoir, & d'une très-ferme résignation à ses volontés. Je supplie, très-humblement V. M. d'être persuadée que lorsque je me suis sacrifié pour ses interêts, je me donnai à elle sans réserve avec une très-forte résolution de demeurer toûjours dans la même dépendance, & de lui soumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'est N°. I. L I V. I.

ce que j'ose prendre la hardiesse de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ses Commandemens, & connoisse par l'avenir, comme elle a pû faire par le passé, que je n'ai jamais eu pour but que le service du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très-fidelles à ne me pouvoir dénier la qualité de son très-humble & très-obéissant serviteur & sujet,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon le 5. d'Avril 1644.

A S. A. R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs, dans le tems j'ose le dire à V. A. R. que je devois tout esperer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois exposé sans cesse aux faux raports de mes ennemis, j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la sincerité de mes intentions pourra être reconnuë par mes démarches. Je vous avouë aussi, Monseigneur, que je ne pouvois continuer de rester dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuse à mon honneur & contraire à mes sentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaisirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'assurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me causer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en per-

ſuader, que V. A. R. m'accuſe d'avoir été le premier auteur du Traité d'Eſpagne, puiſque je n'ai beſoin pour me diſculper, que de rappeller avec ſoumiſſion & reſpect à V. A. R. le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé, & la ſupplier de vouloir bien me dire ſi j'avois aucun deſſein lorſqu'elle m'envoya chercher en Province; ſi elle m'en fit communiquer aucun lorſque je la vis à Paris; ſi la réſolution des ſiens n'étoit pas déja priſe avant mon arrivée, & ſi depuis je pris d'autres engagemens que celui de ſervir V. A. R. lorſqu'elle me fit entrevoir une ſubverſion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux interêts de la Reine, dans la conſervation des Meſſeigneurs ſes enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me ſuffit pour ma juſtification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été ſerviteur de V. A. R. Cette conſidération ſeule, Monſeigneur, m'empêche de conſentir à un échange qui étant honteux laiſſeroit à V. A. R. quelque marque de crime; puiſque je ne fus jamais accuſé d'autre que de celui où vous étiez envelopé. Quelqu'amour que j'aie pour mon bien & mes dignités, je ne les ai pas conſiderés lorſqu'il s'agiſſoit du ſervice de V. A. R. & des interêts de l'Etat, je m'en ſuis dépoüillé avec joye pour me ſauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conſerver par ma conduite à l'avenir. J'oſe très-humblement ſuplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de ſa bienveillance à celui qui a toujours tâché de la mériter par ſes très-humbles ſervices, & qui a cette ſatisfaction d'avoir montré à toute la terre qu'il a été ſans aucune réſerve, Votre très-humble, très-obéïſſant & très-fidele Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon ce 5. Avril 1644.

LETTRES DU VICOMTE à sa Sœur.

N°. II. Liv. II, & III.

MA chere Sœur, plusieurs personnes me mandent que l'on dit à Paris que je ne suis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, & que je ne suis pas bien aise de m'être joint à lui. Je vous prie, si vous en oyez parler, de témoigner que je ne suis pas si impertinent que cela, & que c'est un honneur que j'ai toûjours recherché extrêmement. Je vous assure qu'il y a une très-grande union dans cette Armée; M. d'Enguien vit aussi bien avec moi qu'il est possible; & il ne se rencontre aucune difficulté entre M. le Maréchal de Guiche & moi; n'ayant rien à démêler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai sujet aussi d'avoir toute sorte de satisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre contestation dans les choses que j'ai desirées, & au contraire toute sorte d'obéïssance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement, adieu chere Sœur. C'est votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere.

TURENNE.

Au Camp devant Philisbourg ce 3. Septembre 1644.

AUTRE A LA MEME.

MA chere Sœur, je continue à être bien en peine de votre mal; & quand vous serez guerie, je serai dans une autre, de peur que vous ne soyez fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plûtôt. Je vous avouë qu'au commencement, je ne pouvois me résoudre à vous rien écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, sçachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois aussi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce soit une plaisante raison, je

vous jure que je ne pouvois me résoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'est arrivé par compassion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaisance pour les Officiers, on se peut consoler en quelque chose; ce seroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigsmarc & de Hesse avec les miennes, qui toutes ensemble joindront M. le Duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état qu'on ne les eût jamais pu esperer. Je suis à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'Ennemi qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoyer ses Troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans son païs: Je vous assure que c'est une fort honnête personne, je vous conjure de m'aimer toûjours étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joye. C'est, ma chere Sœur, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

Au Camp ce 4. Juillet 1645.

AUTRE.

MA chere Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimandes, & je vous jure que quand je suis negligent à vous écrire, c'est l'assurance entiere que j'ai que vous m'aimerez toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui se soit vûë depuis la guerre. La Cavalerie Françoise avoit la droite & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entierement défaite, comme aussi l'Infanterie Françoise; Nous avons eu Dieu merci plus de

bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de Bataille, pris presque tout le canon des ennemis ; & Gléen qui commandoit l'aîle droite des Bavarois y a été fait prisonnier ; M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux Chevaux tuez sous lui, & un peu blessé au bras, s'envint du côté où j'étois un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assez satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous sçaurez par les Rélations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Baviere, où leur armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le Champ de Bataille. Pour leur perte elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'armée Françoise ait été entierement repoussée ; Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entierement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'armée que je ne sçaurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour soûtenir l'armée de M. le Duc, & deux autres auprés de son Infanterie ; mais la Cavalerie Françoise en s'enfuyant a emporté tout cela, de sorte qu'il n'est resté que la Cavalerie Allemande & les Hessiens : M. le Duc ne sçauroit assez se loüer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la vie & de la liberté. Il n'est pas croyable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous suplie de témoigner à Madame la Princesse & à Madame de Longueville, combien je lui en suis obligé.

Je suis très en peine de ce qu'on me mande que vous avez si souvent la fiévre. Je prie Dieu de

tout mon cœur de vous vouloir conserver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous sçavoir en bonne santé, adieu chere Sœur.

Au Camp devant Nordlingue, ce 8. Août 1645.

AUTRE.

JE n'ai que le loisir de vous faire ce mot. J'ai reçû votre Lettre par laquelle vous me mandez de vous faire sçavoir comme quoi vous pourriez sortir de Paris, & qu'elle seroit ma pensée là-dessus. Je crois que si vous y pouvez trouver quelque sureté il n'en faut pas bouger, vous pourriez vous mettre plûtôt chez quelqu'un de nos amis. Quand le chemin sera libre de l'armée du Roi à Paris, je vous ferai sçavoir où vous pourrez venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully ce 30. Mars 1652.

Il s'est passé quelque chose à Gergeau qui n'est pas de grande consideration.

LETTRES DE L'ELECTEUR de Mayence au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR, N°. III. Liv. II.

J'ai reçû ce matin des nouvelles assurées de Munster, que par la grace de Dieu, la paix si long-tems esperée a été signée, souscrite & solemnellement publiée à Munster & à Osnabrug le 24. de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la presente, & la supplier aussi que quand l'armée du Roi sortira d'Allemagne, il lui plaise dans sa marche exempter mes Etats. J'ai de si bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'ose me prometttre ce consentement; aussi je lui envoyerai bien-tôt un des miens pour traiter de quelques affaires, & pour

la remercier des graces que jusques ici elle m'a faites, la supliant au reste de me faire l'honneur de me croire entierement,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE.

Le très-humble & très-affectionné Serviteur. JEAN-PHILIPPE, Electeur de Mayence.

A Aschaffembourg, le 29. Octobre 1648.

LETTRES DU DUC DE Wirtemberg au Vicomte.

MONSIEUR MON COUSIN,

Nº. IV. Liv. III. Ayant ce matin reçû par un Courier éxprès les avis de mon Deputé de Munster, qui m'a assuré que la paix étoit souscrite le 24. du courant, je n'ai voulu manquer d'en communiquer les nouvelles A. V. A. vû que je m'assure qu'elles lui seront trés-agréables, & d'autant que par ce moyen je me vois tantôt en liberté de pouvoir joüir de ce que les deux Couronnes de France & de Suede ont bien voulu desirer pour ma restitution. Je sçai que V. A. s'en réjoüira avec moi, & agira dans la conjoncture presente de cette guerre finie, pour la conservation de mes Etats, avec le même cœur & affection quelle a toûjours témoigné par ci-devant pour un Prince qui est Monsieur mon Cousin, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Cousin,

EBERHARD, Duc de Wirtemberg.

A Studgard, le 31. Octobre 1648.

LETTRES DE LA REINE Mere à M. de Turenne,

PREMIERE LETTRE.

MOn Cousin, quoiqu'il vienne d'arriver un bruit de Paris que M. votre Frere a pris parti avec le Parlement, qui est à present dans une rebellion toute déclarée ; je ne puis y ajoûter de foi quand je fais reflexion qu'il sçavoit ce que j'ai resolu pour ce qui regarde votre établissement, & que je voulois faire pour ses interêts particuliers & pour ceux de toute la famille : Mais quoiqu'il en soit, je suis si assurée que non-seulement vous n'y prendrez aucune part, mais que vous détesterez son action, si elle se trouvoit veritable, que je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entiere que j'ai en vous & vous assurer de la continuation de mon affection ; me remettant du surplus à mon Cousin le Cardinal Mazarin que je sçai mieux que personne être le meilleur de vos amis ; cependant je demeure,

Votre bonne Cousine ANNE.

A S. Germain en Laye le 11. *Janvier* 1649.

II. LETTRE.

MOn Cousin, envoyant par delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent le Service du Roi Monsieur mon Fils ; je vous fait ces lignes pour vous prier d'avoir entiere confiance & pleine créance en ce qu'il vous dira de ma part : Et s'il est besoin que pour le contentement des Officiers de l'armée que vous commandez, il s'oblige en mon nom, de leur payer ce que vous

conviendrez avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra, car je vous assure & vous donne ma parole que j'y satisferai à point nommé ; cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 12. Janvier 1649.

III. LETTRE.

MOn Cousin, la faute où est retombé votre frere le Duc de Bouillon, dans le tems même qu'il sçavoit que j'avois fait ou résolu tout ce qui pouvoit regarder ses avantages & ceux de sa Maison, me touche principalement pour le déplaisir que je sçai qu'elle vous causera ; car pour le reste je suis tellement persuadée de votre affection & de votre attachement aux interêts du Roi Monsieur mon Fils & aux miens, que je suis certaine que votre zéle augmentera plûtôt dans ces conjonctures, qu'il n'est à craindre qu'aucune considération de proximité y puisse apporter la moindre alteration. Assurez-vous aussi que je redoublerai les effets de ma confiance & de ma bonne volonté, & que votre considération me sera toûjours si recommandable, que je ne ferai point de difficulté, quelque grand que soit le crime de votre frere, de faire pour votre égard seul ce que vous pouvez souhaiter pour les honneurs de la Maison, & me remettant à ce que j'ai chargé mon Cousin le Cardinal Mazarin de vous mander, je demeure avec beaucoup de tendresse,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 28. Janvier 1649.

IV. LETTRE.

MOn Cousin, quoique je vous aye déja mandé les bonnes intentions que j'ai pour vous, & à votre considération pour toute votre Maison,

J'ai voulu néanmoins, dans l'occasion du voyage du Sieur de Ruvigni par delà, vous faire cette Lettre pour vous les expliquer encore plus particulierement. Je vous dirai donc touchant les honneurs de votre Maison, que dès la premiere fois que je vous verrai, je vous ferai joüir sans autre délai des prérogatives dont il avoit été remis de parler après la majorité du Roi Monsieur mon Fils. A l'égard de la Souveraineté de Sedan, & pour ce qui concerne le Duc de Bouillon votre frere, quoique sa faute soit aussi grande qu'elle se peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que j'avois pour tout ce qui le pouvoit regarder; je ne me disposerai pas seulement à l'oublier & à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en son devoir, mais pour la même raison je le ferai joüir deslors desdites prérogatives qui avoient été remises à la majorité; & touchant l'échange de Sedan, il y sera traité aussi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devez prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être assuré qu'en toutes autres rencontres où j'aurai lieu de vous obliger, vous n'en recevrez pas des effets moins solides; cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 29. Janvier 1649.

BREVETS DU ROY, en faveur de la Maison de Bouillon.

PREMIER BREVET.

AUjourd'hui vingtiéme du mois de Mars mil six cens quarante-sept, le Roi étant à Paris, désirant témoigner sa bonne volonté à M. le Duc N°. V. Liv. III.

de Bouillon, & à M. de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa Mere, en interprétation de sa Déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, a declaré que sa volonté & intention est, que lesd. Srs. de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, joüiront du rang & préséance apartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majesté m'a commandé de leur expedier le present Brévet, qu'Elle a voulu signer de sa main, & être contresigné par moi son Conseiller-Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et au-dessous*, DE LOMENIE.

II. BREVET.

AUjourd'hui deuxiéme du mois d'Avril mil six cens quarante-neuf, le Roi étant à Saint Germain en Laye, bien memoratif que par son Brevet du vingtiéme Mars mil six cens quarante-sept, Sa Majesté auroit declaré que son intention étoit que M. le Duc de Bouillon & M. de Turenne son frere & leurs descendans, jouïssent du rang & préseance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez comme les autres Princes issus de Maisons Souveraines; & voulant en consequence de sa Declaration donnée au mois de Mars dernier, pour faire cesser les mouvemens du Royaume & rétablir un chacun dans ses honneurs & prérogatives, faire connoître sa volonté à l'égard desdits Sieurs de Bouillon & de Turenne; en sorte que personne n'en puisse douter, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa Mere, a confirmé & confirme en tant que de besoin son dit Brevet

du 20. Mars 1647. & ce faiſant a declaré & declare, qu'Elle veut & entend que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, jouïſſent du rang & préſeance qui appartiennent à leur Maiſon à cauſe du Duché de Bouillon, & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume: En témoin de quoi Sa Majeſté a ſigné le preſent Brevet de ſa main, & a voulu être contreſigné par nous ſes Conſeillers-Secretaires d'Etat & de ſes Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS.

Et plus bas, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD, LE TELLIER, & DE LOMENIE.

III. BREVET.

AUjourd'hui vingt-ſixiéme du mois d'Octobre 1649. le Roi étant à Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommez entre les Princes & Etats, amis, alliés & protegés de cette Couronne en pluſieurs Traités de Paix, & autres generaux faits entre les Rois prédeceſſeurs de Sa Majeſté, & les Empereurs, Rois d'Eſpagne, & autres Princes; que par les Traités particuliers de protection qui leur ont été accordez par les Rois predeceſſeurs de Sa Majeſté, même par celui du feu Roi, de glorieuſe memoire, que Dieu abſolve, du 6. Août 1641. & ſpecialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiez & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt, que par l'échange deſdites Principautés contre des Domaines de Sa Majeſté, propoſé & reſolu du vivant du feu Roi, comme choſe très-avantageuſe à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majeſté

avec Monsieur le Duc de Bouillon, & les articles signés par Sa Majesté le 26. Mars 1647. confirmés par les articles expediés ensuite de la Conference tenuë à Saint Germain en Laye le 30. Mars de la presente année 1649. & en execution desdits articles, par Brevet exprès de Sa Majesté du deuxiéme Avril de la presente année, signé de sa main, & contre-signé des quatre Secretaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monsieur de Turenne son frere, sont maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils sont qualifiez tels; & traitez ainsi que ceux de cette qualité; & comme *étans nés Princes, en toutes les Cours, même par le Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & autres Rois & Princes, ce qu'ils justifient par plusieurs actes autentiques* : Et Sa Majesté considerant que pour les causes susmentionnées, lesdits Sieur de Bouillon & de Turenne n'ont pu être compris dans le Brevet accordé le dixiéme du present mois, à l'instance de plusieurs Gentilshommes qui se sont trouvez à Paris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été si solemnellement accordé & promis par lesdits Traités; Sa Majesté, de l'avis de la Reine Regente sa Mere, en confirmant en tant que de besoin le Brevet qu'elle leur a accordé ledit jour deuxiéme Avril dernier; a declaré & declare que sa volonté & intention est que ledit Sieur Duc de Bouillon & le Sieur de Turenne son frere, & leurs descendans, joüissent du rang & des prérogatives & prééminences appartenans à leur Maison, à cause dudit Duché de Bouillon & desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que le sont les Princes issus de Maisons Souveraines habituez en ce Royaume, sans que ledit Brevet dudit jour dixiéme du present mois leur puisse aucunement nuire ni préjudicier, m'ayant Sa Majesté, pour témoignage de sa volonté, commandé de leur expedier le present Brevet qu'elle a signé

a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller - Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

IV. BREVET.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A tous presens & avenir. Salut sçavoir faisons: qu'encore que notre très-cher & bien amé Cousin Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & de Raucourt, nous ait cejourd'hui par Contrat passé devant deux Notaires au Châtelet de Paris, cedé & transporté à titre d'échange, la proprieté desdites Terres Souveraines de Sedan & de Raucourt & autres, étans és environs d'icelles, à lui appartenans à cause de son dit Duché de Bouillon: Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette cession & transport puisse ci-après nuire ni préjudicier en façon que ce soit, à lui ni aux siens, pour ce qui concerne le rang & préseance qui lui appartiennent, non-seulement à cause dudit Duché de Bouillon, mais aussi à cause desdites Terres souveraines de Sedan & de Raucourt: au contraire avons jugé raisonnable qu'il y soit conservé & maintenu tout ainsi que s'il étoit encore en possession desdites Terres qu'il nous a cedées, *comme une condition qui fait partie dudit Contrat d'échange, & que nous avons accordé par icelui.* A ces causes & autres bonnes considerations à ce nous mouvans, par l'avis de la Reine Regente, notre très-honorée Dame & Mere; de nôtre très-cher & très-amé Oncle le Duc d'Orleans; de notre très-cher & très-amé Cousin le Prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conseil, & de notre certaine science, pleine puissance & autorité Royale, avons declaré & dé-

clarons par ces présentes signées de notre main, que notre volonté & intention est que nonobstant la cession & transport à nous fait desdites Terres, notredit Cousin le Duc de Bouillon & les siens en ligne directe, tant mâles que femelles, joüissent des mêmes honneurs, séances, dignités, prérogatives & préséances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'ausdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs desdites Souverainetés ont joui ou dû jouir tant dedans que dehors le Royaume, ausquels nous voulons qu'ils soient conservez & maintenus, sans qu'à cause de ladite cession l'on puisse prétendre qu'ils ayent dérogé *au rang qu'ils ont toûjours eû ou dû avoir*, & que pour raison de ce on leur en puisse faire aucunes contestations, & que toutes les prétentions que notredit Cousin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier sans être en rien diminuées, comme s'il étoit en possession desdites Terres & Souverainetés par lui cedées. Declarons en outre pour les considérations susdites, que notre intention est aussi que notre très-cher & bien-amé Cousin Henry de la Tour Vicomte de Turenne, Maréchal de France, frere de notredit Cousin le Duc de Bouillon, & ses enfans mâles & femelles, joüissent des mêmes honneurs, rangs & préséances dont il joüit & doit joüir comme fils & frere d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que notredit Cousin le Duc de Bouillon vienne à déceder sans enfans, voulons & nous plaît que notredit Cousin son frere, ses enfans mâles & femelles joüissent des mêmes honneurs, rangs, préseances, dignités & prérogatives, tant dedans que dehors le Royaume, dont joüit à present notredit Cousin le Duc de Bouillon, & joüira à l'avenir tant à cause dudit Duché de Bouillon; qu'en consé-

quence de ces presentes ; comme si lorsqu'il y aura ouverture à la succession de notredit Cousin le Duc de Bouillon son frere en sa faveur & de ses enfans , lesdites Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maison, & qu'il y eut succedé par manquement d'heritiers de notredit Cousin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ils fassent enregistrer , & du contenu en icelles joüir nosdits Cousins pleinement & paisiblement sans y faire ni souffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & à notre Procureur Général de faire pour ce toutes les requisitions necessaires : Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toûjours, nous avons fait mettre notre Scel à cesdites présentes. Donné à Paris au mois de Mars , l'an de grace mil six cens cinquante-un, & de notre Regne le huitiéme. *Signé* , LOUIS. *Et sur le repli* ; Par le Roi, la Reine Regente sa Mere présente. DE LOMENIE. *Visa*, SEGUIER : Et scellé du grand Sceau de cire verte en lacs de soye rouge & verte.

V. BREVET.

Aujourd'hui 20. Mars 1651. le Roi étant à Paris, voulant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frere , Sa Majesté , par l'avis de la Reine Regente sa mere , conformément à ce qui est promis dans le Contrat d'échange de Sedan, passé le même jour ; & pour confirmer en tant que besoin seroit les Brevets ci-devant expediés , outre ce qui est porté par sa declaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle , a declaré que sa volonté & intention est , que lesdits Sieurs de

Bouillon & de Turenne & leurs descendans ; joüissent du rang & preseance appartenant à leur Maison à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines ; m'ayant Sadite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'expedier le present Brevet quelle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

VI. BREVET.

AUjourd'hui 15. du mois de Fevrier 1651. le Roy étant à Saumur : désirant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frere ; & considérant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sédan du 20. Mars de l'année derniere, *qu'ils seroient traitez comme Princes, & que sans cette condition ils n'auroient point consenti audit échange*, sçachant en outre qu'ils *ont été & sont traitez en tous lieux & en toutes occasions par les Rois, Princes, & Etats de la Chrétienté comme étant nez Princes* ; Sa Majesté confirmant en tant que besoin les Traités, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés sur ce sujet, & pour les raisons & causes y contenuës, a déclaré & déclare que son intention & volonté est que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Royaume, sans qu'ils en puissent être distingués ni exceptés par aucuns Reglemens faits ou à faire par Sa Majesté ou ses successeurs Rois, & même en conséquence des propositions qui pourroient être faites & des résolutions qui pourroient être prises au préjudice

de ce, aux Etats Genéraux du Royaume, ou autrement en quelque maniere que ce soit. En témoin dequoi, Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main, & l'a fait contresigner par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé LOUIS. *Et plus bas*, LE TELLIER.

EXTRAIT DES REGISTRES du Conseil d'Etat.

LE Roi ayant vû la Requête presentée à Sa Majesté par Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; contenant que l'échange desdites Souverainetés ayant été jugée utile au bien de son Etat, il y auroit consenti sur l'assurance que lui auroit donnée Sa Majesté; que nonobstant le délaissement qu'il feroit desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne son frere, & leurs enfans & descendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, prééminences & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur pere, & leurs prédecesseurs Duc de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont joüi ou du joüir, & en la même sorte & maniere qu'il est pratiqué à l'égard des autres Princes issus de Maison Souveraine qui sont habitués en son Royaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat d'échange, puisque sans icelle il ne se seroit dépoüillé desdites Souverainetés*; & bien que Sa Majesté par divers Actes tant particuliers que publics, spécialement par ses Lettres Patentes du mois d'Avril 1651. ait pleinement satisfaite à sa parole, & se soit expliquée suffisament de ses intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon se soit reservé par le Contrat d'échange le droit N°. VI.

qu'il a sur le Duché de Bouillon, néanmoins la Dame de Vantadour en qualité de Mere & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac, d'Halvin, de Lesdiguieres & de Saint Simon, se sont pourvûs en son Parlement de Paris par Requêtes des .... & 26. Mars dernier, à ce que défense lui fussent faites, de prendre ladite qualité de Prince, ou sous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, sur laquelle Requête lad. Cour a ordonné que les Parties opposantes se pourvoiroient par devers Sa Majesté; & d'autant que lad. opposition quoique frivole & non admissible, pourroit un jour servir de prétexte pour inquiéter lui ou les siens si elle demeuroit indécise. Requeroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majesté, faisant droit sur icelle, déclarer lesdits Sieur & Dame opposans non recevables, & mal fondés en leursdites oppositions; ce faisant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défense de le troubler à peine de désobéissance: Vû aussi le Traité fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majesté le 20. Mars 1647. touchant l'acquisition des Souverainetés de Sédan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon, dont joüissoit ledit Sieur de Bouillon, le Contrat d'échange du 20. Mars 1651. fait en execution dudit Traité entre les Sieurs le Fevre d'Ormesson, de Lomenie, Comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Estampes, Commissaires & Procureurs spéciaux de Sa Majesté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre; les Lettres Patentes de Sa Majesté du mois d'Avril aud. an 1651. contenant la Ratification dud. Contrat d'échange, & adressées au Parlement de Paris; Actes d'Oppositions formées au Greffe de sondit Parlement de Paris du 25. Janvier 1652. par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de

Levy Duc de Vantadour, au nom & comme Tutrice des Enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de Prince prise par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon. Copie de la Requête présentée en sondit Parlement le ...... par Emmanuel de Crussol Duc d'Uzés, Maximilien-François de Bethune Duc de Sully, Loüis de Cossé Duc de Brissac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de France, à ce qu'ils fussent reçûs opposans à l'enregîtrement tant dudit Contrat que desdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit seulement rang & séance du joür du Serment qu'il feroit pour lesdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cause ou sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns Droits, Prééminences ou Prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France. Arrêt de sondit Parlement de Paris du 20. Février 1652. par lequel il a été ordonné, que lesdites Lettres & Contrat d'échange seroient regîtrés au Greffe de ladite Cour, pour être executés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entre autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majesté d'érection d'icelles ; Et sur l'opposition desdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac & d'Halvin, qu'ils se pourvoiroient ainsi qu'ils aviseroient bon être. Autre Arrêt de son Parlement de Paris du 26. Mars audit an, par lequel, sur une nouvelle Requête lesdites Dames de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Lesdiguieres, & Claude Duc de Saint Simon, à ce que défenses fussent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni sous prétexte d'icelle, s'attribuer aucuns Droits,

Prérogatives & Prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair. Acte a été donné aux dénommez en ladite Requête de leur Opposition, & ordonné que sur icelles ils se pourvoiroient par devers Sa Majesté. Lettres Patentes expediées aud. mois d'Avril lors de la Ratification dud. Contrat d'échange, par lesquelles suivant ledit Traité du 20. Mars 1647. Sa Majesté a ordonné que nonostant le délaissement a elle fait desdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & sa posterité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon son pere, & leurs Prédecesseurs Princes Souverains desdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Raucourt & Bouillon, ont joüi ou dû joüir par le passé; & après que Sa Majesté a été pleinement informée desdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes desdites Terres & Souverainetés, même led. Sr. Duc de Bouillon ont eû & tenu dans tous les Royaumes & Etats de l'Europe. Sa Majesté étant en son Conseil, sans s'arrêter à l'Opposition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & lesdits Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac, d'Halvin, Lesdiguieres & Saint Simon, a ordonné & ordonne que lesdites Lettres du mois d'Avril 1651. & tous autres Actes par elle faits en faveur dud. Sr. Duc de Bouillon, seront executés selon leur forme & teneur; & que suivant iceux ledit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de Turenne son frere *étant nés & réconnus Princes, leurs enfans & descendans auront & retiendront le rang & dignité de Prince avec tous les honneurs, prérogatives droits & prééminences qui en dépendent, & dont joüissent ou pourront joüir les autres Princes habitués en ce Royaume.* Fait au Conseil d'Etat du Roi Sa Majesté y étant, tenu à Corbeil le 25. jour de Mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

Ensuit la teneur de la Commission attachée sur ledit Arrêt.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : Au premier notre Huissier ou Sergent : Voulant que l'Arrêt cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, Nous y étant, dont l'Extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, soit executé selon sa forme & teneur. Nous te mandons & commandons par ces présentes signées de notre main, que tu ayes à signifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite execution tous exploits requis & necessaires ; de ce faire te donnons pouvoir, commission & mandement spécial par cesdites présentes, sans pour ce demander aucun congé, Placet, *Visa ni Pareatis* ; Car tel est notre plaisir. Donné à Corbeil le vingt-cinquiéme jour de Mai, l'an de grace mil six cens cinquante-deux, & de notre regne le dixiéme ; *Signé*, LOUIS. *Et plus bas* : Par le Roi LE TELLIER, avec grille & paraphe ; & scellé sur simple queuë du grand Sceau de cire jaune.

LETTRES DE M. LE PRINCE de Condé, à M. le Vicomte de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

LES obligations que je vous ai sont si grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoissance. Je souhaite avec passion que vous me donniez lieu de m'en revancher. Je vous jure que ce sera la chose du monde que je ferai de meilleur cœur, & que je ferai toutes choses pour vous servir. Je me remets à ce que je mande à ma Sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre chose si ce n'est que vous pouvez disposer N°. VII.

absolument de mon service, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore le plus, & que j'aime avec le plus de tendresse & de passion,

LOUIS DE BOURBON.

Je vous prie d'assurer Messieurs de Beauveau, de Duras & de Grandpré de mon service, & Messieurs de Saint Romain & Sarrasin, & tous les Officiers qui vous ont suivi.

Ce 20. Fevrier 1651.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vû celle que vous avez écrite à ma Sœur; je m'assure quelle vous mande au long l'état de toutes choses; je vous supplie de me faire sçavoir le plus souvent que vous pourrez ce qui se passera de delà, soit pour la Tréve soit pour la suspension d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'assiette qu'on pourroit souhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous est possible, je vous en ferai sçavoir le détail au premier jour. Le Contrat de M. de Bouillon sera signé dans quelques jours à sa satisfaction. Il restoit un article que j'ai fait résoudre avant-hier qui l'avoit arrêté jusques ici, & qui étoit trés important: c'étoit pour faire jurer Monsieur votre frere foi de Prince, si bien que tout est à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers ma Sœur m'en a entretenu fort au long, j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me seront plus chers toûjours que les miens, & que je ferai toutes choses pour vous le témoigner. Nous vous envoyons quelqu'argent, mandez nous librement ce dont vous aurez besoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Assurez-vous, je vous conjure, de mon

extrême amitié, & continuez moi la vôtre, puisque je suis plus qu'homme du monde.

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Mars 1651.

III. LETTRE.

L'Embarras des affaires ainsi que vous l'aurez déja appris par Monsieur votre frere, m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix, aussi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoyé à Bruxelles pour sçavoir si l'Archiduc a pouvoir: Mais il me semble que vous avez déja assez de sujet de prendre vos mésures avec les Espagnols pour vous retirer. Monsieur votre frere s'est chargé de vous faire sçavoir tous nos sentimens là-dessus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur ensemble; cependant je vous supplie de me faire sçavoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Stenai, & comme on en usera pour la Ville & les choses qu'il faudra mettre dans la Place, soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre, j'en ai donné le gouvernement à M. de Marsin, je croi que vous ne désaprouverez pas le choix que j'en ai fait. Vous voyez qu'il est nécessaire que je sçache ces choses-là un peu de bonne heure crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au plûtôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pû encore le faire Monsieur & moi ne voyant pas encore la Reine. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considerables que les miens, & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je vous

le ferai paroître de telle maniere que vous le souhaiterez. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Avril 1651.

LETTRES DU VICOMTE à la Vicomtesse de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

Nº. VIII. Liv. IV. J'Envoye le Sieur de Mardaillan qui vous dira que la Ville d'Ypres à capitulé. Il est certain que je reconois une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprens: j'en suis quelquefois un peu plus homme de bien, souvent aussi cela va fort mal, je vous dis sincerement comme l'affaire est.

On fit la Céne ici Dimanche passé, M. Brevin prêcha très-bien, il faudroit en dévenir plus homme de bien qui seroit le principal, mais on a de la peine à y parvenir; & quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change guéres. En parlant sur ces paroles*, *fortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en seroit pas allé si vîte que les réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup de connoissance & point d'aigreur: il est tombé d'accord avec moi que l'on n'instruit point les gens de bonne foi dans les deux Religions, & que chacun de son côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'aversion; de même que dans une Ville où il y a deux caballes, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je sçai ce que ma Sœur & vous pensez là-dessus sur mon sujet. Vous croyés qu'une personne qui ne donneroit pas tant dans mon sens, que M. Brevin me tiendroit l'esprit plus fer-

me, mais vous vous trompez. Il prêcha sur ce que Notre-Seigneur dit en donnant la Céne à ses Disciples, & ne dit pas un mot de conttoverse. On voit bien qu'il a fort lû les anciens & qu'il y accorde son style.

A Ypres ce 10. *Decembre* 1658.

II. LETTRE.

MOnsieur le Duc d'Yorck est ici déguisé, il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Chester, mais le Corps qui s'y étoit assemblé a été entierement défait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'eusse rendu à la Maison Royale de Stuart un service fort considérable si l'affaire eut un peu duré, j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrez les parties; si je ne suis remboursé par la Cour, il ne faut pas parler de cela; mais cette défaite renverse pour le présent toutes mes vûes........ Remettez vous un peu dans l'esprit toutes mes leçons & fuyés l'abattement, c'est le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de se changer dans le fond, & se faire de plaisirs désintéressés du monde; à moins de cela il faut le quitter. Je suis plus difficile aux personnes que j'aime qu'aux autres; mais en faisant des réprimandes, je ne laisse pas de bien voir mes défauts.

A Calais ce 10. *Decembre* 1659.

III. LETTRE.

JE vous dirai naïvement sur le Livre du Port Roïal que je viens de lire, je souscritai à l'Article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point se préoccuper, on voit souvent par les grands discours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noise, & pensant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de soi pour ne pas croire que l'éducation & les discours continuels ne nous tirent pas

d'un côté, & vous sçavez le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'esprit aux bonnes raisons pour en juger, & les comparer aux autres choses, mêlant nos récherches avec de l'humilité & de la dévotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée, un Etranger qui est de nôtre Religion m'assure qu'en beaucoup de lieux de la Gréce il y a des Couvents de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils sont; faites un peu de réflexion sur la pensée que vous avez de ne vouloir pas croire un homme de nôtre Religion qui a bon sens, qui vient d'un Païs, & que l'on interroge sans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Madame d'Elbeuf a le cœur bien blessé. Vous deux qui vous recriés tant qu'il y a de la peine à gagner l'esprit d'une jeune femme, en prenez vous les bons moyens? Je vous répons que l'on éloigne les jeunes gens par la sécheresse & la séverité. L'habilité est d'aller à ce qui fait parvenir à sa fin, plus on passe pardessus les petites choses qui se rencontrent en chemin, plus on est capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque chose, & croire tant les uns que les autres qu'en dévenant vieux on n'en est pas plus habilles, mais beaucoup plus grands raisonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me semble que je dis cela un peu trop séchement: je vous en fais mes excuses.

J'avois envoyé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour sçavoir un peu ses sentimens en arrivant à Londres, il n'en a pas d'autres que de suivre ses interêts, tâcher d'avoir du bien & s'opposer à toute grandeur qui lui seroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce pays, & y a oüi plusieurs Prêches, dans l'un desquels le Ministre ayant pris

son Texte sur le passage des Enfans d'Israël dans le désert, dit que comme Dieu les y voulût faire marcher quarante ans, quoiqu'il eût pû leur faire faire ce chemin en moins de tems; ainsi il menoit son Peuple d'Angleterre par tant de traverses, & leur promît qu'après toutes ces divisions où ils sont presentement, le Général Monck les meneroit dans une Terre d'écoulante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'esprit, quoiqu'avec bon sens & peut-être de la dévotion; on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une Secte a sa mode, & que chaque personne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin que l'on ne pense. Vous sentez bien dans le fond de votre conscience, que l'on tourne un peu plus les esprits dans la jeunesse du côté de la dispute, que de la vraye dévotion; dont j'avouë que je m'acquitte très-mal, mais je vois assez bien les motifs qui font agir les personnes.

A Amiens ce 12. Fevrier 1660.

IV. LETTRE.

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Ministre qui a changé de Religion, j'en ai lû peu de choses, & il me paroît de bon sens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Ministres à qui j'ai parlé, me paroissent pleins de Prejugés, & n'ont point cette naïveté qui persuade, c'est qu'ils ont accoûtumé de voir des gens qui se contentent de termes, & ne sçavent pas que pour satisfaire l'esprit il vaut beaucoup mieux avoüer son tort que d'esquiver une raison. Nous voyons ici la plus belle amitié qu'il est possible dans un nouveau mariage. Le Roi compte à tous momens les complaisances de sa femme,

elle n'a pas la moindre pensée même sur ce qui regarde le Roi son pere, qu'elle ne vienne aussitôt la dire au Roi son mari. Je suis persuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque-tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tirez contre moi ; je ne le merite pas, & dans une amitié comme la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choses sont criminelles, mais devant les hommes, je n'ai assurément rien à me réprocher. Je sçai bien que m'aimant comme vous faites, vous serez extrêmement affligée de ce que je suis si sensible à vos réproches. Mais n'ayant Dieu merci pas besoin de rémontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si près que la Religion. Je vous dis simplement mes pensées, & elles vous blessent : cela à dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avez, d'une autre façon que je ne ferois, si je vous avois trouvée bien ingenuë à reconnoître de certaines veritez, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agisse selon sa conscience, alors, ma Sœur, vous & moi serons tout aussi bons amis qu'auparavant.

J'ai lû ce matin un Livre que je trouvai hier chez M. Duplessis Secretaire d'Etat, c'est un Recuëil en François fait au Port-Royal, de ce que les Peres des premiers siecles ont dit de l'Eucharistie (1) il y a les passages entiers avec les discours qui les precedent & ceux qui suivent, & rien de l'Auteur du Livre ; si cela n'est pas vrai on peut le contredire, mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons ; Je pense que tous les discours que je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites, mais rien ne peut alterer ma tendresse pour vous.

(1) *La Perpetuité de la Foi.*

Je

Je me servirai neanmoins de vos remontrances, & je vous prie de croire que je sçai bien comme vous m'aimez, cela me touche beaucoup. Croyez aussi que ce qui est naturel & qui regarde le mouvement des esprits ; je le vois très-bien ; pour ce qui est au-dessus de nous, j'ai la soumission qu'il faut avoir quoique non pas encore au degré qu'elle doit être. J'ai pensé dechirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere ;

TURENNE.

A S. Jean de Luz ce 11. Juin 1660.

LETTRES DU LANDGRAVE de Hesse au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Ces lignes ne serviront que pour témoigner à Votre Altesse, comme la nouvelle de cette fameuse levée du siege d'Arras, dont l'heureux succès est dû principalement à votre courage & conduite, n'est pas sitôt venuë jusques à moi que j'en ai conçu une joye d'autant plus parfaite, que vous connoissez de longue main l'interêt que je prends à ce qui vous touche, & particulierement à la gloire que vous acquerez par vos belles actions. Je prie Dieu, Monsieur, que les suites qui les doivent couronner soient également heureuses, & qu'elles continuent d'être aussi avantageuses pour le bien des affaires de votre Roi, que glorieuses à vous-même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis N°. IX.

de ce nombre par la qualité,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Cousin & Serviteur, LANDGRAVE DE HESSE.

A Cassel ce 4. Septembre 1654.

LETTRES DU DUC François de Lorraine au Vicomte.

MONSIEUR,

N°. X. Je croi qu'après la part que j'ai promis à Votre Altesse de prendre à tous ses interêts, il est superflu de lui témoigner ma joye pour les bons succès de ses glorieuses entreprises, puisqu'elle en doit être persuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je voulusse renoncer à moi-même, je ne sçaurois que je ne ressente comme miens propres tous ses bonheurs. J'ai sçû avec quel avantage vous en avez voulu rendre participant mon fils, & la génerosité avec laquelle vous en avez usé à son endroit: mais je vous supplie aussi de croire que j'en ai tous les sentimens que je dois, & que Votre Altesse ne pouvant obliger personne qui lui soit plus veritablement acquise que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,
LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LETTRE DU DUC DE Wirtemberg au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Votre Altesse témoigne avoir satisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de son amitié, c'est bien la raison que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoisse en toutes les occasions, comme aussi je ne manquerai point de le faire par tout où je pourrai donner à Votre Altesse des preuves de cette verité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je pense, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'issuë que je souhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de se souvenir toûjours d'un bien que j'estime sur tout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être persuadée entierement que c'est autant ou plus de cœur que de bouche que je suis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le trés-humble & trés-affectionné
Cousin & Serviteur,
LE DUC DE WIRTEMBERG.

A Studgard le 22. d'Avril 1659.

LETTRE DE L'ELECTEUR de Mayence au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

J'ai été ravi de voir par la Lettre de Votre Altesse les marques de son souvenir, & de la constante affection dont elle m'a voulu favoriser, en me donnant à méme-tems part de l'heureux accomplissement de ce qu'on avoit concerté l'année passée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à son Royaume, n'a pas seulement réjoui les Peuples de France, mais elle a encore causé notre paix de l'Allemagne par celle qui se vient de faire à Olive proche de Dantzik; Desorte que nous en sommes tous redevables aux soins de Sa Majesté Très-Chrétienne & de Monsieur le Cardinal, comme encore à la sage conduite des armes victorieuses de Votre Altesse qui nous ont procuré ce bien, ce que Sa Majesté méme a declaré hautement, lorsqu'elle a honoré votre mérite par la Charge de Maréchal Géneral dont j'ai eu un contentement extrême, souhaitant à Votre Altesse qu'elle en puisse jouïr long-tems avec la méme gloire qu'elle s'est acquise jusques-ici par ses genereuses actions. Si la guerre se fut rallumée en Allemagne, je sçai que Votre Altesse y auroit commandé les Armées du Roi; aussi n'auroit-il sçû faire un choix plus digne; mais à present que nous esperons bientôt une tranquilité génerale, il se présentera quelque autre occasion de voir Votre Altesse au voyage sur les frontieres dont elle fait mention dans sa Lettre. Je souhaite cet hon-

neur avec passion, qui suis & serai toûjours,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE.

Le très-humble & très-affectionné Serviteur,

JEAN-PHILIPES, Archevêque, &c.

A Mayence le 15. Mai 1660.

PROVISION DE LA CHARGE de Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, pour M. de Turenne, du 5. Avril 1660.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront; Salut. Nous trouvant obligés pour la conservation de nôtre Etat, ainsi que pour sa gloire & pour nôtre réputation, de maintenir sur pied aussi bien durant la paix que durant la guerre, un grand nombre de troupes, tant Infanterie que Cavalerie, lesquelles soient toûjours prêtes & en état d'agir pour retenir nos Peuples dans l'obéïssance & le respect qu'ils nous doivent, les faire joüir du repos & de la tranquilité que nous leur avons acquis par la Paix, & en assister nos Alliez selon le besoin. Et comme pour faire servir utilement ces troupes, & les employer aussi avantageusement qu'il convient dans toutes les occasions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors nôtre Royaume, il est necessaire & à propos de pourvoir à la Charge de Maréchal General de nos Camps & Armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis plusieurs années elle soit demeurée vacante, nous avons resolu de la remplir d'une personne capable de la N°. XI.

soûtenir avec fermeté, & qui la puisse exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & aprés avoir murément déliberé sur ce choix, nous avons estimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçût plus d'applaudissement & d'approbation générale, que de notre très-cher & très-amé Cousin le Vicomte de Turenne Maréchal de France, Gouverneur & notre Lieutenant général en notre Province de Limosin, pour l'estime & la réputation universelle que les recommandables qualités qui sont en sa personne, & les grands & signalés services qu'il nous a rendu & à cet Etat, lui ont acquises, ayant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur & de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuses victoires qu'il a remportées sur nos ennemis par tout où il a commandé nos Armées, soit en Allemagne, soit en Flandre, dans lesquels Païs il a exercé longuement les charges de notre Lieutenant général, Commandant en chef nos Armées qui y ont agi; ayant aussi une confiance toute entiere en sa fidelité & affection singuliere à notre service; Sçavoir faisons, que Nous pour ces causes & autres à ce nous mouvans, avons notredit Cousin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faisons, créons, ordonnons & établissons par ces présentes signées de notre main, Maréchal Général de nosdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, postes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de notre artillerie, vivres, & munitions ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'assiette de nosdits Camps & Armées, & selon qu'il estimera plus à propos pour notre service & ledit Etat, & Charge, lui avons donné & octroyé, donnons & octroyons par ces pré-

ſentes, pour l'avoir, tenir, & dorenavant exercer, en joüir, & uſer aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainſi & en la même forme & maniere qu'en ont joüi par le paſſé ceux qui en ont été pourvûs, & aux gages, états, & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par ceſdites préſentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Juſticiers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que notredit Couſin le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçû le ferment en tel cas requis & accoûtumé, & icelui mis & inſtitué en poſſeſſion de lad. Charge, ils ayent à le reconnoître & à lui obéïr, & entendre tout ainſi que notre propre Perſonne, ès choſes touchant & concernant ladite Charge, & l'en laiſſer joüir & uſer pleinement & paiſiblement ſans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre à nos amés & feaux Conſeillers, & Tréſoriers de notre Epargne, & à tous autres nos Tréſoriers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, préſens & à venir qu'ils ayent à payer, bailler, & délivrer dorenavant à notredit Couſin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de ſon exercice les gages, états & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés à cauſe de ladite Charge, en rapportant par eux ces préſentes ou copie d'icelles dûëment collationnée pour une fois ſeulement, avec les quittances de notredit Couſin ſur ce ſuffiſantes; nous voulons tout ce que payé & délivré lui aura été à l'occaſion ſuſdite, être paſſé & alloüé en la dépenſe de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & feaux les Gens de nos Comptes auſquels mandons ainſi le faire ſans difficulté: Car tel eſt notre plaiſir. En témoin dequoi nous

avons fait mettre notre Scel à cesdites présentes, Donné à Montpellier le cinquiéme jour d'Avril l'an de grace 1660. & de notre regne le dix-septiéme. *Signé*, LOUIS. *Et sur le repli*, Par le Roi LE TELLIER. Et scellées sur double queüe du grand sceau de cire jaune.

LETTRE DU VICOMTE de Turenne au Comte d'Estrades, Ambassadeur en Angleterre.

Nº. XII. Liv. V.

LE Roi a vû la Lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire sçavoir qu'il reçoit avec beaucoup de satisfaction les assurances que le Chancelier vous y donne du dessein qu'a toûjours eu le Roi son maître, de demeurer dans une étroite liaison avec Sa Majesté, sur quoi vous pouvez l'assurer qu'elle est dans les mêmes sentimens, & que Sa Majesté Britannique doit être persuadée que le Traité qu'on acheve avec les Hollandois, est une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des pensées contraires.

Pour réprendre l'affaire de plus haut : Dès que les Ambassadeurs des Provinces-Unies arriverent ici, & qu'ils montrerent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une alliance générale de garantie de tout ce que le Roi & eux possedoient, Sa Majesté crut qu'il étoit du bien de son Etat d'aider ses Alliés à rentrer dans les anciens privileges par lesquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'Etat où ils sont présentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant sur Mer que sur Terre, dont ils joüissent présentement. Messieurs les Ambassadeurs des Provinces-Unies se tinrent assurés de cet article ; commencerent

à demander la révocation de certains impôts sur le *fret*, & beaucoup d'autres choses dont on étoit en différent ; ce qui engagea beaucoup de conférences des Ministres du Roi & tira les choses en longueur. Durant ce tems le Roi ayant bien vû que le Roi d'Angleterre seroit plus satisfait si le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traité de garantie, essaya par toutes sortes de moyens de faire obmettre ce mot, en se relâchant sur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites sur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres choses qu'il paroissoit qu'on pouvoit réquerir pour conclure le Traité. Mais sçachant de très bonne part que les Ambassadeurs de Hollande ne passeroient pas outre sans y mettre ce mot, Sa Majesté a cru qu'il n'étoit pas seulement de son interêt, mais de celui du Roi d'Angleterre de ne pas laisser retourner ces Ambassadeurs sans achever le Traité, étant bien avertie que se voyant hors d'espérance de se lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre, & je ne doute pas que l'on ne soit bien instruit où vous êtes des fortes instances que doivent faire en Hollande l'Ambassadeur d'Espagne & le Député de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, si l'on doit trouver étrange que le Roi, faisant un Traité avec un Etat, lui garantisse tous les droits dont cet Etat a joüi paisiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puisse choquer le Roi d'Angleterre, lequel connoîtra dans la suite & par la maniere dont le Roi vivra avec Messieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur servir d'appui en rien qui soit au préjudice de Sa Majesté Britannique, mais seulement les obliger à concourir aux choses qui sont de l'interêt commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Trai-

té auroit empêché : & certainement la revocation de leurs Ambassadeurs fait bien voir que ces peuples là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Espagne dont jusques-ici ils avoient été si éloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait sçavoir par le Sieur Dowinig à Messieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en possession, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le Droit de Pêche, le Roi par son Traité crût pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils sont présentement, prendront ensemble des Conseils pour diriger autant qu'il se pourra les résolutions de Messieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Royaumes. C'est dequoi vous pouvez assurer bien positivement M. le Chancelier de la part de Sa Majesté.

INSTRUCTION DU VICOMTE de Turenne, à Hasset son Secretaire, qu'il envoyoit en Portugal.

N°. XIII. Liv. V.

HAsset s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg que je lui fais faire ce voyage exprès afin qu'il le voye, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du Païs ; quelle est la maniere dont le Portugal veut soutenir la guerre pour les années suivantes ; quel secours il attend d'Angleterre ; quel est le pouvoir du Païs pour continuer la guerre ; & quelle est l'idée des Ministres de vouloir entrer en accommodement avec l'Espagne qui ne peut, quelque beau semblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin à réünir le Portugal à l'Espagne, & ainsi le remettre dans la situation d'où il s'est tiré.

Je ne veux point mettre ici ma pensée au long

sur un mariage qui est le principal sujet du voyage de Hasset. Mais M. de Schomberg peut ajoûter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit, il connoît la Personne, & quelle a plus de quinze millions de bien, & peut tirer toutes les conséquences qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vûë en Portugal, il faudroit qu'elle fut très secrete, qu'elle ne fut connuë que de M. de Schomberg & moi, qu'il n'y eut que la fille interessée qui le sçut, & que la conclusion de la chose fut prompte, parce que c'est un grand hazard que les affaires qui doivent être secretes réüssissent dès quelles traînent. L'on voit bien comme il seroit avantageux au Roi de Portugal de se marier en France, & la chose ne se peut aisément faire qu'en prenant une personne qui soit maîtresse d'elle & de son bien comme celle-là, parceque l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Quoique ce soit, ni la fille même (1) ne sçait rien du mariage que je propose. Je ne m'amuse point à faire de longs discours pour le persuader : je suis assuré que M. le Comte de Leuve qui est très habile homme, & M. le Comte de Sande approuveront fort cette pensée là, & ne perdront point de tems à me faire sçavoir par Hasset ce qu'on en pense en Portugal; car je ne commettrai en rien mal à propos la personne du Roi Alphonse.

INSTRUCTION DU VICOMTE de Turenne, à M. le Marquis de Ruvigny.

Monsieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la situation des esprits qui la composent, il N°. XIV. Liv. V.

(1) *C'étoit Mademoiselle Princesse de Montpensier, fille de Gaston.*

eſt bon qu'il ſçache ce qui s'eſt paſſé juſques-ici. Quand M. d'Eſtrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce païs, ni affaire à traiter qu'avec M. le Chancelier Hyde (1) qui faiſoit alors tout ſous le Roi, qui commença & acheva la Vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Portugal. Depuis ce tems tout eſt changé : M. Bennet & Mylord Briſtol ont formé une caballe contre le Comte de Clarendon & toutes ſes meſures. Il eſt certain qu'on a eu divers avis de Flandre que depuis quelque tems il ſembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traité avec le Roi d'Eſpagne. Et ſur tout depuis que M. Bennet eſt augmenté en croyance auprés de ſon maître, & que le Chancelier n'eſt plus écouté ſeul comme auparavant. La Reine d'Angleterre dont le mariage fut fait par le Chancelier, ſemble n'être plus fort agréable au Roi : c'eſt ce qui pourroit éloigner ce Prince des penſées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Eſpagnols. Mais comme les raiſonnemens de loin ne ſont pas ſûrs, & que les différentes cabales peuvent fort bien s'oppoſer aux ſentimens les uns des autres, ſans avoir d'autre but que de ſe détruire, & ſans avoir un deſſein formé de rompre avec la France, ou de ſe lier avec l'Eſpagne ; & que ſouvent auſſi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produiſent l'inaction : le Roi veut que M. de Ruvigni tâche d'approfondir les ſentimens du Roi d'Angleterre, pour ſçavoir ſi c'eſt faute de moyens qu'il ne ſecourt plus le Portugal, ou s'il craint l'agrandiſſement de la France par l'abbaiſſement de l'Eſpagne ; ou enfin s'il croit le Portugal en ſi mauvais état qu'il eſt inutile de le ſecourir. Pour le premier, qui eſt le manque de moyens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continuë ſon alliance avec

(1) *Milord Clarendon*,

le Portugal, les Espagnols n'oseront jamais mettre une flotte devant Lisbonne, & qu'on trouvera le moyen d'envoyer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le second, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaise, le Roi d'Angleterre ne voye pas que l'alliance avec le Portugal ne lui soit fort utile pour s'agrandir dans les Indes; & qu'au contraire la grandeur de l'Espagne lui sera fort nuisible. Pour le mauvais état du Portugal, il est aisé de faire voir que son union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer incessamment les choses de face. Le principal but de M. de Ruvigni doit être de démêler les inclinations secretes du Roi de la Grande Bretagne, pour sçavoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'est point jaloux de la grandeur du Roi de France, & si dans cette vûë il ne veut point abandonner le Portugal, a quoi le dégoût de sa femme pourroit contribuer.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi sur l'alliance à faire avec les Anglois ou avec les Hollandois. N°. XV. Liv. V.

LE Roi veut que l'on dise les raisons qu'il y a des deux côtés pour se déclarer pour les Hollandois, ou pour ne les pas faire. An. 1665.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de traité avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ses propres interêts à la paix; témoigner vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raisonnables, faire faire ses offices fortement auprés du Roi d'Angletere, comme il le fait par ses Ambassadeurs; solliciter les Rois de Suéde & de Dannemarc, de se joindre à la médiation de Sa Majesté pour la paix, & s'unir aux Hollandois si les Anglois

usoient mal de leur victoire, ou refusoient constamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raisons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en se désunissant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne désirant que l'augmentation de leur commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois susciteroit des ennemis puissans au Roi, qui s'opposeroient à toutes ses prétentions sur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient se joindre aux Espagnols, & par quelque accommodement secret attirer dans leur parti les Portugais qui haïssent fort les Hollandois, à cause qu'il leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa, qu'ils tiennent souvent investi. Les Hollandois voulant avec empressement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher ensuite leur avantage dans la désunion de deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il seroit obligé d'équiper une flotte: or les Hollandois ne souhaittant pas qu'il se léve une troisiéme Puissance sur mer rivale du commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abatre, de maniere que le Roi aura un ennemi assuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le commerce, éloigné.

Quelques uns croyent que le Roi devroit apréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'unissent, quand les derniers verront que le Roi ne se détermine point; mais je crois que tant que

M. de Witz conduira les affaires, la liaison entre l'Angleterre & la Hollande ne sera point assez forte pour donner des soupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le commerce ; c'est ce qui se fera, soit que le Roi se déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par sa médiation.

Je crois qu'il est de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ses interêts ; & ce seroit de proposer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit justes, & de déclarer à Messieurs les Etats que si le Roi d'Angleterre les agrée, il est d'avis qu'ils les acceptent, en les faisant ressouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hostilités dans les Indes & l'Afrique ; & en les assurant que si le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il se déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Messieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne protestassent contre, & ne regardassent sa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuses aux Anglois.

Il est bon que l'on voye que le Roi se détermine ainsi à faire la paix parmi ses Alliés, ou à faire exécuter les traités quand ils ont besoin d'être soûtenus par des Déclarations vigoureuses.

Mémoire du Vicomte, presenté au Roi sur les resolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Espagne.

N°. XVI. Liv. V.

LE Roi d'Espagne étant assez mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne santé, le Roi desire que l'on dise sa pensée dans les trois cas ; de la mort du Roi d'Espagne seul, de la mort An. 1665.

du fils seul, ou de la mort de tous les deux.

Pour le premier, qui est le plus apparent; il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voisins, & ensuite la disposition où le Roi se mettroit pour parvenir à l'acquisition des Provinces des Pays-Bas sur lesquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le traitté que le Roi a avec les derniers, semble lui avoir ôté le moyen de faire un plan à son choix, & imposer une certaine necessité de suivre des interêts ausquels le traitté oblige. Il ne faut donc pas raisonner en cas que la guerre continuë, sur ce qu'il y a à faire, puisque le Roi est résolu d'assister les Hollandois; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'interesser dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui écheroit par la mort du Roi d'Espagne. Sa Majesté est bien persuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majesté, est le meilleur moyen après la mort du Roi Catholique, de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire passer la Flotte du Roi sur les Côtes de Portugal, & jetter l'Ancre à Lisbonne ou dans quelque autre Port de ce Royaume, sous prétexte de ne pas approcher de la Manche à cause des Anglois; pourvû que la Flotte du Roi soit superieure à celle que les Espagnols ont devant Lisbonne: il obligera par-là la Flotte d'Espagne à se retirer dans ses Ports, & pourra prendre alors ses mésures pour empêcher que le Portugal ne se lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Espagnols. Il faut donc que le Roi, par sa Flotte ou par l'envoi de quelque personne de créance, soûtienne les Portugais contre tout ce que leur feront insinuer les Anglois en faveur de l'Espagne. Rien ne peut tant

servir

servir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de disposer ainsi des Conseils du Portugal, ou de negliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroissent se brouiller si fort par les levées de l'Evêque de Munster, par les Suédois qui passent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Mayence & Palatin, qu'il est mal aisé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furstemberg m'en a entretenu; mais c'est dans la supposition que MM. les Electeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins du Rhin, n'auroient point de guerre : mais si elle commence une fois entre-eux, on ne pourra prendre de mesures que selon l'état où les choses seront quand la mort du Roi d'Espagne arrivera. Il seroit donc prematuré de rien dire sur l'Allemagne, la Suéde & le Dannemarck, ni même sur la Lorraine où il y a des mesures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit se mettre par raport aux troupes & aux munitions.

Je ne sçai pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie ensemble, sans compter ses Gardes, en laissant une quantité de troupes raisonnable dans les garnisons, où je crois qu'on peut se passer de peu de gens. Il faut faire là-dessus un calcul éxact; faire une provision de salpêtre & de boulets; faire connoître aux marchands qu'on aura bien-tôt besoin d'eux; donner ordre promptement aux fontes de travailler au canon, s'il n'y en a pas assez; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims: il est plus aisé de les avancer quand on en a besoin, que de les transporter d'une place à une autre, surtout dans le pays entre la Sambre & la Meuse, qui est fort difficile pour le charroi, & ce transport seroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi sçait le nombre qu'il en a: on s'est toûjours servi dans le com-

mencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir ; mais il est certain que quoique le Roi entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrennées que pendant les paix précedentes, il seroit cependant néceſſaire d'en avoir plus que le Roi n'en a préſentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paiſible, je ſuis perſuadé que les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maiſon d'Autriche dans la ceſſion de quelques villes en Flandre ; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement a faire là-deſſus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Eſpagne ; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Eſpagne & de ſon fils, ce ſeroit un ſi grand changement à la Monarchie, qu'il ſeroit trop vaſte d'en raiſonner ici : mais il me ſemble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a préſentement, & de faire un magazin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, eſt plus néceſſaire dans ce cas que dans l'autre ; l'occaſion étant bien plus propre de faire quelque choſe de grand pour Sa Majeſté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je penſe auſſi que le Royaume de Naples ſeroit bien ébranlé ; & Sa Majeſté ſçait que j'ai toûjours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté pour pluſieurs raiſons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il ſeroit plus mal aiſé d'y réüſſir, à cauſe des ſecours qu'il tire facilement de l'Empereur : mais peut-être que M. de Savoie & les autres Princes d'Italie pourroient eſpérer avec le ſecours du Roi de s'y accomoder de quelque choſe ; & ainſi

le Roi feroit une diversion sans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant seul, le Roi d'Espagne survivant, on verroit sa mort si prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaisseaux & des galéres du Roi est d'une utilité aussi grande que les armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Espagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Espagne même, dont l'entrée seroit belle par le moyen du Portugal.

Instruction dressée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain.

N°. XVII. Liv. V.

An. 1665.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoyer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a long-tems : mais ayant appris la mort du Roi d'Espagne, il a jugé nécessaire de faire choix d'une personne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'est M. de S. Romain, & qu'il n'est pas instruit de ce qui s'est passé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoissant le secret des affaires, il les puisse mieux disposer à ce que le Roi souhaitte qu'il fasse dans sa négociation.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Mazarin; & incontinent aprés, donna pour le secours des Portugais deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan sous Milord Inchiquin, lesquels; quoique promis par le mariage du Roi

d'Angleterre avec la Princesse de Portugal, ne seroient pas partis sans cette somme: depuis ce temps, le Roy a donné diverses sommes, tant pour retirer des vaisseaux de guerre, que pour faire des levées des Régimens François d'Infanterie & de Cavalerie, & cinquante mille francs pour une recruë de mille Anglois l'année passée, qui furent levés à Londres, & les batteaux pour leur passage loüés aux dépens du Roi. Il a été aussi fourni par Sa Majesté l'argent pour l'entretien du Corps François & d'un Régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus que le Marquis de Sande a rapportés d'extraordinaire, & qui ne sont point entrés dans la somme du Payement des troupes. Il y a eu plusieurs autres pensées moins considérables dont je ne fais ici aucune mention.

Aprés la paix des Pyrennées M. de Schomberg passa en Portugal avec deux ou trois cens hommes, dont il commença à former le Corps François: ensuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoyât à Lisbonne son Sécretaire Hasset, pour proposer le mariage de Mademoiselle avec le Roi de Portugal, sans néanmoins avoir fait convenir Mademoiselle de l'accepter; mais dans la pensée, ou qu'elle l'agréeroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on proposeroit au Roi de Portugal, & lui feroit tourner la vuë du côté de la France pour se marier. Le mariage de Mademoiselle ayant été long-tems négocié sans pouvoir réüssir, M. le Marquis de Sandes traita ensuite pour celui de Mademoiselle de Nemours; & comme l'on croyoit qu'il pourroit se conclure, le Roi trouva bon qu'il vint inconnu en France, où il a demeuré sept ou huit mois chez le Vicomte de Turenne ou dans une maison à la campagne: mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cause des engagemens de cette Princesse avec le Prince Charles de

Lorraine, & une consultation d'Ecclésiastiques n'ayant pû décider assez nettement sur la nullité de ce mariage, M. de Turenne proposa, par ordre, celui de Mademoiselle d'Elbeuf. Aprés que le Portugal eût répondu qu'il ne vouloit point de cette derniere Princesse, on recommença à parler de celui de Mademoiselle de Nemours; & on en avoit levé toutes les difficultés, lorsque M. de Savoie l'épousa. Alors on proposa aux Portugais sa sœur Mademoiselle d'Aumale avec quatre cens mille écus en mariage, & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage & l'emmener en Portugal cet Eté: depuis il a été retardé par la mort du Roi d'Espagne qui survint en ce tems-là. Voilà ce qui s'est passé jusqu'ici entre la France & le Portugal.

Pour ce qui est de la Cour de Lisbonne, l'état en est caché; & il y arrive tant de petits changemens, que l'on se tromperoit en voulant y asseoir un jugement assûré. Il est certain que le Roi est fort gouverné par le Comte de Castel-Melhor qui est un assez jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort honnête, & qui ménage assez bien tous les esprits des Grands du Royaume on le croit bien avec le Marquis de Marialve; & que le Marquis de Sande qui a été ici est bien avec lui. Pour celui-là, il est plus connu que les autres: il est trés habile, patient quand il est nécessaire, quoique assez prompt de son naturel; très affectionné à son pays, connoissant mieux qu'aucun les affaires étrangeres, témoignant beaucoup d'inclination pour la France, haïssant fort les Hollandois; s'il est encore à Lisbonne quand M. de S. Romain arrivera; je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je pense qu'il faut que M. de S. Romain en arrivant à Lisbonne, descende chez M. Gravier qui le menera chez M. de Castel-Melhor, à qui

il dira que le Roi ayant appris la mort du Roi d'Espagne, & ne doutant point qu'il ne soit fait diverses propositions à la Cour de Portugal de la part du jeune Roi d'Espagne, l'a envoyé pour assûrer le Roi son maître de l'affection de Sa Majesté très Chrétienne, & qu'elle veut continuer de l'assister & le secourir dans les occasions; l'assûrant qu'elle prendra toûjours part à ce qui pourra contribuer à l'établissement & à la sûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer ensuite dans ce que le Roi désire sur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à désirer d'eux.

Je pense que si M. de S. Romain n'apprend pas que les Espagnols aient rien fait proposer aux Portugais pour une négociation, & que M. le Comte de Castel-Melhor ne lui dise rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la même somme qu'il a accoutumé, faisant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage, on verra bien s'ils répondront à cette proposition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & songeant à faire la paix en ne pressant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, fera connoître s'ils entrent en négociation avec les Espagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoise.

S'ils négocient comme ne faisant point de difficulté sur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Espagnols, M. de S. Romain les pressera d'envoyer querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens; avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la Campagne,

& suivra les choses de près, afin qu'il ne se fasse point de négociation dont il ne soit averti. Il leur fera toûjours bien connoître que ce n'est que la foiblesse des Espagnols qui les obligera à rechercher le Portugal, que ce Royaume n'a point de sûreté plus grande que de demeurer uni inséparablement avec la France où en guerre ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il est bon que le Roi leur témoigne qu'il prétend alors leur être fort utile, afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majesté. Comme on ne sçait pas de quelle maniere l'Espagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir communication, en leur faisant connoître que le Roi entrera dans tous leurs interêts & souhaite leur avantage; & comme apparemment si les Espagnols leur offrent la paix, ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de S. Romain leur montre qu'ils auront grand sujet de soupçonner la mauvaise foi des Espagnols quand ils voudront les séparer d'avec le Roi, & que si la Cour d'Espagne vouloit agir de bonne foi & laisser les Portugais paisiblement dans la possession du Royaume, elle devroit laisser achever les alliances que le Portugal projetté avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Espagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y opposer autant que l'on peut, par toutes les raisons qui sont aisées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'Ambassadeur d'Angleterre qui est présentement à Madrid, & qui a été long-tems à Lisbonne avec de la réputation, y aura conservé des habitudes & de la créance. Et si les Espagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce sera par son

moyen. Il faut donc que M. de S. Romain fasse connoître que les Anglois n'agissent présentement en faveur des Espagnols, que par opposition pour la France qui va se déclarer contre eux pour les Hollandois : mais qu'aussi-tôt que cette guerre sera terminée, le Roi rentrera dans ses anciennes liaisons avec l'Angleterre ; & qu'ainsi le Portugal demeurera sans assûrances du côté de France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Espagnols, auxquels ils connoissent bien qu'ils ne se peuvent jamais fier. Il leur fera aussi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune sûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne se séparant jamais d'avec la France, laquelle aura toûjours un grand interêt à leur conservation, & ne peut pas changer de maximes sur cet article. Que par le traité des Pirennées, le Roi ne devoit plus les assister; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y est porté : qu'il n'y aura jamais un tems où ils dûssent si peu attendre de secours qu'à présent ; & qu'ils peuvent être persuadés cependant qu'ils seront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, soit par les assistances que le Roi leur enverra, soit par les diversions que les interêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matiere à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de souhaitter & de contribuer à leur agrandissement, puisqu'il doit chercher toujours la diminution de la puissance des Espagnols qui est si suspecte à la France, & dont on voit toûjours des effets funestes au moindre désordre qui arrive dans notre Royaume.

N°. XVIII. Liv. V.

Mémoires du Vicomte de Turenne sur le passage du Rhin.

AN. 1666. L'Empereur ne pouvant envoyer une armée dans l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg &

le Pays-bas, sans qu'elle passe le Rhin, il est nécessaire de sçavoir son cours depuis sa source jusqu'à ce qu'il se perde dans la mer d'Hollande, & de faire connoître quels sont les Princes & les Etats qui le confinent, pour juger de la nécessité de leur alliance, suivant leur situation & leur puissance.

Le Rhin, en sortant des montagnes de Suisse, commence à trouver une plaine aux Villes Forestieres dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldhust & Rhinfeld, qui lui ont été renduës par la paix. Il faudroit que l'armée de l'Empereur pour y venir passât dans le Cercle de Soüabe, & traversât les montagnes de la forêt noire, qui est une marche très difficile. La plus grande sûreté du Roi seroit de proposer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Baviere, de s'unir pour empêcher l'Empereur de passer dans ce Cercle, pendant que l'armée du Roi passeroit le Rhin pour attaquer les terres de la Maison d'Inspruch: ce n'est pas que cette entrée des Villes Forestiéres, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parcequ'il faut passer des montagnes presque impraticables avant que d'entrer dans le Pays de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne: & si l'Empereur vouloit, aprés avoir passé le Rhin aux Villes Forestiéres, entrer en Alsace; quoiqu'il y rencontrât un bon pays, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, sans l'union des Princes du Cercle de Soüabe, tint dans l'Alsace un petit Corps de troupes outre les garnisons du pays, en cas que Sa Majesté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin descend depuis Bâle par Rhinfeld, Brisac & Strasbourg jusqu'à Philisbourg. Les montagnes de la forêt noire s'étendent dans cet intervalle, qui est de trente lieuës le long du

Rhin : à la distance quelquefois de 4. ou 5. lieuës un peu plus un peu moins. La maison d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg ; le reste est à divers Princes & Seigneurs particuliers : les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes est le pays de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Noblesse presque toute la distance de Bâle à Philisbourg, de sorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieuës du Rhin au pays du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Soüabe, couvriroit l'abord du Rhin : d'ailleurs le Rhin fait tant d'isles, & son abord est si incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une armée de l'Empereur pense à passer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le pays au-dessous de Philisbourg, en descendant trois ou quatre lieuës, commence à être plus ouvert, & le Rhin descend à Manheim qui est une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aisé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en deça du Rhin, & l'armée de l'Empereur, pour y arriver, ne passeroit point sur les terres du Duc de Wirtemberg, laisseroit la Baviere bien loin à gauche : & après avoir passé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le pays de Luxembourg sans résistance, à moins que le Roi ne fût assûré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majesté ne tint une armée considérable en-deçà du Rhin ; car au-delà depuis la Bohéme jusqu'au bas Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de l'armée de l'Empereur ; ce pays étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient aussi une ville endeçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieuë, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Imperiales : il a encore Oppenheim qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Mayence, qui est de douze ou treize lieuës, il y a la grande ville Imperiale de Wormes, & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bons pays, où l'armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y oposer; & de-là elle iroit au pays de Tréves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les Electeurs de Mayence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Mayence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Mayence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage; & de-là jusqu'à Hermenstheim, qui est une place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers Châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à differens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Genest au Landgrave Ernest qui a été à Paris, & Obervesel à M. de Schomberg : mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie. Si M. l'Electeur de Mayence pouvoit faire ensorte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie, pût faire une union comme celui de Soüabe, pour empêcher qu'aucune armée n'y passât, sous prétexte de se garantir des François & des Suédois

aussi-bien que des Imperiaux ; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle, c'est-à-dire jusqu'à Hermenstheim. Cette ville appartient à l'Electeur de Tréves, dont la ville & l'Evêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres Electeurs Ecclésiastiques. Son inclination est pour l'Empereur ; mais l'interêt de son Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Mayence l'obligeroient apparement à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieuës de Hermenstheim. Le pays de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc de Neubourg : au-delà sont les terres du Prince de Darmstadt, & la Hesse n'en est pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Hesse-Cassel, de Darmstadt & de Brunswick se pourroient joindre pour empêcher le passage de l'Empereur. De plus, si M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les interêts, du Roi, il pourroit se trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'oposeroit depuis Mayence jusqu'à Wesel à tout ce qui viendroit pour passer le Rhin. Le pays de la Marck au-delà du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & se joignant au pays de Berg qui est à M. de Neubourg, & au Duché de Westphalie que posséde l'Electeur de Cologne, il est capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunswick & le Landgrave de Hesse qui couvrent tout l'Evêché de Munster, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction : mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix, & par-là on metroit à couvert tout le cours du Rhin.

Mémoire du Vicomte de Turenne sur les Suédois.

N°. XIX.
LIV. V.

AN. 1666.

N'Y ayant présentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y ayant pas d'apparence que la Hollande se mêle dans ce qui concerne la Flandre sans être appuyée de l'Empire, il est nécessaire de pourvoir promptement aux moyens par lesquels on puisse empêcher l'Empereur d'envoyer un Corps d'armée en Flandre. Aprés les précautions qu'on a déja prises, il est certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'interessera ouvertemenr pour les affaires de la Flandre, quand elle sera attaquée; & qu'il n'y a rien à craindre, sinon que l'Empereur se serve de leur neutralité pour le passage de ses troupes, & n'en gagne quelques uns qui facilitent & le passage de ces troupes, & le moyen de les fortifier dans leur passage. Tout ce que le Roi peur esperer des Princes qui lui seront les plus affectionnés, c'est de tâcher d'obtenir de l'Empereur que son armée ne passe point dans leurs terres, & de faire connoître que puisqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croyent n'être pas obligés à se joindre à l'Empereur qui n'agit pour secourir la Flandre que comme Prince de la Maison d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diversité d'inclinations, de sentiment & d'interêts qui regne parmi les Princes d'Allemagne, l'armée de l'Empereur marchera toûjours, passera le Rhin & arrivera en Flandre; de sorte qu'il n'y a que l'armée Suédoise qui puisse faire un Corps en Allemagne pour résister aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur passage, ou pour forti-

fier l'armée du Roi, en cas qu'elle eût besoin de troupes, celles de l'Empereur étant passées; ou même pour donner telle jalousie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Bremen, il n'osât envoyer de Corps considerable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suédois en Allemagne, ce qui feroit toûjours la même diversion, & empécheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le seul & grand inconvenient que causeroit l'armée de Suéde, c'est qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à se lier à l'Empereur, & c'est ce qu'il faut éviter; de sorte que je pense qu'il seroit bon que le Roi pût s'assurer par un traitté avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Bremen, pour agir quand le Roi le desireroit, contre les troupes Imperiales, sans se mettre en action, que lorsque l'Empereur feroit marcher une armée en Flandre: car il est de grande conséquence au Roi, qu'il ne paroisse pas qu'il veüille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvû que l'Empereur commence le premier à se mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le passage, étant soûtenus des Suédois. Je crois donc qu'il est nécessaire que le Roi apporte de la facilité au traitté, par lequel il pourra s'assurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'Evêché de Bremen, & agiront du côté de Flandre, suivant les mouvemens de l'armée de l'Empereur, & le désir du Roi.

N°. XX.
Liv. V.

Sentiment du Corps de Messieurs les Maréchaux de France.

Quelques uns de Messieurs les Maréchaux de France nous ayant consultés pour sçavoir

notre sentiment, touchant l'obéïssance qu'ils doivent rendre aux commandemens absolus qu'ils ont reçûs du Roi de prendre le mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de France, nous disons & déclarons qu'après les très-humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majesté, persistant dans sa volonté, Messieurs les Maréchaux doivent se soûmettre à cet ordre, nulle raison ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéïr aux commandemens absolus de Sa Majesté; c'est là notre sentiment, & comme nous le disons & déclarons, nous le signons très-volontiers. Ainsi signé à l'original.

GRAMONT, PLESSIS PRASLIN, VILLEROI & D'ALBRET.

Extrait des Lettres de Madame de Sevigné, sur la mort du Vicomte de Turenne. N°. XXI. Liv. VI.

LETTRE CC.

C'Est à vous que je m'adresse mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est la mort de M. de Turenne : si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assuré que vous serez aussi touché & aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fût en larmes, & M. de Condom pensa s'évanoüir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regreté si sincerement; tout Paris

(1) *M. de Grignan.*

& tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion ; chacun parloit & s'attroupoit pour regréter ce Héros. Je vous envoye une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie : c'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, & que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire & de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui ; & le vingt-sept, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : il avoit dessein de donner sur l'arriere garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brisac qu'on fît les prieres de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la suite de cette entreprise ; il cachéte sa lettre, & l'envoye à deux heures : il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvez penser les cris & les pleurs de cette armée. Le courier part à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eût une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorge commande à la place de son oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

A Paris, le Mercredi 31. Juillet 1675.

LETTRE

LETTRE CCI.

JE pense toûjours, ma fille, (1) à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Boüillon est inconsolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le premier à lui faire son compliment : il arrêta son carosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le Cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de son ignorance, il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & sçut cette terrible mort : il s'évanoüit, on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guenegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne sont pas moins affligeés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a parû bon ; je lui dis par avance votre affliction, & par son interêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce Héros : n'oubliez pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivez très bien sur toutes sortes de sujets ; pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans plusieurs maisons de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courier d'Allemagne ; Montecuculli qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieuës : nulle considération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur pere, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenseur*, qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort, qu'on les laissât faire,

(1) *Madame de Grignan.*

qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combât. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui est venu parler au Roi : il a toûjours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de son maître à tous ses amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvez penser s'il tomba & s'il mourut ; cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, & que même il serra la main par convulsion, & puis on jetta un manteau sur son corps. Le Bois-Guyot (c'est ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus proche maison. M. de Lorges étoit à une demie lieuë de là : jugez de son désespoir ; c'est lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'armée & de tous les évenemens, jusqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux jours de marche ......: M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours : Monsieur, je ne suis point un diseur ; mais je vous prie de croire serieusement que sans ces affaires ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous ; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à votre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

A Paris, le Vendredi 2. Août.

LETTRE CCIII.

A la même.

VOilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire

bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur : il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes, il étoit à cheval sur un coup de canon la Providence avoit bien donné sa commission a celui là aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action ; la perte des ennemis à été grande : de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois sur tout ont fait des choses romanesques ; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculli (1) aprés avoir témoigné à Monsieur de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur premiere impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne, il y a longtems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin ; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroit une prosperité, parceque nous ne l'avons plus ? voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me paroît belle ; il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant Général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toûjours galoppé, pour lui faire voir une batterie ; c'étoit comme

(1) *Le Comte de Montecuculli, Généralissime des troupes de l'Empereur.*

Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne : vous n'avez que lui de parent & de pere ; baisez les pas par où il passe, & vous faites tuer à ses pieds. Le pauvre enfant se meurt de douleur ; c'est une affliction de raison & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y resiste pas. Cavoie est affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher : il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là : sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépoüille de M. de Vaubrun : jamais rien n'auroit été d'une si grande édification & d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton aprés un si grand succès.

A Paris, le Lundi 9. Août 1675.

LETTRE CCVI.

A la même.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une Oraison funébre. Vraiment votre stile est d'une énergie & d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir fût fini ici quand votre lettre est arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas si-tôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Roche-

„ gnez?on voit bien que vous ne connoissés pas M.
„ de Turenne : il est plus fâché que nous quand
„ nous sommes mal, il ne songe à l'heure qu'il
„ est qu'à nous tirer d'ici, il veille quand nous
„ dormons ; c'est notre pere : on voit bien que
„ vous étes jeunes ; „ & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai, je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux ; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçûë à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance génerale de son salut : & vous trouverez que c'est une espece de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel : vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte........ Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un Berger qui sçavoit très-bien les chemins & le païs : il alloit seul avec lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit ; il aimoit ce Berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce Berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eût fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Royes : *Tout de bon ; il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montecuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le Vendredi 16. Août 1675.

LETTRE CCVIII.

A la même.

LE corps du Héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la sépulture des Bourbons: on destine une Chapelle pour les tirer du trou où ils sont; & c'est M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi: il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Par tout où passe cette illustre Biére, ce sont des pleurs & des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.....

A Paris, le Lundi 19. *Août* 1675.

LETTRE CCIX.

A la même.

LE Premier Président de la Cour des Aides a une terre en Champagne: son Fermier lui vint signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considerablement, ou de rompre le Bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'est point la coûtume: il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recüeillir avec sûreté, & compter sur les terres de ce païs-

là; mais que depuis sa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choses simples & naturelles, qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchiers & les Mascarons.

A Livry, le Mercredi 21. Août 1675.

LETTRE CCX.

A la même.

NE croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vîte que les autres nouvelles; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait souvenir, & rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte: celle qui s'est faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

A Paris, le Lundi 26. Août 1675.

LETTRE CCXI.

A la même.

VRaiment, ma fille, j'e m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame

de la Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous sécherent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout son train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deüil. Il vint trois Gentils-hommes qui penserent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, ses Laquais, ses Pages, ses Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faisoit fondre les autres. Le premier qui peut prononcer une parole, répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, & en se cachotant il avoit donné les ordres pour le soir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille & monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf, *Mon néveu, demeurez-là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monsieur, venez par ici, on tirera par où vous allez* : Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais, *je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde.* Il tournoit son cheval, il apperçut St. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : Monsieur, jettez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là : il retourna deux pas, & sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracassé le bras de ce Héros. Ce Gentil-homme le regardoit toûjours ; il ne le vit point tomber : le cheval l'emporta où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nez sur l'arçon. Dans ce mo-

ment le cheval s'arrête ; il tombe entre les bras de ſes gens ; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche ; puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure : M. d'Hamilton fit ceſſer le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté ſur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & ſe pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haye ; on le garde à petit bruit ; un caroſſe vient, on l'emporte dans ſa Tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roies & beaucoup d'autres penſerent mourir de douleur ; mais il fallut ſe faire violence & ſonger aux grandes affaires qu'il avoit ſur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faiſoient le veritable deüil ; tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les piques traînantes & les mouſquets renverſés, mais ces cris de toute une armée ne ſe peuvent pas repreſenter, ſans que l'on en ſoit tout ému. M. de Roies tout bleſſé s'y fit porter, car cette Meſſe ne fut dite que quand ils eurent repaſſé le Rhin. Je penſe que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté ſon armée, ç'a été encore une autre déſolation : par tout où il a paſſé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils ſe ſont ſurpaſſés : ils allerent tous au-devant de lui, habillés de deüil, au nombre de deux cens, ſuivis du peuple, tout le Clergé en céremonie : ils firent dire un Service ſolemnel dans la ville, & en un mot ſe cottiſerent tous pour cette dépenſe qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduiſirent le corps juſqu'à la premiere ville, & voulurent défrayer tout le train. Que dites vous de ces marques naturelles d'une affection fondée ſur un merite extraordinaire ? Il arrive à S. Denis ce ſoir ou demain : tous ſes

(1) *de Grignan.*

gens l'alloient reprendre à deux lieuës d'ici. Il sera dans une Chapelle en dépôt : il y aura un Service en attendant celui de Notre-Dame qui sera solemnel. Que dites-vous du divertissement que nous eûmes ? Nous dînames, comme vous pouvez penser, & jusqu'à quatre heures nous ne fimes que soûpirer . . . .

M. de Barillon soupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne; il en est très-veritablement affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus; combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de son merite, sans en être plus honnête homme. Sa societé communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & estimé de ce grand homme; & dont aussi il étoit adorateur. Bien des siecles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci; au moins les gens que je vois. Je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoissez bien Pertuis (1) & son adoration & son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a sçu sa mort, il a écrit au Roi & lui mande; Sire, j'ai perdu M. de Turenne : je sens que mon esprit n'est point capable de soûtenir ce malheur; ainsi n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je lui demande permission de me demettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendit cette Lettre : mais craignant qu'il ne vint lui-même, il dit au Roi l'effet du desespoir de Pertius. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon

(1) *Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.*

qu'il en estimoit davantage Pertius, & qu'il ne songeât point à se retirer; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toûjours son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros. Au reste il avoit quarante mille livres de rente de partage, & M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes & ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente. C'est deux cens mille francs pour tous ses heritiers, pourvû que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

A Paris, le Mercredi 28. Août 1675.

Lettre de Louis XIV. aux Abbé & Religieux de S. Denis.

Nº. XXII. Liv. VI.

CHers & bien amés, Les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu notre Cousin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de son zéle, de son affection à notre service, & de sa capacité dans le commandement de nos armées que nous lui avons confié avec esperance certaine des heureux & grands succès que sa prudence consommée & sa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait ressentir avec beaucoup de douleur la perte d'un aussi grand homme, & d'un sujet aussi necessaire & aussi distingué par sa vertu & par son merite, nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre estime & de ses grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la posterité l'extrême satisfaction qui nous reste, & le souvenir que nous voulons conserver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le soutien de notre Etat: & comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en

Prenant soin de sa sepulture ; nous avons voulu y pourvoir en telle sorte, que le lieu où elle seroit fût un témoignage de la grandeur de ses services, & de notre reconnoissance. C'est pourquoi ayant resolu de faire bâtir dans l'Eglise de S. Denis une Chapelle pour la sepulture des Rois & des Princes de la Branche Royale de Bourbon ; nous voulons que lorsqu'elle sera achevée, le corps de notredit Cousin y soit transferé, pour y être mis en lieu honorable, suivant l'ordre que nous en donnerons ; & cependant nous avons permis à nos Cousins le Cardinal & le Duc de Bouillon ses neveux, de mettre son corps en dépôt dans la Chapelle de S. Eustache, & d'y élever un monument à la memoire de leur oncle, suivant les desseins qui en ont été arrêtés. C'est dequoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même-tems que nous voulons que vous executiez ce qui est en cela de notre volonté, en faisant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laissant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument jusqu'à son entiere perfection : si n'y faites faute, car tel est notre plaisir. Donné à S. Germain en Laye, le vingt-deuxiéme jour de Novembre 1675. Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et sur le repli ; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaye Royale de S. Denis en France.

On a cru que le Public seroit peut-être bien aise de voir les Eloges suivans du Vicomte de Turenne par trois personnes célebres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la Magistrature, & la troisiéme dans l'Eglise.

Eloge de M. le Vicomte de Turenne par S. Evremont.

JE ferois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage: les caracteres des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phiſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſçai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit: on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrette, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toûjours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toûjours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des armées; & l'on peut dire ſans exagerer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon merite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former ſon caractere. Tant

qu'il a servi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faisoit ; & l'estime qu'il avoit pour lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Géneraux de son tems. " Si j'avois à me changer, „ dit-il, je voudrois être changé en M. de Tu- „ renne, & c'est le seul homme qui me puisse „ faire souhaitter ce changement-là. „ On ne sçauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'observer, cherchant à profiter non-seulement de ses actions, mais encore de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre. " Faire peu de siéges, répondit M. „ de Turenne, & donner beaucoup de combats ; „ quand vous aurez rendu votre armée superieu- „ re à celle des ennemis, par le nombre & par „ la bonté des troupes, ce que vous avez pres- „ que fait à la bataille de Rocroi : quand vous „ êtes bien maître de la campagne, les villages „ vous valent des Places ; mais on met son hon- „ neur à prendre difficilement une Ville forte, „ bien plus qu'aux moyens de conquérir aisé- „ ment une Province. Si le Roi d'Espagne „ avoit mis en troupes ce qui lui a coûté d'hom- „ mes & d'argent à faire des siéges & à forti- „ fier des Places, il seroit aujourd'hui le plus „ considerable de tous les Rois.

La premiere maxime de M. de Turenne pour la guerre, est celle qu'on attribuë à Cesar, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes, pour tomber sur le petit Corps que Savelli Coloredo commandoit ; il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence ; qui se rendirent, & tout cela fut executé en six ou sept jours. Il consideroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes. Il estimoit plus un

Général

Général qui conservoit un païs après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit sçu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'est là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des Courtisans. On sçait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat quand on le croyoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en esperer la conservation. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens étoient declarés contre elle; & les Peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglement à leurs Declarations. M. le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens; M. le Prince à celle des troupes : Fuensaldaigne s'étoit avancé jusqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand M. de Turenne après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens; quand M. de Turenne, dis-je, la ramena à Paris, où la Reine ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit sentir sa puissance au dehors ; & réduisit l'Espagne à demander une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit sa rüine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une observation plus particuliere de sa conduite, de ses qualités & de son génie. Aux bons succès il poussoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés; aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. En toutes choses, il préferoit la solidité à l'éclat ; moins sensible à

la gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choses. On lui a vû essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un veritable service.

Modeste en tout ce qu'il faisoit de plus glorieux, il rendoit les Ministres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait; severe à lui-même, il comptoit tous ses malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avoient failli, il faisoit passer leurs fautes pour des malheurs.

Il semble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens; & comme on vouloit un jour le convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhetel; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux." Je suis „ content de moi, répondit-il, dans l'action; „ mais si je voulois me faire justice un peu sé- „ verement, je dirois que l'affaire de Marien- „ dal est arrivée, pour m'être laissé aller mal- „ à-propos à l'importunité des Allemans qui de- „ mandoient des quartiers; & que celle de Rhe- „ tel est venuë pour m'être trop fié à la Lettre „ du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre „ jours, le jour même qu'il se rendit: à quoi „ il ajoûta: Quand un homme se vante de n'a- „ voir point fait de fautes à la guerre, il me per- „ suade qu'il ne l'a pas faite long-tems. "

Il ne perdit jamais le souvenir de l'importunité de Rosen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers: il continua les bons traittemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire; mais

il ne voulut pas se trouver en état d'en être géné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit, fut celui des disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée sur une apparence d'honneur étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir : l'opposition fut grande ; mais le Général en vint à bout, & Puisegur le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers : Puisegur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son Regiment, & de se retirer avec sa capacité incommode, à sa maison.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille ne furent plus observés : c'est ce que l'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choisit le Marquis de Créqui pour commander l'aîle opposée à M. le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coûtumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des Nations : il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la legereté & l'impatience que leur Nation avoit toûjours euë : il fit souffrir la fatigue sans murmurer ; il fit oublier la Cour aux Courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers : Voyons son procedé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, M. de Turenne eût pour lui les mêmes déferences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ses

malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi, toutes les personnes considérables ayant leur application entiere à M. le Cardinal.

Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du service rendu à l'Etat, sans attachement au Ministere. Jamais les vertus des Particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de M. de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, fidéle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas d'avantage pour lui-même: une gloire secrette l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir, il faisoit tout le plaisir qu'il croyoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire pensent qu'on a plus de credit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; sa vertu n'étoit point de ces vertus séches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit: il aimoit plus qu'il ne croyoit lui-même, se cachant autant qu'il lui étoit possible une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des especes de défauts dans la societé, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens: un désinteressement trop grand, lorsqu'on voyoit regner un esprit d'interêt universel; & une probité trop pure dans une corruption generale.

Son changement de Réligion fut sensible aux Protestans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'interêt. Dans tous les tems; il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec M. d'Aubigni, disant toûjours que les Réformés avoient la Doctrine la plus saine; mais qu'ils ne devoient pas se séparer, mais la faire prendre insensiblement aux Catholiques. Quand on avouë qu'on a eu tort de sortir d'une

Eglise, reprit M. d'Aubigni, on est bien prêt d'y rentrer; & si je survis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne sourit, & ses souris n'expliquoient pas assez si c'étoit pour se mocquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Réligion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'interêt des Catholiques; converti, il n'avoit point de zéle préjudiciable à la sûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernieres Campagnes, disent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précedentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie si glorieuse: mort désirable (puisqu'il faut mourir) à un si grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifferens; sa personne loüée des ennemis; sa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il fût enterré à S. Denis, avec les Rois ses prédecesseurs, se croyant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laissé.

Eloge de M. de Turenne, par M. le Président Delamoignon, dans sa Harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.

Le grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t'il formé de Capitaines? Ce n'est pas à dessein de renouveller de si justes regrets, & de faire voir ici l'extrême veneration que nous avons pour sa

mémoire, que nous rapellons aujourd'hui la triste idée de cette perte ; notre douleur particuliere fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de sa gloire, & que la voix publique fait par tout son éloge ; ce lieu, où l'on sçait particulierement rendre au mérite ce qui lui est dû, demeurera-t'il dans le silence ?

On ne doit pas trouver étrange si nous nous dispensons des regles ordinaires de ce discours, en nous étendant sur les loüanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop loüer. Tant de qualités héroïques éclaterent en sa personne, & sa vie est un modéle si parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuses dont elle est remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais sur tout il eut au souverain degré le désinteressement, la probité, le zéle pour le bien public & pour la gloire de son païs. Son cœur insensible au gain & aux récompenses, n'aimoit qu'à rendre les autres heureux : loin d'amasser des trésors dans le commandement des armées, il a souvent emprunté des sommes considerables pour les distribuer aux Soldats ; tandis qu'oubliant son interêt particulier, il renonçoit à des droits que l'usage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant sa modération seule a peu fournir à ses bienfaits, & lui donner moyen d'être liberal sans commettre d'injustice ni de bassesse. L'Histoire qui ne laisse rien perdre des personnages illustres, dira de lui les mémes choses que Plutarque raporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépoüilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua son patrimoine, & ne laissa chez lui en mourant que trente-trois marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laissé précisement que la même somme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de son

désintereſſement ? Qualité rare en nos jours, & qui n'eſt point, comme au tems de Scipion, la vertu du ſiécle. Le nôtre ne laiſſera pas de l'admirer : on lui donnera beaucoup d'éloges ; mais elle aura peu d'imitateurs ; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une nobleſſe de cœur, & non pas d'un fond d'orgüeil & d'une fauſſe magnanimité.

Tout étoit ſincere dans ſes mœurs, dans ſes ſentimens ; l'averſion pour les flatteries, le mépris même des véritables loüanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, furent encore ſon principal caractere. Il mérita tous les honneurs ſans le rechercher, toûjours humble dans les plus grands évenemens, & comme importuné du bruit de ſon nom ; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Eſpagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernieres Campagnes, qui ont fait le comble de ſa gloire, où il mena battant les Princes confederés depuis la Moſelle juſques dans le fond du Nord ; il fit repaſſer le Rhin à des Nations formidables, qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France. Il rabaiſſoit lui-même la grandeur de ſes Exploits : ennemi de l'éclat en toutes choſes, ſemblable en apparence aux perſonnes du moindre rang, il ne ſe diſtinguoit des autres Courtiſans que par une extrême modeſtie.

Cette vertu qui lui étoit ſi naturelle ; ne le quittoit pas même à la tête des armées, il n'étoit fier qu'aux ennemis ; mais il montroit une intrépidité ſans faſte au milieu du péril ; & quand l'occaſion le demandoit, jamais Général n'a plus expoſé ſa perſonne, jamais Capitaine ne s'eſt montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'inſtant de l'évenement du combat, & par les differens mouvemens des combattans ; &

comme il voyoit tout de sang froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faisoit devant lui.

Néanmoins ses résolutions ne partoient point d'une impétuosité téméraire, ni d'une sagesse trop lente : il ne faisoit ni ne disoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de necessaire, & sa profonde intelligence paroissoit encore plus dans ses actions que dans ses discours: ses ordres étoient clairs, toûjours executés avec courage, & plûtôt par affection que par crainte, parce qu'il étoit exact sans être rigoureux. Il sçavoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéïssance, & que la discipline conserve en elles la confiance & la valeur.

Aussi les Soldats étoient tellement assurés de vaincre sous lui, qu'ils ne consideroient ni le nombre des ennemis, ni la force des Lieux, ni les dangers où ils s'exposoient, persuadés que leur Chef pourvoyoit à tout comme un pere de famille; qu'il ne se donnoit aucun repos sans assurer le leur; & que s'il se réservoit quelque avantage sur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a sçû se faire obéïr & se faire aimer; par cette sage œconomie, avec une poignée de gens, on l'a vû arrêter & détruire plusieurs Puissances conjurées, subsister longtems en des païs rüinés, entretenir ses forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglement dans la bonne fortune ; mais il ne desesperoit de rien dans la mauvaise, & trouvoit des ressources à tout, en des conjonctures où l'on croyoit sa défaite assurée.

Contre des ennemis rusés, il se ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit surprendre: s'il les faloit prévenir, il marchoit avec une rapidité prodigieuse ; lorsqu'il a voulu se dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laissés, pour ainsi

dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la disposition des Lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laissant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour sçavoir le nombre de ses victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites: les actions les plus heureuses & les plus connuës ne sont pas toûjours les plus admirables; car il n'a pas moins vaincu lorsque les ennemis n'ont pas osé se présenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, si ce n'est que cette façon de vaincre est moins périlleuse & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eût pour sa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indispensable à son devoir, & par les maximes d'une solide pieté. Au lieu de souhaiter la guerre pour accroître sa considération, il ne désiroit rien tant que le repos public & la felicité des Peuples: l'esprit infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires, il songeoit moins à rendre son nom éclatant, qu'à servir solidement un Prince digne d'être servi par de tels Héros: & autant élevé au-dessus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-dessus de leurs Capitaines.

Il y a sujet de s'étonner que sa santé ait pû répondre toûjours à la grandeur de son courage; car quelle jeunesse a parû plus vigoureuse que ses dernieres années? Quelqu'un dans la fleur de son âge a-t'il moins épargné sa personne, & fourni plus gayement aux fatigues d'une longue Campagne? On l'auroit crû comme insensible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des saisons, si le soin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les ressentoit.

N'a-t'il pas donné des marques admirables de

cette constance à ce Chef (1) fameux des armées Imperiales, qui employoit contre lui toutes les ruses & les stratagémes de l'art? Après l'avoir poussé peu à peu de défilé en défilé; à la fin content du poste où il l'avoit comme renfermé, & de la marche surprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recüeillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de si loin lui qui ne se flattoit jamais, il alloit, disoit-il, chasser les troupes de l'Empire bien loin de nos frontieres, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, sous des conditions glorieuses à la France, lorsqu'un coup fatal trancha tous ses desseins avec le cours d'une si belle vie.

Projets humains, esperances trompeuses, est-ce ainsi que vous vous dissipez; & que la tête la plus illustre, de même que la plus ordinaire, est sujette aux atteintes de la mort? Mais en cessant de vivre, ce grand homme ne cessa pas de vaincre: son esprit & ses ordres encore presens aux yeux de toute l'armée, causerent le gain du combat qui preceda ses funerailles; & tous les Soldats animez de la juste douleur de sa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venez d'entendre vous donne de la veneration pour ce grand homme, & quelqu'amour pour les vertus extraordinaires, souvenez-vous que les mêmes siécles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver aussi des Cicerons & des Demosthénes.

(1) *Montecuculli.*

Oraison funebre du Vicomte de Turenne, par M. l'Abbé Fléchier Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt; Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël? *I. Mach c. 9.*

Tout le peuple le pleura amérement; & après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrierent: Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël?

JE ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recüeillant ces termes nobles & expressifs dont l'Ecriture sainte se sert pour loüer la vie, & pour déplorer la mort du sage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrêmitez de la terre; qui couvroit son camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des Rois liguez contre lui des déplaisirs mortels, & réjoüissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la memoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les Villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esaü: qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres Autels les Dieux des nations étrangeres. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie; & qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Generaux des Rois de Syrie, venoit

tous les ans, comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes, les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émûës: des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans: ils furent quelque tems saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence; d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écriérent: *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël?* A ces cris, Jerusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du Temple s'ébranlerent, e Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles, *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vû, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? Et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, esprit de force & de verité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles qui representent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble; de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le recit de tant d'actions édifiantes & glorieuses?

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave & solide éloquence, que la vie & la mort de très-haut & très-puissant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal General des Camps & Armées du Roi, & Colonel General de la Cavalerie legere? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire; conduites d'armées, sieges de Places, prises de villes, passages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnez, combats soûtenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipez par l'adresse, lassés & consommez par une sage & noble patience? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, liberal, désinteressé, dévoüé au service du Prince & de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prosperité par sa modestie, dans les difficultez par sa prudence, dans les perils par sa valeur, dans la Religion par sa pieté?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces esperances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, & dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée? A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! Les jugemens de Dieu sont impenetrables. Mais vous vivez; & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit meriter une vie plus longue & plus étenduë.

Retenons nos plaintes, Messieurs, il est tems de commencer son éloge, & de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, & des erreurs & des vanitez du siecle par sa pieté. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le General d'armée, le Sage, le Chrêtien : je loüerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenuës. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes : j'adorerai le Dieu des armées ; j'invoquerai le Dieu de la paix, je benirai le Dieu des misericordes, & j'attirerai par tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la verité & par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coûtume des Orateurs, & que je loüe M. de Turenne comme on loüe les hommes ordinaires : si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur & la Noblesse de sa Maison ; & si son Portrait étoit moins beau, je produitois ici ceux de ses ancêtres : mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance ; & la moindre loüange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne & Illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en loüer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'heresie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau sang, des principes d'erreur & de mensonge ; & parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la verité. Ne faisons donc pas la

matiere de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de penitence; & voyons les voyes d'honneur & de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa misericorde le retirât des voyes de la perdition, & de l'égarement de ses peres.

Avant sa quatorziéme année, il commença de porter les armes : des sieges & des combats servirent d'exercice à son enfance, & ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du Prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple Soldat; & ni l'orgueïl, ni la paresse ne l'éloignerent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, & ne craindre aucun peril; faire par honneur ce que les autres faisoient par necessité, & ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses : semblables à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & qui portent enfin par tout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vécu pour la gloire & pour le salut de l'Etat : il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme & agissant, quand il se trouve dans un corps robuste & bien constitué : il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture; & comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la molesse & dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernieres dans l'oisiveté & dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur? & quel endroit de nos frontieres n'a pas servi de théatre à sa gloire? Il

passe les Alpes ; & dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la Route de Quiers, il se signale par son courage & par sa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands & prodigieux succès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Histoire. Il passe des Alpes aux Pirennées, pour assister la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recüeillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite : il prend des villes, & contribuë au gain des batailles. Il s'éleve ainsi par dégrez & par son seul mérite au suprême commandement ; & fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un Royaume, un General d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéïssant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'experience.

Ce fut alors que son esprit & son cœur agirent dans toute leur étenduë : soit qu'il falût preparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prevenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se moderer dans les prosperitez, ou se soûtenir dans les malheurs de la guerre ; son ame fut toûjours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux sans orgüeil, malheureux avec dignité ; & presque aussi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il sauvoit les restes des troupes battuës à Mariendal, que lorsqu'il battoit lui-même les Imperiaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eut dit qu'un heureux traitté alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu dont

(1) *Perpignan & Colioure.*

les

les Jugemens, selon le Prophéte, sont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même; & l'abandonna à tous les dereglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles & domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'interêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse; & les plus fidéles sujets se virent entraînez malgré eux par le torrent des partis, comme ces Pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contrains de quitter la route qu'ils veulent tenir; & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la Justice de Dieu: telle est l'infirmité naturelle des hommes: mais le sage revient aisément à soi; & il a dans la politique comme dans la Religion, une espece de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Messieurs? Votre esprit vous represente déja, sans doute, M. DE TURENNE à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre & dissiper la rebellion; ramener ceux que le mensonge avoit séduits; rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés, & crier comme un autre Moyse, à toutes les portes d'Israël: *Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi.* Quelles furent alors sa fermeté & sa sagesse? (1) Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'Officiers & de Domestiques, il court à la défense d'un pont, & tient ferme contre une armée; & soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule presence de ce grand homme, soit la protection visible du

(1) *Pont de Gergeau.*

Ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuse témerité l'Etat penchant vers sa rüine. (1.) Tantôt se servant de tous les avantages des tems & des Lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, & mérite les loüanges mêmes d'un ennemi, qui dans les siécles idolâtres auroit passé pour le Dieu des batailles. (2) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traité un Prince étranger, dont il avoit pénetré les plus secrettes intentions, de sortir de France, & d'abandonner les esperances qu'il avoit conçûës de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajoûter ici des Places prises, des combats gagnés sur les Rebelles; mais dérobons quelque chose à la gloire de notre Héros, plûtôt que de voir plus long-tems l'image funeste de nos miseres passées. Parlons d'autres Exploits, qui ayent été aussi avantageux pour la France, que pour lui-même, & dont nos ennemis n'ayent pas eu sujet de se réjoüir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite, l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques & particuliéres furent assoupies, si les Loix reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, si les membres furent heureusement rëünis avec leur Chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire quand il veut des trésors de sa Providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique; pour relever les Etats de leurs rüines,

(1) *Affaire de Bleneau.*
(2) *A Villeneuve Saint George,*

& réconcilier quand sa justice est satisfaite, les Peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes: je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vûë des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, & prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avouë, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en ommettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abregé, selon les lieux: (1) Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une Place assiégée; là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voyez les lis arborés, ont été ou défenduës par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. (3) Ce lieu couvert d'un

(1) *Le secours d'Arras.*
(2) *Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.*
(3) *Retraite de Valenciennes.*

bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées, après une honorable retraite. (1) Ici il sortoit de ses lignes pour combattre; & d'un seul coup prenoit une Ville, & gagnoit une bataille. (2) Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, (3) & il alloit en faire lever un au méme-tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le Roi d'Espagne avoüa qu'il avoit passées, (4) & de cette paix recherchée par des traités & des alliances, sans laquelle, Flandre, théatre sanglant où se passent tant de scénes tragiques, triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accrû le nombre de nos Provinces; & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut & de la Sambre. (5) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés passés à la vûë des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontiéres. Mais l'éloquence de la Chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles: la langue d'un Prêtre destinée à loüer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un Art qui tend à leur destruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces Autels, où l'on n'offre plus le sang des Taureaux en sacri-

(1) *Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.*
(2) *Saint Venant pris.*
(3) *Ardres secouru.*
(4) *Paix des Pirennées.*
(5) *A Ensheim, Sintzheim, Mulhausen, &c.*

fice au Dieu des Armées, mais au Dieu de misericorde & de paix une victime non sanglante.

Quoi donc, n'y a-t'il point de valeur & de génerosité chrétienne? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la pieté n'est pas incompatible aves les armes? Viens-je condamner une profession que la Réligion ne condamne pas, quand on en sçait moderer la violence? Non, Messieurs, je sçai que ce n'est pas en vain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette rédoutable Justice que les Souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est necessaire pour la conservation de la société, & que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour proteger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la Justice.

Je sçai aussi que la moderation & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrêtiens; que les Capitaines qui les conduisent sont les Ministres de la providence de Dieu, qui est toûjours sage; & de la puissance des Rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, & adorer interieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses Créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traitte comme ennemis? Où a-t'il laissé des marques terribles de sa colere ou de ses vengeances particulieres? Laquelle de ses victoires a-t'il estimée par le nombre des misérables

qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille ? Quelle vie a-t'il exposée pour son interêt ou pour sa propre réputation? Quel Soldat n'a-t'il pas ménagé comme un sujet du Prince, & une portion de la République ? Quelle goutte de sang a-t'il répanduë qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vû dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des Soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vû gémir de ces maux necessaires que la guerre traîne après soi, que le tems force de dissimuler, de souffrir & de faire. Il sçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus sacré que celui que la fortune & l'orgueil imposent aux foibles & aux malheureux ; & que ceux qui vivent sous la Loi de Jesus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre; il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire; se défendre sans offenser, & réduire au droit & à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence ; enfin il s'étoit fait une espece de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du Roi, le désir de la paix, & le zéle du bien public : il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injustice & l'usurpation : il s'étoit accoûtumé à combattre sans colere, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, à ne suivre pour régle de ses actions que la vertu & la sagesse ; c'est ce que je dois vous montrer en cette seconde partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle & impétueuse qui se trouble & se précipite, si elle n'est éclairée & conduite par la probité & par la prudence ; & le Capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien & l'homme sage.

Quelle diſcipline peut établir dans un Camp, celui qui ne ſçait regler ni ſon eſprit, ni ſa conduite? Et comment ſçaura calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions differentes, celui qui ne ſera pas maître des ſiennes? Auſſi l'Eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre; & que celui qui eſt patient & moderé eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des Villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formés ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-deſſus de vous mêmes; & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que ſans être flatteur je puis dire de grandes choſes. Y eût-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduſit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précaution & plus de reſſources, qui fût plus agiſſant & plus retenu, qui diſposât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſsât meurir ſes entrepriſes avec tant de patience? Il prenoit des meſures preſque infaillibles, & penetrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le tems d'attaquer & le tems de défendre: il ne hazardoit jamais rien, que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit céder, il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre: Telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa prudence; & lorſqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement & des suites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrâse aujourd'hui toute l'Europe. Tout se declare contre la France : on souléve les Etrangers ; on débauche les Alliés ; on intimide les amis ; on encourage les vaincus ; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieusement inspirées, les interêts sont confondus, la foi violée, & les traités méprisés. Il faloit, je l'avouë, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, & des Capitaines aussi experimentés que les nôtres ; mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaste Corps, composé de tant de Peuples & de Nations differentes, déployer tous ses étendarts, & marcher vers nos frontieres pour nous accabler par la force, aprés nous avoir effrayés par la multitude.

Il faloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & assûré, d'une capacité étenduë, d'une experience consommée, qui soûtint la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de necessaire, & ne fit rien de superflu ; qui sçût selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fût tantôt le bouclier & tantôt l'épée de son païs ; capable d'executer les ordres qu'il auroit reçûs, & de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous sçavez de qui je parle, Messieurs ; vous sçavez le détail de ce qu'il fit sans que je le dise. Avec des troupes, considerables seulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & consume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiere & prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours

ramassés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réïterés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivieres; & les arrête toûjours par des coups hardis, quand il faut rétablir la reputation; par la moderation, quand il ne faut que la conserver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire: Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le désir & dans la pensée, vous avez encore recüeilli vos moissons: Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient dessein de démolir; & vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, & qui ne songeoit pas à la sagesse de leur Capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prosperités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur Chef, qui rend une armée invincible: elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage & de confiance qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre, dans l'execution de ses desseins: elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions differentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défense de la Patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglement les ordres d'un Chef dont ils ne sçavent pas les intentions; c'est une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercenaires, qui, sans songer à leur propre reputation, travaillent à celle des Rois & des Conquerans: c'est un assemblage confus de Libertins, qu'il faut assujettir à l'obéïssance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoûtumer à la

constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduite & réünir au seul interêt public tant de vûës & de volontés differentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, & bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, & relâcher la discipline necessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes temperamens, que ce Prince que nous pleurons ? Il attache par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, & se fit rendre par sa moderation une obéïssance aisée & volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confederés avec sa seule maison, comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est Général & pere de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soûtenir leurs efforts: ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent; point de difficulté qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebutte ; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un Capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre; qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaine entraînoit-il ainsi les volontés ? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de reparer leurs fautes ; par ce désinteressement qui le portoit à préferer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus

glorieux pour lui-même ; par cette justice qui dans la distribution des emplois ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du merite ; par cette noblesse de cœur & de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si reguliere & si uniforme ; un merite si éclatant & si exempt de faste & d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles ; & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de penetrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit reservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations interieures.

Pour recompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il faloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avoüer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilegiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'aprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail ; & prudens sans experience. Nous vivons sous un Prince qui tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui dans la route de sa gloire a sçu choisir un guide fidéle, & qui a crû qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil ; & si je l'ose dire, d'exemple dans

une importante conquête ? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y pût avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un merite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considerables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amassé des biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu cherement tant de travaux & de services ? mais cet homme sage & désinteressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la recompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien : il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul necessaire. Il n'y eût qu'une ambition qui fut capable de le toucher; ce fut de meriter l'estime & la bienveillance de son maître : cette ambition fut satisfaite, & notre siécle a vû un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; & un Roi aimer son sujet, plus pour le merite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A cet mot, je ne sçai quel remors m'arréte. Je crains de publier ici les loüanges qu'il a si souvent réjettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie : mais accomplissons la justice & loüons-le sans crainte, en un tems où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses ? Qui les dit avec plus de retenuë ? Remportoit-il quelque

avantage? A l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ses actions qui l'avoient rendu si célebre? On eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, & l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ses glorieuses Campagnes qui rendront son nom immortel? Il fuyoit les acclamations Populaires; il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'osoit presque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les loüanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince se dépoüillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, & se renfermant dans une societé peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles: sincere dans ses discours, simple dans ses actions, fidéle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, reglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses; il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite & sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un Char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent: tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus & ses victoires qui l'accompagnent: il y a je ne sçai quoi de noble dans cette honnête simplicité; & moins il est superbe, plus il devient venerable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes: la gloire la plus pure & la mieux acquise les blesse: tout ce qui s'éleve au-dessus d'eux,

leur devient odieux & insupportable ; & la fortune la plus aprouvée & la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche & maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués ; & c'est le privilege de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpetuels d'honneur & de gloire : le merite l'avoit fait naître ; le merite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit necessaire à l'Etat : ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation, se crurent enfin obligez d'y consentir ; & n'osant s'affliger de la prosperité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la miserable consolation de se réjouir de quelqu'une de ces fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique ; & crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualitez heroïques, si Dieu n'eût fait éclatter sur lui la puissance de sa grace ; & si celui dont sa Providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses tenebres, & il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses veritez.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se raportoit toute sa veritable gloire. Il entrevit des pieges & des precipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entierement cachez : il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égareés où il se trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'envain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie ; qu'envain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame ; qu'il n'y avoit qu'une foi & un Jesus-Christ, & une verité simple & indivisible qui ne se montre qu'à ceux qui la cher-

chent avec un cœur humble & une volonté désintereſſée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis ſçavans & fideles ? Combien de fois ſoupirant après ces lumieres vives & efficaces, qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain, dit-il à Jesus-Christ comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur faites que je voye ?* Combien de fois eſſaya-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la verité ? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que Jesus-Christ a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joye les eaux d'une doctrine ſalutaire ?

Habitude, pretextes, engagemens, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël, vaines & ſpécieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes les retenir. Dieu rompit tous ſes liens, & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la région des ténebres, au Royaume de ſon fils bien aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choſes ſe preſente à moi : je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus viſible. Je parle déſormais d'une ſageſſe que la veritable pieté accompagne, & d'un courage que l'Eſprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon diſcours, & ſuppléez dans vos penſées à ce qui manquera à mes expreſſions & à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines ; ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius ; je laiſſerois à la vanité le ſoin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu ſaint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ſes jours

dans l'aveuglement & dans l'erreur, je loüerois envain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées, je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à Jesus-Christ, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincere pieté tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les loüanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source; & comme c'est la verité qui l'a sanctifié, c'est aussi la verité qui le loüe.

Que sa conversion fut entiere, Messieurs, & qu'il fut different de ceux qui sortant de l'hérésie par de vûës interessées, changent de sentimens sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, & ne cessent d'être ennemis déclarez, qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des dereglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le regler: il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance: il connut la verité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés misteres! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des Prédicateurs Evangeliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre! Vrai adorateur en esprit & en verité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur, ennemi irreconciliable de l'impieté, éloigné de toute superstition & incapable d'hipocrisie.

A peine a-t-il embrassé la sainte doctrine qu'il en devient le défenseur: aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténébres: il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissez

On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a separez : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses experiences, il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, selon les termes de Saint Augustin, le pont de la misericorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zéle des Docteurs, & les exhorte d'opposer au faste du mensonge, la force de la verité. Tantôt il leur découvre ces voyes douces & insinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds necessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jesus-Christ qui les appelle. Vous le sçavez, Evéques confidens de son zéle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'interêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette Eglise, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ses enfans, outre l'heritage éternel, le soulagement même de leurs necessitez temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi justement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuste & ingrate, & fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, & qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes ; & qu'à la suite de son maître, & à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte ; où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit

ſa joye, lors qu'après avoir forcé des Villes, il voyoit ſon illuſtre neveu plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſperer les armes, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des Autels; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des Pavillons d'Iſraël: puis uniſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux ſervices que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres Campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccès glorieux, comme des preuves de ſon courage & des recompenſes de ſa pieté. Commencer ſes journées par la priere, reprimer l'impieté & les blaſphêmes; proteger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il paſſe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de Jeſus-Chriſt: il ſanctifie les guerres par la pureté de ſes intentions, par le déſir d'une heureuſe paix, par les loix d'une diſcipline chrétienne: il conſidere ſes ſoldats comme ſes freres, & ſe croit obligé d'exercer la charité dans une profeſſion cruelle, où l'on perd ſouvent l'humanité même. Animé par de ſi grands motifs, il ſe ſurpaſſe lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il eſt ſoûtenu par des principes de Réligion; qu'il y a une pieuſe magnanimité qui attire les bons ſuccès, malgré les perils & les obſtacles; & qu'un guerrier eſt invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t'il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous representer ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, passe trois rivieres, joint les ennemis, le combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-tems douteuse ; enfin le courage arrête la multitude : l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éleve une voix, qui crie : Victoire : alors ce Général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton severe : „ Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos mains, „ & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Sei„ gneur ne nous favorise. " A ces mots, il leve les yeux au Ciel, d'où lui vient son secours, & continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission entre l'esperance & la crainte que les ordres du Ciel s'executent.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux & d'être humble tout ensemble ! Les prosperités Militaires laissent dans l'ame je ne sçai quel plaisir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribuë une superiorité de puissance & de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces Lauriers qu'on cüeille avec peine, & qu'on arrose souvent de son sang : Et lors même qu'on rend à Dieu de solemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes sacrées de ses Temples des Drapeaux déchirés & sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance ; qu'on ne mêle aux Vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de

cet encens qu'on va brûler sur ses Autels.

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne se dépoüillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle apartient légitimément : s'il marche, il reconnoit que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il sçait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sçait d'où il tire toute sa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire des nouvelles : il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophéte : " Ceux-là se fient au nombre de " leurs combattans & de leurs Chariots, pour nous, " nous nous reposons sur la protection du Tout-" Puissant. " Dans cette fidéle & juste confiance, il rédouble son ardeur, forme de grands desseins, execute de grandes choses, & commence une Campagne qui semble devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoyant : il observe les mouvemens des ennemis ; il réleve le courage des Alliés, il ménage la foi suspecte & chancelante des voisins : il ôte aux uns la volonté ; aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui preparent les grands & glorieux évenemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Deja frémissoit dans son Camp l'ennemi confus & déconcerté ; déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet Aîgle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces : ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la destruction des hommes, tous

noient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite ; & la France en suspends attendoit le succés d'une entreprise, qui, selon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous sçavions tout ce que nous pouvions esperer, & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence Divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille : il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes ; vous disposez, & des Vainqueurs & des Victoires Pour accomplir vos volontés, & faire crainde vos Jugemens ; votre Puissance renverse ceux que votre Puissance avoit élevés : Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scéne tragique ; que je represente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Réligion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des Auditeurs ; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées ; mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte : chacun trouve en soi la source de sa douleur, & rouve lui-même sa playe ; & le cœur pour être touché n'a pas besoin que l'imagination soit émuë.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours, Je me trouble, Messieurs, Turenne meurt;

tout se confond, la fortune chancéle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des Alliés se ralentissent, le courage des Troupes est abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance : Tout le Camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux blessures qu'ils ont reçûës ; les peres mourans envoïent leurs fils pleurer sur leur Général mort ; l'armée en deüil est occupée à lui rendre les devoirs funébres ; & la renommée qui se plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triste regret de sa mort.

Que de soûpirs alors ! que de plaintes ! que de loüanges retentissent dans les Villes, dans la Campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'esperance de sa récolte ; l'autre qui joüit encore en repos de l'heritage qu'il a reçû de ses peres, souhaitte une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jesus-Christ pour l'ame de celui qui a sanctifié sa vie & son sang pour le bien Public ; là on lui dresse une pompe funébre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie : Tous entreprennent son éloge ; & chacun s'interrompant lui-même par ses soûpirs & par ses larmes, admire le passé, régrette le présent, & tremble pour l'avenir. Ainsi tout le Royaume pleure la mort de son Défenseur, & la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourqui, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence, & parler à vous, moi qui ne suis que poussiere & que cendre ? Pourquoi le perdons-nous dans la necessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut

point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recüeillir le fruit de tant de vertus chrêtiennes & recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carriere? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance; & vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgüeil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'éleve du fonds des vallées des vapeurs grossieres, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes; il sort du cœur des Peuples des inquités, dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos Jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets & invisibles qui font agir votre misericorde ou votre justice: Je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous étes juste: Vous nous affligez; & dans un siécle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les dereglemens de nos mœurs toutes les causes de nos miseres.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la pieté de ce grand homme de vraies & solides consolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le réverent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son Roi même; & quel Roi! l'honore de ses regrets & de ses larmes: grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un sujet; mais inutile pour un Chrêtien. Il vivra, je l'avoüe, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui-même n'est que

vanité. Un magnifique Tombeau renfermera ses tristes dépoüilles ; mais il sortira de ce superbe Monument, non pour être loüé de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres : ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Royaume qu'il a si genereusement défendu ; mais après tout, que leur reste-t'il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des Jugemens de Dieu sous ces marbres precieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la recompense des vertus chrêtiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la misericorde du Seigneur depuis long-tems prévûë; combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ? Nous eussions vû, quel spectacle ! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement en Chrêtien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer interieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la Majesté de Dieu, & à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ! Sa foi vive & sa charité fervente nous auroient, sans doute touchés, & il nous resteroit un modéle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, & d'une mort précieuse devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs ? Que dis-je conjectures ? C'étoient des desseins formés : il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ses couronnes au pied du Trône de Jesus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalipse ;

prêt à ramasser toute sa gloire pour s'en dépoüiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & secretes esperances de sa solitude : d'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénedictions célestes. Ce Josué dans le combat faisoit déja la fonction de Moïse sur la Montagne ; & sous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un Pénitent.

Seigneur ; qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, & qui voyez dans nos plus secretes intentions, ce qui n'est pas encore, comme ce qui est ; recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bien-tôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité ; recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés : le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées, pour le soulagement & pour le salut de ses freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà ce sang de votre Peuple qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce sang qu'il a si genereusement répandu pour nous ; & pour dire encore plus : voilà le sang que Jesus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint Sacrifice : Chrêtiens redoublez vos vœux & vos priéres ; afin que Dieu pour recompense de ses travaux l'admette dans le séjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagere à la verité, mais toûjours douce & toûjours désirable.

Extrait de l'Oraison Funébre du Prince de Condé, prêchée par l'Abbé Bossuet, Evêque de Meaux.

C'A été dans notre siécle un grand spectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes Campagnes, *deux hommes*, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des siécles passez. Tantôt à la tête de Corps separés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inferieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, & rédoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens ! Que de belles marches ! Que de hardiesses ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par consequent plus vif, mais sans que son feu eût rien de precipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, résolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par dégrez aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre comme un homme inspiré dès sa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus consommez. L'un par

des vifs & continuels efforts, force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumiere, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage, s'éleve au-dessus des plus grands périls, & sçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre & par l'avantage d'une si haute naissance, & par ces grandes pensées que le Ciel envoie, & par une espece d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune, & forcer les destinées. Et afin que l'on vît toûjours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers; l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son païs, comme un Judas le Machabée; l'autre le pleure comme son pere, & la Cour & tout le Peuple gémit: Sa pieté est loüée comme son courage, & sa mémoire ne se flétrit point par le tems. L'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les loüanges de Dieu, instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que meritoit l'autre!

Fin de la seconde Partie.



PREUVES
DE
L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE
TURENNE

TROISIEME PARTIE.

CONTENANT

LES MEMOIRES

DU DUC D'YORCK,

Depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne.

PRE'FACE DU CARDINAL de Boüillon. (1)

LE Roi d'Angleterre Jacques II. m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695. plusieurs particularitez & quelques actions considerables de la vie de feu M. de Turenne mon oncle, qui m'étoient inconnuës, n'étant pas rapportées dans les Memoires que j'ai de lui écrits de sa propre main; je pris la confiance de témoigner à ce Prince que j'étois bien fâché que mon profond respect pour lui ne me permît pas de le supplier très-humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conservoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui seroient les moins incommodes, ces particularitez & ces actions dont je n'avois aucune connoissance; & je lui ajoûtai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majesté, que je devrois encore plus respecter que la memoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée jusqu'à ce moment-là comme la chose du monde qui m'étoit la plus chere: Sur quoi Sa Majesté par un effet tout particulier d'une bonté & generosité sans égale, me dit qu'elle me feroit avec joye ce plaisir, le plûtôt qu'il lui seroit possible, en me confiant même que comme elle avoit déja écrit en Anglois assez exactement par années les Memoires de sa propre vie, elle en tireroit & traduiroit en François tout ce qui concernetoit les Campagnes qu'elle avoit faites dans l'armée de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites ensuite aux Pays-Bas dans l'armée d'Espagne jusqu'à la publication de la paix des Pyrennées, & au rétablissement du Roi Charles II. son frere, sur le

(1) *Cette Préface se trouve au commencement des Memoires du Duc d'Yorck, écrite de la propre main du Cardinal de Boüillon.*

trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement surpris le vingt-septiéme du mois de Janvier de l'année suivante mil six cens quatre-vingt-seize, lorsqu'étant allé à S. Germain en Laye rendre mes respects à ce grand & Saint Roi, il me mena dans son cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année precedente, & me mit en même-tems entre les mains ce present Livre, dans lequel il m'assura qu'il avoit recüeilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ses Memoires au sujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil six cens cinquante-deux inclusivement, jusqu'en mil six cens soixante; qu'il m'en faisoit un don avec plaisir, tant par rapport à la Memoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très-chere & très-precieuse, parcequ'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu; que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier: il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce soit, durant son vivant, la lecture de ces Memoires. Après avoir rendu à Sa Majesté très-humbles actions de graces de ce bienfait, je lui promis d'executer ce qu'elle venoit de m'ordonner; & je l'ai très-fidelement observé tant qu'il a vêcu. Ce don de la main d'un si grand Roi me paroît si considerable & si honorable pour la Memoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre maison, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majesté en recevant d'elle ce precieux don, je pris la resolution de le substituer un jour à perpetuité à l'aîné de notre Maison, & c'est ce que je fais aujourd'hui. Etant à Rome le seiziéme du mois de Fevrier de l'année mil sept cens quinze, y ayant par un effet de la Providence Divine, retrouvé ce precieux Livre que je ne croyois jamais revoir. Signé, LE CARDINAL DE BOUILLON, Doyen du Sacré College.



MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

AN. 1652. LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mere, en 1652. lorsque le retour du Cardinal Mazarin ayant rendu la Cour irreconciliable avec les ennemis de ce Ministre ; ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & ayant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frere, il resolut s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de volontaire dans l'armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la premiere proposition qui en fut faite ; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à vaincre que la premiere ; rien n'étoit si rare que l'argent : La Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande necessité ; tellement que sans le secours de trois cens pistoles que lui prêta un Gentilhomme Gascon,

Gascon, nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en Campagne. AN. 1652.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage : Le Roi son frere lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne : ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palfreniers : on loüa deux mulets pour porter jusqu'à l'armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden : & il n'avoit pas un seul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de necessité. Ce peu de préparatifs se firent aisement avec le secret qu'il faloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru risque, si son dessein d'aller à l'armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienséance prendre congé du Duc d'Orleans son oncle, pour aller servir dans le parti contraire au sien. Pour éviter cet inconvenient, ce Prince alla avec le Roi son frere à S. Germain en Laye, sous pretexte de chasse ; & après y avoir resté deux ou trois jours, il se mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'armée.

Il passa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la premiere nuit plus loin que Charenton. Le jour suivant il alla à Corbeil. En arrivant au Fauxbourg, il y trouva quelques Compagnies du Regiment aux Gardes ausquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçû luimême, hazarda de s'y presenter : on lui fit beaucoup de difficultés ; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le Fauxbourg. Ensuite ayant representé aux Magistrats les dangers ausquels ils s'exposoient, en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisse-

AN. 1652. rent à la fin persuader, quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris ; & si le Roi par cette avanture imprevüe ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert ; au lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très-grande utilité en plusieurs occasions.

Aussi-tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre : le Duc d'Yorck y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'ayant pas en arrivant dans cette Ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la suivirent, il est necessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

La Cour étoit reduite au commencement de cette année aux dernieres extrémités : le nombre des Sujets fideles à leur Roi étoit petit ; ceux même qui par leur interêt devoient être le plus attachés au salut de l'Etat, étoient les principaux instrumens des troubles qui le déchiroient, sous le pretexte specieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la personne du Roi les mauvais Conseillers. Pour rendre cette plainte plus plausible, on declamoit principalement contre le Ministre, en criant qu'il étoit honteux à la France de se laisser gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de soûtenir le Ministere. Ces Princes

étoient à la tête des mécontens, suivis de la plûpart des Seigneurs & des personnes les plus qualifiées du Royaume : les Villes les plus considerables & la plûpart des Parlemens s'étoient declarés pour eux ; & quoique le Duc de Longueville n'eût pas pris ouvertement aucun parti, on sçavoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour se ranger sans peril du côté des plus forts : quelques propositions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toûjours des excuses pour les éluder, & pour se dispenser de le recevoir dans Roüen, lorsque les Villes les plus considerables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, suivoient le même exemple, tant le poison étoit universellement répandu dans le Royaume.

Les Espagnols toûjours attentifs à profiter des désordres de la France, ne negligeoient rien pour les fomenter dans l'esperance de regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit prises, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de sang & d'argent : il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vastes desseins, & qu'ils se flattoient d'accabler entierement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne seroit pas capable de les attaquer de long-tems : mais ils prirent de fausses mesures, & leurs precautions toûjours outrées firent échoüer tous leurs projets. Outre l'argent & les promesses magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontens, ils envoyerent de Flandre pour fortifier l'armée des Princes, des troupes sous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du secours. Elles entrerent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ sept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & passerent la Seine à Mantes, dont le Duc de Sulli étoit Gouver-

AN. 1652. neur, & qui auroit pû s'il eût voulu, leur refuser passage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'armée des Princes, assemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prise d'Angers par les troupes du Roi, il ne se passa rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blesneau, excepté que M. de Turenne, que ces Mémoires regardent particulierement, prevint le dessein que les ennemis avoient de se rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déja saisis d'un bout du Pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la place, qui n'avoit pour toute défense qu'une porte & un fort petit nombre de soldats, si M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec assez de troupes pour empêcher l'execution de ce projet, dont le succès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de se retirer avec quelque perte, dont la plus considérable fut celle de M. Sirot, Lieutenant Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla ensuite à Gien, où l'armée passa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Blesneau. Celle des Princes s'avança à Lorris: Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit secretement de Guienne, où ses affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où sa présence étoit plus necessaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voyage que de quatre ou cinq personnes: à peine y fut-il arrivé, qu'il fut obligé de partir pour se mettre à la tête de l'armée des Princes; & ayant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il resolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les siens à Briare; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Blesneau. Ce dernier ayant eu avis que l'armée des Princes venoit à lui, ordonna à ses troupes, en cas d'allarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne

& les siens : il envoya en même-tems des gardes avancées vers les ennemis, & posta des Dragons dans un passage, par où, suivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne ayant aussi été informé de leur dessein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus exposé, pour l'en avertir. AN. 1652.

Les Dagrons sur lesquels on s'étoit reposé, & qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au passage, le soûtinrent mal ; soit par lâcheté ou par trahison, ils ne furent pas plûtôt attaqués qu'ils abandonnerent le poste. M. le Prince poursuivant son avantage, tomba sur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne résista pas long-tems, & fut forcé, mais avec assez peu de perte de part & d'autre. Les troupes battuës se sauverent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages ; & leur terreur fut si grande, qu'elles oublierent le rendez-vous qu'on leur avoit donné ; la nuit empêcha les ennemis de les poursuivre, mais ils comptoient de battre dès qu'ils feroit jour M. de Tûrenne, qu'ils sçavoient être près d'eux, s'il ne se retiroit pas. Le Royaume entier auroit été dans un peril extrême, si cette petite armée eût éré mise en deroute : le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute sa Cour entre les mains des Princes ; & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoissoit point de bornes.

Aussi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il sortit de ses quartiers, marcha au rendez-vous, envoyant en même-tems de petits partis, qui ne tarderent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut si obscure, qu'il ne put pas bien connoîrre le poste qu'il avoit pris. Il étoit dangereux d'avancer, les ennemis étant si prés ; & la retraite n'étoit pas moins hazardeuse, parcequ'il ne connoissoit pas assez le

An. 1652. pays : il craignoit d'intimider ses troupes, & de les mettre en désordre : il prit le parti de rester où il étoit, dans l'espérance de donner par là à ses troupes dispersées le tems de le réjoindre. A la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joye qu'il pouvoit occuper un poste très-avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en passant un défilé fort étroit.

Il mit derriere ce défilé sa petite armée en bataille, ayant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui proposerent de poster le long du bois de petis partis d'Infanterie, pour mieux défendre les passages. Il ne suivit point cet avis ; parceque, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuse que la sienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chasser du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la secourir ; & l'auroit si fort engagé, qu'il n'auroit pû éviter la défaite entiere de ses troupes. Il jugea plus à propos de laisser le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mousquet entre le bois & le défilé ; & dans cette situation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de si justes mesures, n'osa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, se contentant de s'observer & de se canonner, jusqu'à ce que M. de Turenne feignant de se retirer, l'ennemi crut trouver l'occasion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt escadrons l'avoient déja passé, quand M. de Turenne faisant volte face, marcha à eux, & les obligea de se retirer avec d'autant plus de désordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entierement taillés en piéces ; & comme le gros de leur armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'armée du Roi reprenant son premier poste, fit avec son ca-

non une terrible execution ſur les ennemis, qui étoient en foule l'un deſſus l'autre ; cette canonade dura tout le reſte du jour. AN. 1652.

Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arriverent enfin ſur le ſoir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en preſence des ennemis, & la partie ne fut plus ſi inégale. On ne ſçait point qui ſe retira le premier ; quoiqu'il en ſoit, M. de Turenne dans cette action importante, ſauva par ſa conduite & par ſa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de reſſource ſi cette armée eût été défaite, & qui au moins auroit ſouffert des ſecouſſes dont il ſe ſeroit difficilement rélevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'armée pour aller à Paris, où il fut reçû avec de grands applaudiſſemens, ſon parti exagerant ſes avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son abſence préjudicia beaucoup aux interêts de la caballe ; il ne reſta perſonne pour commander l'armée en chef : M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orleans, & M. de Clinchamps les Eſpagnols : quoiqu'ils euſſent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit aſſez de tête pour conduire une armée ; & il arriva ce qui arrive toûjours lors qu'on ne reconnoît point un Chef auquel toutes les troupes obéïſſent ; quoique l'interêt fut commun, les vûës étoient differentes, & la jalouſie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette méſintelligence : quoique les armées ne fuſſent point à une grande diſtance l'une de l'autre, il ſçut amuſer les ennemis, & regler ſes mouvemens ſi à propos, que faiſant de grandes marches de concert avec la Cour, il ſe gliſſa adroitement entr'eux & Paris ; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, ſa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatriéme Avril que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors

AN. 1652. pouvoit aller à Paris, comme il avoit été resolu; les personnes les plus considérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis: mais soit que la Cour manquât de résolution, soit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effrayer, prévalussent, elle resta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même-tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'armée, où le Duc d'Yorcx le joignit.

Quelques jours se passerent sans qu'il arrivât rien d'important: les partis qu'on envoyoit vers Etampes amenoient souvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des prisonniers, qui rapporterent que toute l'armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dnas le Fauxbourg. Mademoiselle envoya un Trompette à M. de Turenne, lui demander un passeport pour aller à Paris: elle venoit d'Orleans, que sa presence & son credit avoient fait declarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris sans passer au travers des deux armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le passeport sans la permission de la Cour, où il dépêcha un Exprès; mais avant son retour, ayant consideré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princesse lui faisoit, & sçachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoya le passeport. On sçut par des partis que les ennemis n'avoient point été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisiéme de Mai; que le lendemain elle partiroit pour Paris; que les ennemis n'allant au fourage que le quatriéme, ils seroient obligés d'en faire un grand, après l'avoir differé si long-tems; que comme la plupart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourage

se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances ayant été bien considerées, il résolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'armée : on ne laissa dans Châtres que cent Chevaux & un Régiment d'Infanterie pour garder la Ville & le bagage. En une heure de tems toute l'armée fut en mouvement : on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre : le dessein étoit de se poster entre l'armée ennemie & Orleans, pour couper les Fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là. AN. 1652.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil: M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. il fallut faire un petit circuit pour se mettre entre Estampes & Orleans ; & l'armée y étant arrivée, commençoit à ce mettre en bataille, lorsque des Coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapporterent que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient à une lieuë de-là leur armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussi-tôt le parti de marcher à eux, dans la resolution de les combattre ; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur l'armée du Roi, dont la marche leur avoit été jusques-là inconnuë, ils commencerent à se retirer dans la ville : on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'esperance de charger leur arriere-garde avant qu'elle pût être à couvert ; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de suivre avec toute la diligence possible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent sortir leur armée pour la faire voir en bataille à Mademoiselle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'armée du Roi, ils lui demanderent son avis ; elle répondit, qu'ils eussent à suivre les ordres de M. le Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & se mit aussi-tôt en chemin.

An. 1652. Ils firent rentrer l'armée dans la Ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-dessus de la Ville, les ennemis étoient en sûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution d'attaquer les fauxbourgs : on envoya ordre à l'Infanterie de s'y disposer en marchant, & de faire ses détachemens.

Etampes est située dans un fonds ; une petite riviere coule le long de ses murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil ; le côté de la Ville & du Fauxbourg qui est sur la droite en venant de Châtres, est commandé par une petite hauteur, dont toute la pleine se peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui se voyent ; les murailles sont flanquées de petites tours, qui ne sont point à l'épreuve du canon ; elles ne sont entourées que d'un fossé sec du côté de Châtres ; le Fauxbourg vers Orleans est environné de la riviere & d'un ruisseau qui se joignent à la porte d'Orleans, par laquelle seule la Ville peut avoir communication avec ce Fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf Regimens d'Infanterie, entr'autres ceux de Condé, de Conti & de Bourgogne ; les troupes auxiliaires des pays-bas ; sçavoir, Berlo, Pleur, Vange, la Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruisseau, qui couvroit tout un côté, à la reserve d'un petit espace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne.

L'Infanterie de l'armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant ; elle attendit à peine la canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plûtôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'execution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit son attaque du côté du ruisseau : elle marcha jusqu'au bord, essuyant le feu des ennemis ; mais des Officiers l'ayant fondé

avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit crû, on se retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin. An. 1652.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, Lieutenant Colonel du Regiment de la Marine, près de la Ville à la gauche, qui n'étant défenduë que d'une ligne, fut emportée sans beaucoup de résistance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de consequence; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la Ville & le Fauxbourg. On fit immediatement après des barricades au travers de la ruë, vis-à-vis la porte: M. de Turenne fit entrer par là toute son Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aîle sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entiere dans le Fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçû, ne fût allé les arrêter tous, à la reserve de deux ou trois des premiers escadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa Cavalerie étoit postée; parce qu'il en avoit dans le Fauxbourg plus que suffisament pour soûtenir l'Infanterie; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la Ville en auroient pû prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la Cavalerie qui étoit dehors; car sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le Fauxbourg, ils avoient dans la Ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'armée du Roi.

Cependant le Regiment de Picardie avec le reste de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en mu-

AN. 1652. raille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne ayant achevé sa traverse contre la Ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le Regiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolat, ils disputerent opiniâtrement toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrieres aboutissoient à la ligne : ils y avoient fait des ouvertures pour passer six hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur resistance fut si vigoureuse, qu'ils chasserent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repousserent si loin & les mirent dans un si grand désordre, que sans le Regiment de Turenne qui arrêta leur impetuosité, & donna le tems aux autres de se rallier, on couroit risque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner, mais l'effort des ennemis ayant été soûtenu, on les poussa derechef de muraille en muraille, jusqu'à la derniere, où reprenant vigueur, ils repousserent une seconde fois les attaquans dans un enclos voisin, & en firent un grand carnage.

On les avoit poursuivi la derniere fois avec trop d'ardeur & si peu d'ordre, que les Cavaliers & les Fantassins étoient pesle-mesle. Les ennemis ne pousserent pas plus loin leur avantage; ils se contenterent d'avoir conservé leur derniere muraille, pendant que les attaquans se rallierent à l'abri de celle qui étoit la plus proche; de sorte qu'il resta un enclos entre deux : on se contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck qui étoit present à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été soûtenu : il sortit de son rang la pique à la main; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'exposa à tout le feu des attaquans;

mais n'étant suivi de personne, il fut contraint de se retirer. Il fit jusqu'à trois fois cette dangereuse manœuvre, sans recevoir la moindre blessure; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la breche ou à l'ouverture, qui étoit défenduë par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, sortit de l'overture de la muraille que les attaquans occupoient; & à la vûë des ennemis s'avança jusques contre celle qu'ils défendoient: il fut suivi d'autant des siens qui pûrent se mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis: il se fit là une maniere de combat singuliere; la muraille étant bâtie de grosses pierres, on se les rouloit les uns sur les autres; & elle commençoit à diminuer considerablement, lorsque les troupes du Roi ayant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira sur eux si à propos, que se voyant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnerent leur derniere muraille, & se retirerent dans une Eglise voisine, où le Regiment de Picardie avoit aussi poussé ceux qu'il avoit attaqués; ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demanderent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie passa le ruisseau, & se sauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furstemberg, qui furent tués.

AN. 1652.

Pendant qu'on combattoit dans le Fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques sorties pour forcer la barricade, & pousserent si vivement les troupes du Roi, que si M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les soûtenir avec un escadron de sa Cavalerie jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, la barricade couroit grand risque d'être emportée. Tout dépendoit de ce poste, dont la perte auroit entraîné la défaite

AN. 1652. entiere des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le Fauxbourg ; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos, les munitions qu'il fit distribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres sorties, où ils furent repoussés avec perte.

Des neuf Regimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ce Fauxbourg, à peine se sauva-t'il un homme : il y en eut neuf cens de tués, & dix-sept cens prisonniers. Les principaux de ces derniers furent Brion, Maréchal de Camp, Montal qui commandoit le Regiment de Condé, Dumont, Major du même Regiment, que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit distingué avec tant de bravoure à l'attaque de la derniere muraille ; le Baron de Berlo ; Maréchal de bataille, Vange, Pleur, la Motte. L'armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes, parmi lesquels il n'y eut personne de remarque : le jeune Comte de Quincé reçût un coup de mousquet au travers du corps, & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guerirent tous deux.

Cette action fut également hardie & heureuse ; les Generaux ne l'auroient point entreprise s'ils eussent connu la foiblesse de leur Infanterie, qui ne montoit pas à deux mille hommes, au lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille ; la marche s'étant faite soudainement & dans l'obscurité, tous les Soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infanterie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, sans la Cavalerie ; mais le désordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant sur la hauteur, la confusion avec laquelle ils se retirerent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement est divisée, déterminerent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs sur les fautes de l'armée du Roi, ils eussent pû profiter d'une belle occasion de la défaire dans sa retraite. M. d'Hocquincourt sans se mettre en peine si M. de Turenne le suivoit avec l'arriere-garde, qu'il fut long-tems à rassembler, à cause du grand nombre de Soldats qui s'amusoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, sans faire aucune alte, droit à Etrechi : Les ennemis pouvoient, sortant par la porte de Paris, se mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux ; mais ils se contenterent d'attaquer l'arriere-garde, comme elle se retiroit du côté de la barricade, & la presserent si vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en personne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant sur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie ; à quoi il répondit, en haussant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier : Le danger étoit d'autant plus grand qu'on avoit l'embarras des prisonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence possible ; & la crainte ne cessa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain toute l'armée retourna à Châtres. AN. 1652.

Ce succès releva considérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient à manquer de fourages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entierement consommés, il falut que l'armée marchât à Palaiseau, où elle resta jusqu'au vingt-six, qu'elle vint camper près d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une lieuë d'Etampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mousquet de la Place, sur la croupe de la montagne : aussi-tôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes sorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une desquelles ils couperen environ cent travailleurs avant que

AN. 1652. la garde pût être à cheval ; mais ils furent vigoureusement repoussés par le Marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain les lignes furent presque achevées : elles ne pûrent être que médiocres, à cause de la qualité du terrein fort pierreux, & du manque d'outils & de bois, n'y en ayant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruines du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils sçurent qu'on retournoit les attaquer. L'armée étoit campée plus près de la Place que la portée du canon, qui n'incommodoit point, parce qu'elle est dans un fond ; mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée, dont on a déja parlé, tout ce qui se passoit dans le Camp ; ce qui leur étoit fort avantageux. On dressa un pont sur la riviere, pour les empêcher d'aller au fourage ; & on se disposoit à en faire plusieurs autres, qui les auroient resserrés & affamés en peu de tems, lorsque le Duc de Lorraine vint rompre toutes ces mesures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des assurances si positives de demeurer attaché à ses interêts, qu'il envoya ordre au Maréchal de la Ferté, Gouverneur de la Lorraine, de permettre au Duc de rassembler ses troupes, qui étoient dispersées ; mais elles ne furent pas plutôt en Corps, qu'il marcha droit en France, & se déclara pour les Princes, avec lesquels il avoit traité secretement dans le même-tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne à changer de dessein, & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promptement, le Duc de Lorraine viendroit la secourir. On travailla dans cette vûe avec toute la diligence possible à élever les batteries, les unes sur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orleans, qu'on battit, & en même-tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans

le dessein

le dessein d'insulter un ouvrage avancé, que les ennemis y avoient fait un peu plus près de la porte que de la tour. La nuit M. de Gadagne avec mille hommes commandés, y donna l'attaque; & après quelque resistance s'en rendit maître sans perte considérable, quoique les murailles de la Place ne fussent qu'à la portée du pistolet. On avoit fait sortir du Camp de la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fut surpris par derriere: on la fit rentrer à la pointe du jour; mais aussi-tôt que le soleil fut levé, les ennemis sortirent le long du fossé pour attaquer l'ouvrage par derriere, pendant que de la Place on l'attaquoit de front: quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chassé, & ne fit sa retraite qu'avec beaucoup de peine le long du fossé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orleans: on le crut perdu, parce qu'il ne revint pas d'abord avec ses gens; aussi n'échapa-t'il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de mousquetaires, qui ne l'abandonnerent point, & l'aiderent avec beaucoup de bravoure à se dégager. Il ne fut point blessé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans son bufle, dont la bonté le préserva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, ayant été toute la nuit dans les lignes: dès qu'il entendit l'allarme, il fit marcher toute l'Infanterie de son quartier; & son Regiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage: ce Regiment marcha aussi-tôt à la vûë des deux armées, & sans qu'on fit la moindre diversion, ni qu'on tirât un seul coup de canon pour favoriser l'attaque, il avança precedé de quelques Soldats commandés de ceux qui avoient été chassés de l'ouvrage; mais un Capitaine de Picardie qui les

An. 1652.

AN. 1652. conduisoit ayant été tué, ils s'enfuirent, & entraînerent avec eux une partie des mousquetaires de la gauche du Regiment. Cet accident ne fut point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allerent à la tête de leurs Soldats sans tirer un coup, jusqu'à ce qu'ils arriverent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mousqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargerent l'ennemi avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils emporterent l'ouvrage, & s'y logerent : ils ne perdirent qu'un Capitaine de leur Regiment, un ou deux Officiers Subalternes & peu de Soldats, quoiqu'ils eussent long-tems essuyé le feu des ennemis, que rien n'empêchoit de tirer juste, puisque pendant toute cette action on ne tira pas un seul coup de canon ni de mousquet du côté de l'armée du Roi. Tous ceux qui furent témoins de cette action avoüerent qu'ils n'en avoient jamais vû une plus hardie & plus chaude : M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus experimentés crurent qu'il auroit été impossible de pousser si loin la bravoure, si les drapeaux n'avoient toûjours été devant les yeux des Soldats; & ce fut en partie ce qui ensuite détermina les Regimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps aussi bien que les autres ayant jusques-là affecté une gloire mal entenduë d'avoir leurs drapeaux si dechirés, que le plus souvent il ne restoit que le bâton. Le Regiment de Turenne étoit le seul qui en avoit alors de plus entiers, sans excepter les Gardes Françoises: car il n'y avoit point de Suisses dans cette armée.

Il sembloit après cette affaire qu'on dût être en repos le reste de cette journée; mais les ennemis se souvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en considerant l'importance, résolurent de l'attaquer une seconde fois,

& d'insulter en même-tems les lignes. L'après-midi sur les trois heures, ils sortirent avec vingt escadrons & cinq bataillons. M. de Turenne qui heureusement se trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs postes, & envoya ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre : cependant pour gagner du tems, il fit sortir des lignes trois escadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le premier Corps des ennemis qui approchoit, ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté, jusqu'à ce que ne pouvant plus soûtenir une partie si inégale, il fut poussé jusques dans les lignes mêmes dont le fossé étoit si peu considerable, que des Cavaliers qui ne pûrent point entrer par l'avenuë, sauterent par dessus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tomberent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut blessé au bras droit en faisant ferme dans l'avenuë, à laquelle il n'y avoit point de barriere, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé assez de bois dans le pays pour en faire une. M. de Turenne dans le tems qu'il fit sortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux escadrons qui lui restoient vers l'avenuë, croyant que l'ennemi y feroit ses principaux efforts. Les choses se trouverent dans un triste état; il ne venoit point de troupes au secours; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & plusieurs escadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du pistolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demie portée du mousquet. Il n'y avoit dans les lignes pour se défendre que deux escadrons de Cavalerie, quelques sentinelles d'espace en espace, qui au lieu d'incommoder les ennemis, faisoient voir beaucoup de foiblesse : il n'y avoit point de canoniers aux batteries, & point d'esperance d'aucun renfort considerable d'Infanterie qui pût arriver dans une necessité si pressante, la plupart ayant été envoyée au fauxbourg d'Orleans à cause de l'action du ma-

AN 1652.

AN. 1652. tin. On se croyoit enfin si près d'être attaqué, que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'amble, ne crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ses armes, qu'il se fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mousquetaires du Regiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramasser au Camp. M. de Turenne leur recommanda sans s'amuser à tirer tous ensemble, de bien ajuster leurs coups; ce qu'ils firent si à propos, que jamais un si petit nombre de Soldats n'a fait tant d'exécution : ils jetterent bas à la premiere décharge tant d'Officiers & de Cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers escadrons qu'ils jugerent à propos de s'éloigner. Ils tirerent ensuite sur l'Infanterie, qui avançoit toûjours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit jusqu'à la tête, dont l'abri lui parût si agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menace ne furent point capables de la faire aller plus avant : elle se contenta de faire grand feu sur les lignes, jusqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au secours des lignes, les ennemis songerent à se retirer.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car ayant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de se preparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au service du Roi de France, ayant été averti dans son quartier de ce qui se passoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville : il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage : quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, & qu'il fût fort inferieur en nombre, ils les chargea si brusquement, que les ayant arrêtés, il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir seconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une

seconde fois, & forcés de se retirer en grand desordre; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangereux de les pousser trop loin. La plûpart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis se retirant, plusieurs Officiers pressferent M. de Turenne de les poursuivre, ausquels il repondit que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'exposeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de se retirer en desordre.

Les ennemis furent si maltraités dans cette entreprise, où ils perdirent beaucoup de monde & plus de soixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de se commettre davantage. On les pressa vivement du côté de la porte d'Orleans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris; & le mineur étoit déja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence possible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de batteaux un peu au-dessus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le siége, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux armées ennemies; on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville; mais on étoit si mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de carosse qui s'y trouverent, jusqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne peut faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il fallut attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le sept Juin, l'armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé: M. de Navailles qui y commandoit, fit sa retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le pressât assez vivement. Ensuite l'armée se mit en marche, aprés avoir mis le feu aux huttes: pendant que la premiere ligne faisoit alte, la

An. 1652. la seconde avançoit environ cinq cens pas, aprés quoi elle faisoit volte face vers la Ville ; ensuite la premiere s'ébranloit, & marchoit à petit pas, jusqu'à ce qu'elle eût gagné les intervales de la seconde ligne, & continuant jusqu'à ce qu'elle fut arrivée par delà à la distance de cinq cens pas, elle faisoit alte & volte face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la seconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette maniere l'armée se retira l'espace d'une lieuë, & le spectacle en étoit fort beau. Les ennemis suivirent la premiere ligne dans son premier mouvement, escarmouchant en grand nombre ; mais ensuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'armée étant arrivée à Etrechi y resta deux ou trois jours ; elle fut camper ensuite à Itterville près de Corbeil, & de-là à Balancourt, où M. de Turenne ayant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. Georges, il marcha promptement, dans le dessein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laissés dans Etampes. Le quatorze l'armée passa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle surprit l'ennemi lorsqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut sur les deux heures après-midi qu'on se trouva en présence ; mais on ne peut point combattre, parcequ'il se trouva un ruisseau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine : on le cotoya sans perdre de tems, jusqu'à ce qu'on trouvât un passage. L'armée marcha toute la nuit, & laissant les forêts sur la gauche, l'avant-garde arrivant à la pointe du jour à Gros bois. Beaujeu qui étoit employé par le Cardinal auprés du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propositions de sa part, dont la principale & la plus pressante étoit qu'il n'avançât point; mais il ne se laissa point surprendre à ses artifices: il continua sa marche; & ayant appris que le Roi

d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit sur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi son frere lui avoit fait dire qu'il seroit bien aise de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour son retour. AN. 1652.

Ce qui causa la venuë du Roi d'Angleterre à l'armée du Duc de Lorraine; fut la priere qu'il fit à Sa Majesté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du traité qui étoit sur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à son armée, pour aprés l'affaire consommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre ayant reçû à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faisoit ces propositions, fut immédiatement les communiquer à la Reine sa mere, qui étoit à Chaillot: comme elle connoissoit que ce Duc agissoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fut sa caution; mais la passion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être si avantageuse à la Cour, le determina par dessus toute autre considération. Il partit dans le même instant, prenant dans son carosse les Lords Rochester, Jermin & Crofts: il apprit en arrivant à Charenton, que les deux armées étoient en presence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de se hâter. En arrivant à Villeneuve S. Georges, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cause du voisinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoyés avec les propositions: cependant dans l'incertitude du succès du traitté, M. de Lorraine se prepara au combat; il se posta avec tout l'avantage que le terrain pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême

AN. 1652. cinq redoutes, pour couvrir le front de son armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de son Infanterie dans les cinq redoutes, & le reste en reserve derriere celle du milieu en un gros bataillon; la plûpart de son canon étoit sur une hauteur au-dessus de la Ville, proche d'une Justice; sa Cavalerie étoit sur deux lignes derriere les redoutes; il avoit un grand bois à sa droite, la Ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parce qu'il y avoit une hauteur fort escarpée: dans cette situation où il montra beaucoup d'experience & d'habileté, il attendit le combat ou la conclusion du traitté.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. Georges fut trouver le Roi son frere, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réüssir le traitté, de maniere qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux armées en vinssent aux mains; il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son traitté avec la France; il lui avoit des obligations particulieres, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit; d'un autre côté, il étoit sous la protection du Roi de France, & dans ses Etats; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour subsister; mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il sembleroit soûtenir la rebellion contre un Roi legitime, & pour cette même raison il n'y demeuroit qu'avec une extrême repugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde: cependant il ne voyoit point comment il se pouvoit retirer avec

honneur Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle proposition il apportoit ; le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immdeiatement de travailler au Pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine ; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même-tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes ; qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'execution, & que sans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi qui sçavoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, repondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais signer des conditions si dures : le Duc d'Yorck repliqua que M. de Turenne n'en demordroit assurement pas. Dans le même-tems M. de Lorraine entra dans la Chambre ; le Duc d'Yorck lui presenta aussi-tôt le projet du traitté ; il le reçût d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup : il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du Pont; mais pour les autres il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soûmettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaittoit qu'il portât cette reponse ; il repondit qu'il n'en pouvoit point donner d'autres ; & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin, pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables. AN. 1652.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence, que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouverent à une lieuë des Lorrains son armée, qui marchoit toû-

AN. 1652. jours en bataille. Ce prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'obmit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroissoit trop rude dans ses propositions; mais il n'en voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le résultat de sa tentative. Il pria instamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'esperance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il sçavoit que l'armée d'Etampes le suivoit de si près; qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la riviere; qu'ainsi il ne doutoit point que les armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour: il ajoûta en souriant que sa présence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plûtôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit; & l'armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts: le Vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toûjours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoyées, & ajoûta qu'il étoit persuadé qu'elle s'interessoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux; c'est pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoyer pour la derniere fois à M. de Lorraine; il y consentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la Justice, où il avoit fait dresser

de batteries. Ce Prince ayant lû le papier qu'il lui présenta, cria à ses canoniers de tirer; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéïr. M. de Gadagne lui dit nettement qu'il n'oseroient point, & lui répeta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit signer, ou qu'il alloit être attaqué dans l'instant; sur quoi M. de Lorraine signa enfin le traité, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçût fit faire alte à son armée, envoya demander des ôtages, & que le Duc fit marcher ses troupes: il donna M. de Ligneville & M. Dagecourt, son Capitaine des Gardes, pour garans de l'exécution du traitté, qui devoient être rendus aussi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de suivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils seroient sortis des terres de France. AN. 1652.

Le Roi d'Angleterre aprés la ratification du traité, fut voir l'armée de M. de Turenne, alla ensuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti que les deux Généraux se rencontrerent; aprés quelques complimens réciproquement froids, ils se séparerent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher son armée, pendant que celle de M. de Turenne resta en bataille: les Lorrains entrerent à sa vûë dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la discretion des François; mais M. de Turenne étoit plus religieux observateur de sa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plûtôt dans le défilé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle ayant été informée de ce qui venoit de se passer, marcha à Paris.

M. de Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. Georges; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il passa la Marne le premier de Juillet, & fut camper à la Chevretre, à une lieuë de S. Denis, où étoit la

AN. 1652. Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'armée à Gorges avec trois ou quatre Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall; il avoit amené ces troupes de Lorraine.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. Georges avec cinq cens Parisiens à cheval, ausquels par le traitté il étoit permis de se retirer; mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne se crut point en sûreté; & ne voulant point faire épreuve de la génerosité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le Duc de Lorraine avoit signé le traitté. Si Sa Majesté y contribua, comme il étoit de son interêt, il n'en fut pas originalement la cause, puisque M. de Lorraine le pria instamment de venir l'aider à le conclurre. Cependant ce bruit fit telle impression sur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oserent pendant plusieurs jours sortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque insulte, ou au moins quelques injures; & l'animosité du peuple augmenta à un point que leurs Majestés furent contraintes de quitter la Ville secretement, & de se retirer à S. Germain jusqu'à ce qu'elle fut appaisée.

L'armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'armée du Roi, après avoir manqué sa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derriere la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis sur les bras, résolut de les attaquer par tout, & fit travailler à un pont de batteaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y est fort large, il

falut du tems pour le faire ; & pour empêcher que les ennemis n'interrompissent l'ouvrage, les deux Regimens d'Infanterie de M. de là Ferté furent postés dans une isle, à la pointe de laquelle on vouloit passer. Les ennemis n'oserent rien entreprendre ; l'armée du Roi avoit l'avantage du terrein de son côté, qui étoit plus élevé que l'autre ; ils ne s'opposerent ni à la construction du pont ni au passage : il est vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement comme s'ils eussent eu quelque dessein ; ils logerent environ cent Soldats derriere un petit rideau. & firent avancer quelques escadrons pour les soûtenir ; mais le canon les fit éloigner bien vîte : les Soldats se croyant en sûreté resterent dans leur poste, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte Major du Regiment de Cavalerie de la Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond ; & l'ayant passé à la nage avec cinquante maîtres, coupa le retraite aux cent Fantassins, en tailla la plupart en pièces, embarqua dans un batteau le reste qu'il avoit fait prisonniers, & repassa sans perdre un homme, avant que les escadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une distance considerable, pussent venir au secours de leurs gens. Depuis cette tentative ils ne jugerent pas à propos d'en faire d'autres ; & pour leur en ôter l'envie, on fit passer dans l'isle un renfort d'Infanterie, avec quelques piéces de campagne. M. le Prince desesperant d'empêcher le passage à l'armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, résolut de marcher à Charenton, & de s'y poster derriere la Marne, pendant que sa Cavalerie passoit sur le pont de S. Cloud, son Infanterie passa sur un pont de batteaux qu'il avoit fait construire pour faire plus de diligence : il marcha au travers du bois de Boulogne ; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Parisiens lui refuserent passage ; il fut obligé de marcher au-

An. 1652.

tour de la Ville, comme il se l'étoit proposé, s'il ne pouvoit point passer au travers.

AN. 1652.

M. de Turenne ayant été promptement informé de toutes choses par un Exprès que les amis du Roi envoyerent de Paris, & qu'ils firent descendre dans un panier de dessus les murailles, parceque les portes étoient fermées; il fit marcher l'armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut résolu, que l'armée continueroit de marcher avec toute la diligence possible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'isle, le moindre délai pouvant faire perdre une si belle occasion. En arrivant à la Chapelle, on découvrit l'arriere-garde des ennemis: M. de Turenne s'avança pour les reconnoître; & trouvant que pour favoriser leur retraite, ils avoient posté de l'Infanterie dans les moulins & dans de petites maisons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mousquetaires, qui les chasserent dans le moment, & donnerent lieu à la Cavalerie de charger leur arriere-garde dans la ruë même, elle se défendit d'abord avec assés de résolution; mais elle fut enfin mise en déroute; la plupart des Officiers furent tués ou prisonniers, entr'autres Desmarais, Maréchal de Camp, qui avoit reçû quelques blessures, & le Comte de Choiseüil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut si peu considérable du côté de l'armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps.

Après l'heureux succès de cette premiere attaque, on poussa les ennemis si vivement, qu'ayan atteint le reste de leur arriere-garde, qui étoi encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hô piral de S. Louis, on en tailla la plus grand partie en piéces avant qu'ils pussent rejoindre l

Corps de leur armée qui se retiroit dans le faux-bourg S. Antoine. A N. 1652.

Le Prince de Condé se trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le poussoit: ce fut pour lui un grand bonheur dans une si grande extrémité, de trouver si à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre sûreté; sans quoi son armée étoit perduë sans ressource. Il n'eut que le tems de poster ses troupes, tant il étoit suivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la ruë qui s'étoient trouvées toutes faites; & l'infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loisir aux ennemis de se mettre en bataille dans la grande ruë.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arriverent dans cet entretems sur la hauteur de Charonne, d'où comme d'un amphietatre, ils furent les spectateurs de la suite de cette scene sanglante. Aussi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoyerent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fussent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choses necessaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de se donner patience, représentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, si les Parisiens, dont on croyoit être assuré, ne lui ouvroient leurs portes; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas assez au Prince de Condé pour se fortifier davantage; qu'il étoit dangereux en attaquant sans les choses necessaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entreprise immanquable d'elle-même, quand le nanon, les pioches & les autres instrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder long-tems, seroient arrivés; mais l'im-

patience de la Cour l'emporta sur toutes ces rai-
A n. 1652. sons : M. de Boüillon même, qui avoit nouvellement fait sa paix avec le Cardinal, pressa M. de Turenne son frere plus que personne, son sentiment étant qu'il valoit mieux suivre aveuglement les ordres de la Cour, que de s'exposer à la censure de certains courtisans, capables de jetter dans l'esprit du Roi des soupçons qu'il voulût épargner le Prince, quelque irreconciliables qu'ils fussent dans le fond, après ce qui s'étoit passé. M. de Turenne n'étoit pas encore assez bien dans l'esprit du Roi, & dans cette reputation de probité qu'il a acquise depuis, pour oser refuser d'obéïr à des ordres qui n'étoient point de son goût, & il ne se fioit pas encore sur sa capacité & son experience autant comme il fit dans la suite en plusieurs occasions.

Lar Gardes Françoises & le Regiment de la Marine, soûtenus des Gendarmes du Roi & des Chevaux-legers, attaquerent à la droite de tout la barricade d'une ruë qui aboutissoit à la grande ruë du fauxbourg, où est le marché : le succès répondit à la bravoure des attaquans ; quoique les murailles fussent bordées à droite & à gauche, & les maisons remplies de Soldats, on emporta la barricade, & on chassoit les ennemis de maison en maison, lorsque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui commandoit les Gendarmes & les Chevaux-legers, rendit ce premier avantage inutile : il voulut partager la gloire de l'Infanterie ; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reste, il passa avec précipitation dans cette ruë au travers des Soldats, sans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & penetra en poussant les fuyards presque jusqu'au marché, où M. le Prince étoit en personne, qui remarquant la faute qu'avoit commise cette Cavalerie, se mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui se trouvoient auprès de lui, la

chargea

chargea si brusquement qu'elle se mit en désordre, se renversa sur l'Infanterie, & essuya tout le feu que les ennemis faisoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les premieres maisons voyant ce désordre, les abandonnerent; & les ennemis reprenant courage, les poursuivirent jusqu'à la premiere barricade, que la presence de M. de Turenne empêcha d'être reprise, comme l'avoient été toutes les autres. AN. 1652.

S. Maigrin ne fut pas le seul qui paya par sa mort la peine de sa temerité; le Marquis de Nantoüillet & plusieurs personnes de qualité y furent aussi tués sur la place; beaucoup d'autres moururent ensuite de leurs blessures, entre lesquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enseigne des Gardes de la Reine. Les deux Regimens d'Infanterie avoient été si mal menés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardassent la premiere barricade qu'ils avoient prise.

Le Regiment d'Infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maisons & jardins que l'ennemi occupoit sur la gauche; les deux Regimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne composoient qu'un bataillon, insulterent un peu plus loin, encore sur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutissoit à la grande ruë; & sur la gauche de tout, le reste de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, consistant dans les Regimens de Picardie, Plessis-Praslin, Douglas & Bellecense, attaqua la barricade qui étoit du côté de la riviere proche le jardin de Ramboüillet.

Les ennemis furent d'abord chassés de plusieurs postes par le Regiment de Turenne; mais le mauvais succès de la droite l'empêcha de pousser plus loin, & il se contenta de conserver ce qu'il avoit gagné. Un escadron composé des Regimens de Clare & de Richelieu, qui devoit le soûtenir, surpris d'une grêle de mousqueterie des ennemis,

AN. 1652. qui d'une muraille voisine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, se mit en desordre & prit la fuite; mais les Officiers courant aprés les fuyards, les arrêterent, & en un moment les firent retourner à leur poste en bon ordre, où ils se comporterent pendant tout le reste de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très-rarement que des troupes qui ont été une fois saisies de peur fassent bonne figure le reste de la journée. Cet escadron fut si maltraité, qu'il n'y eut pas un Capitaine qui ne fut tué ou blessé; du Regiment de Richelieu il ne resta en vie que la Loge, Capitaine-Lieutenant, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps dont il guerit.

Les Régimens d'Uxelles & de Carignan donnerent de leur côté à peu près dans le même tems que se faisoient les autres attaques: les deux Lieutenans Colonels furent tués d'abord; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux; ils se mirent dans les intervales des trous au travers desquels les ennemis tiroient: il se renouvella dans cet endroit un combat à peu prés semblable à celui de la derniere muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes; les mousquets ne pouvant pas faire beaucoup d'execution, on se rouloit les pierres l'un sur l'autre, on tiroit les pistolets, & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'instrumens à démolir la muraille fut cause que cette manœuvre dura long-tems. Cependant la Cavalerie qui soûtenoit cette attaque se tint vis-à-vis de la grande ruë, hors de la portée du mousquet, pour empêcher que les ennemis ne fortifient de la barricade qu'ils y avoient, pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille, & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade; parce qu'étant défenduë par les maisons voisines que les ennemis occu-

poient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chassés de ces maisons. AN. 1652.

M. de Navailles de son côté emporta la barricade qui lui étoit opposée ; il n'y trouva pas beaucoup de resistance, & délogea les ennemis des maisons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir sans pousser plus avant ; parce qu'on trouva que les ennemis avoient posté à l'opposite, dans une Place assez large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derriere des jardins & des maisons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugerent aussi qu'il y auroit eu de la temerité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de se retirer derriere les maisons & les jardins que leur Infanterie occupoit ; mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, passa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller poursuivre ; ils firent dans le même-tems volte-face ; & sçachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargerent avant qu'il pût escadronner, lorsqu'il n'avoit que la moitié de son monde passé, le battirent, le firent prisonnier, lui tuerent plusieurs Officiers & Cavaliers ; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, ils se retirerent au grand trot, essuyant un assez grand feu de l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maisons.

Le canon & l'Infanterie de M. de la Ferté arriverent à peu près dans ce tems-là : les deux Regimens eurent ordre aussi-tôt de relever les Gardes Françoises & la Marine qui avoient été si maltraités, & de garder les postes qu'on avoit gagnés de ce côté-là : le canon dont il n'y avoit que six piéces fut conduit aux moulins qui étoient un peu plus près que la portée du mousquet de l'entrée de la grande ruë, où on com-

AN. 1652. mença à tirer avec beaucoup de succès sur les Soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui disparurent en un instant ; ensuite on battit les maisons qui commandoient le passage à la barricade ; comme elles étoient legerement bâties, chaque boulet passoit au travers ; néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne pût alors les en déloger, & firent toûjours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonade on entendit subitement un grand bruit de mousqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles ; M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât : jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occasion. M. de Beaufort avoit employé presque tout le matin à haranguer les Parisiens pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ses troupes; son éloquence ayant été inutile, il sortit & ne peut apprendre en arrivant au fauxbourg, ce qui s'y étoit déja passé ; la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquelle M. le Prince & les personnes de qualité qui l'avoient accompagné, s'étoient signalés, sans être animés d'une noble émulation ; il resolut de faire quelque chose d'aussi remarquable, & proposa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la derniere importance pour le parti. M. de Nemours accepta la proposition, & on se mit aussi-tôt en état de l'executer ; tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les suivirent : ils se mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marcherent avec beaucoup de resolution & de bravoure à la barricade : le Regiment de Picardie étoit posté der-

riere. Il y avoit une maison de chaque côté du passage par où les ennemis devoient venir ; le Regiment de du Plessis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre : ils ne laisserent pas de passer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent à la barricade ; mais ils y trouverent une si vigoureuse résistance, qu'ils ne pûrent s'en rendre maîtres ; ils furent repoussés avec grande perte : M. de Nemours y reçût plusieurs blessures, & eut un doit emporté d'un coup de mousquet, ayant la main sur la barricade ; M. de la Rochefoucault reçût un coup au coin de l'œil, dont la balle sortit au-dessous de l'autre, & courut risque de les perdre tous deux : M. de Guitaud reçût un coup de mousquet dans le corps. Il eut plusieurs autres personnes de qualité blessées & tuées, dont les noms ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une avanture trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des diseurs de bonne avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au col ; ce qui est contre la coûtume de France, où on coupe la tête aux Gentilshommes qui y sont condamnés à mort: cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction, si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature, qui sont toûjours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet, & ayant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient, les Soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépoüiller ; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines, ne leur permettant point de le faire sans trop de danger ; ils s'aviserent d'atta-

An. 1652.

An. 1652. cher au bout d'une Pique une corde, & y faisant un nœud coulant, ils la lui passerent à l'entour de la tête, & l'attirerent à eux de cette maniere dans la maison comme il expiroit.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé, & que le poste étoit en bon état; il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toûjours bon dans les maisons à la gauche de la barricade, à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maisons par derriere; comme toute l'Infanterie étoit employée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux Cavaliers, qui insulterent les maisons si à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient si long-tems défendus, il n'y eut pas un qui ne fut tué ou pris.

Au même moment que les Cavaliers commencerent cette attaque, les deux Regimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toûjours combattu contre la muraille des jardins d'une maniere si bizarre, commencerent à se rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis sans autre secours que celui des mains, qu'il avoit fallu faire suppléer au défaut de leviers & d'autres instrumens: sur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit dessein de les forcer par ces ouvertures, abandonnerent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un escadron pour les soûtenir: les attaquans s'en étant apperçûs, firent un feu si violent, que la Cavalerie suivant l'exemple des Fantassins, se mit en fuite; mais n'y ayant qu'un espace fort étroit pour se retirer, & chacun s'empressant à qui se sauveroit le premier; ils boucherent le passage, & y resterent du tems entassés confusément Cavalerie & Infanterie: on

fit grand feu sur eux; la muraille fut abattuë; ils perdirent beaucoup de monde; & ceux qui étoient postés à la grande barricade à l'entrée de la grande ruë, surpris de voir en même-tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faisoit sur eux des maisons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnerent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparerent. On ne jugea pas à propos de les poursuivre d'abord, parce qu'on avoit resolu de donner une attaque generale de tous côtés: on prepara toutes choses pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de respirer, & de se remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faisoit ce jour-là rendoit chaudes de toute maniere. AN. 1652.

Tout étant disposé en bon ordre, & le signal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche; ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit resolu de prendre un peu sur la gauche du côté de la Bastille, & d'attaquer un endroit où il esperoit ne point trouver de fortes barricades; mais comme on étoit près d'attaquer, la Bastille tira sur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de soupçonner, ce qui se trouva aussi-tôt après être veritable, que les Parisiens avoient ouvert leurs portes aux Princes; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre; ils se retirerent de leurs postes en bon ordre, ne laissant à chacun que peu de Soldats, qui à mesure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour suivre leurs gens dans la Ville: on poursuivit les derniers jusqu'aux portes; & les Generaux ne vo-

An. 1652. yant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laissé leurs bagages, pour rafraichir les troupes, & on y fit conduire les blessés.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat: on croit qu'outre les blessés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués; outre les personnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eut plusieurs autres dont on a oublié les noms, de même que les blessés: le Comte d'Estrées, Maréchal de Camp; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff; le Chevalier de la Neuville, & plusieurs autres, guérirent de leurs blessures. On a estimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués sur la place, parmi lesquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarante, il n'y en eut aucun qui ne fut ou tué ou blessé.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un Soldat intrépide que dans cette occasion; jamais il ne s'étoit exposé à de si grands périls; & ce fut effectivement son courage qui sauva dans les commencemens de l'action son armée d'une entiere défaite. Il a depuis avoüé au Duc d'Yorck qu'il ne s'étoit jamais trouvé si long-tems dans le danger: mais ce qui rendit sa gloire plus éclatante, c'est qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de son siécle, & qu'on peut avec justice comparer aux plus célebres qui l'ayent jamais précédé.

Ce qui détermina les Parisiens à refuser l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles se

presenterent à la porte de la Conférence, furent les raisons suivantes, que les fidéls sujets du Roi firent répandre par toute la Ville; que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on souhaitât sa perte, il seroit indigne de la gloire dont ils se piquoient d'être bons François, de souffrir qu'une armée, composée en partie de troupes Espagnoles, entrât dans leurs murailles; que ce seroit un spectacle odieux & capable d'exciter parmi le peuple une sédition dangereuse, que les croix de Bourgogne qu'on n'avoit coûtume de voir que dans Nôtre-Dame, fussent portées en triomphe au milieu de leur Ville; qu'il sembleroit qu'on se fût déja soumis au joug des Espagnols, quand on ne verroit par tout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le souvenir honteux de les y avoir souffert pendant la rebellion, deguisée sous le titre spécieux d'une sainte ligue; qu'il étoit enfin contre l'interêt de cette Capitale d'y recevoir une armée, sous quelque prétexte que ce pût être. AN. 1652.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orleans croyant que tout fût perdu, avoit fait fermer son Palais, & tenoit derriere ses jardins ses carosses prêts pour se sauver à Orleans; mais Mademoiselle pleine de courage & de résolution, considerant que la défaite de M. le Prince entraînoit la rüine de tout le parti, fut à l'Hôtel de Ville, & parla si vivement aux Magistrats qui y étoient assemblés, que ses raisons jointes aux clameurs & aux menaces de la Populace qui l'avoit suivie, arracherent du Maréchal de l'Hôpital & du Prévôt des Marchands l'ordre à la Bourgeoisie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laisser entrer dans la Ville l'armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir executer; & entrant ensuite dans

An. 1652. la Bastille, fit tirer sur les troupes du Roi. Ce fut ainsi que le courage de cette Princesse sauva le Prince de Condé & son armée.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand désordre dans Paris, à l'occasion d'un Conseil qui se tint dans l'Hôtel de Ville, pour y faire declarer le Duc d'Orleans Lieutenant General du Royaume; pour y conclure une union qui fut indissoluble, jusqu'à ce que le Cardinal fut banni de France; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital, & pour déposer le Févre de sa Charge de Prévôt des Marchands, & la donner à Broussel: mais ce qui devoit affermir la faction fut une des principales causes de sa ruine. Il se leva tout d'un coup une émotion si violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'assemblée. Une multitude composée de personnes de toutes sortes de conditions, vint avec impétuosité dans la Place de Gréve, criant qu'ils vouloient que les affaires se terminassent au gré du Prince de Condé; qu'on leur livrât tous les Partisans du Cardinal Mazarin: comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils se mirent en devoir de forcer la Maison de Ville; & le Maréchal de l'Hôpital secondé de quelques personnes résoluës, en ayant défendu l'entrée, la Populace mit le feu aux Portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient sur tous ceux qui paroissoient aux fenêtres, en tuerent plusieurs. D'autres appréhendant moins la fureur de ce Peuple, que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoyablement massacrés, sans distinction de parti; il confondoit le Frondeur avec le Royaliste: & par un juste jugement de Dieu, il en perit beaucoup plus des premiers que des derniers.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir exci-

té cette sédition, l'ont également désavoüée, se la rejettant les uns sur les autres ; & quoique le Prince de Condé ait toûjours soûtenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orleans capable d'y avoir eu aucune part. Ce désordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duël par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pû appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si long-tems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Royaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirént en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années précedentes. Ils entrerent de bonne heure en campagne ; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les pousserent sans beaucoup de difficultés. AN. 1652.

La Cour qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs déliberations sur un danger si pressant, il fut résolu vers le quinziéme de Juillet, que la Cour & l'armée qui étoit trop foible pour resister à des forces si considerables, marcheroit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vinrent à S. Denis le même jour que cette résolution avoit été prise dans le Conseil. Avant que d'aller à la Cour, ils furent chez M. le Duc de Boüillon, pour apprendre de lui ce qui avoit été arrêté : il dit à M. de Turenne qu'il étoit d'opinion que la Cour ne pouvoit chercher son salut qu'à Lyon ; que les raisons qui l'avoient déterminée à prendre ce parti, étoient qu'il n'y avoit point d'autre Ville où le Roi pût être en sûreté, puisque c'étoit la seule

An. 1652. grande Ville qui voulût le recevoir ; que l'armée Espagnole, à laquelle on n'étoit pas en état de resister, venant en France, il étoit dangereux qu'elle n'enfermât la Cour & l'armée entr'elle & Paris ; que tant que la personne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout esperer, comme tout étoit à craindre si elle tomboit entre les mains des Princes ou des Espagnols ; que Lyon étoit l'endroit de la France d'où on pouvoit le mieux faire tête aux ennemis, puisque tous les environs étoient dévoüés aux interêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet expedient dangereux ; il dit que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontieres de Picardie, Champagne & Lorraine qui tenoient pour le Roi ; que ces Provinces se voyant abandonnées, chacune ne songeroit qu'à s'accommoder avec les Espagnols ou avec les Princes ; que les uns ou les autres auroient tout le tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit ; qu'il étoit extrémement dangereux qu'une pareille situation d'affaires n'inspirât aux peuples des pensées de diviser la France, au moins cette partie dont ils se trouveroient en possession ; qu'après que les Princes se seroient ainsi établis, leurs forces augmentant en même-tems que leur reputation, la Cour perdroit l'un & l'autre, & seroit à la veille d'être entierement chassée du Royaume. Il conclut après plusieurs autres raisons, que le parti le plus prudent & le plus sûr, étoit que le Roi se retirât à Pontoise avec la garde qui avoit coûtume de l'accompagner, qui suffiroit, le poste étant aisé à garder, pour le mettre à couvert des entreprises des Parisiens, qui probablement n'en viendroient point à cette extrémité, puisqu'ils gardoient des bienséances qui marquoient toûjours du respect ; que la Cour étant ainsi en sûreté, il marcheroit avec l'armée à Compiegne, pour observer le mouvement des

Espagnols, & qu'il esperoit à la faveur de cette Ville & des rivieres qui l'environnent, retarder au moins leurs progrès s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajoûta qu'il étoit sûr que les Espagnols, naturellement soupçonneux & sujets à des précautions outrées, le voyant avancer à eux, ne manqueroient point avec les rafinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du mistere dans cette démarche, & de croire qu'on n'oseroit point l'hazarder sans de bons fondemens, & que l'opinion qu'ils ont du temperamment de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négotiassent quelque traité secret, dont ils seroient les victimes. M. de Turenne ramena aisément son frere à son sentiment: ils furent ensemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit aussi, après en avoir pesé & conçu la solidité. Le voyage de Lyon fut rompu; & le dix-sept de Juillet, la Cour alla à Pontoise: l'armée marcha en trois jours à Compiegne, & campa sous les murailles de cette Ville. AN. 1652.

L'armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer si mal à propos avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblé dans son Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir se retirer à l'approche des ennemis, ils lui couperent les passages; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siége, à condition que ses Cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols.

M. de Turenne avoit sagement prévû que sa démarche arrêteroit les ennemis: après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siége de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contenterent de manger le pays. On a cru qu'ils jugerent qu'il étoit bien plus de leur interêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flan-

AN. 1652. dre que de faire des conquêtes dans la France: ils considererent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer pour tenir tête au Roi, au lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la necessité de se mettre entre les mains des rebelles; ce qui réunissant les forces des deux partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des Pays-bas pour être secouru: ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point là leurs vûës, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournerent en Flandre, y prirent plusieurs Places, & laisserent sur les frontiéres le Duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés chez eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'armée des Princes campoit sous ses murailles; elle n'étoit pas assez forte pour hazarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vint à prévaloir: l'animosité des Parisiens se ralentissoit; ils commençoient à ouvrir les yeux, & à reconnoître qu'ils avoient été séduits; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir fut la sortie du Cardinal hors du Royaume: il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les interêts du Roi & pour les siens particuliers: par là il ôtoit tout prétexte à la rebellion; son rétablissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus: il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler; il sçavoit que sa parole étoit inviolable: jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans

les plus grands périls ; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'Histoire de plus héroïques. On a crû néanmoins que le Cardinal auroit couru grand risque de ne point être appellé si M. de Boüillon avoit vêcu plus long-tems ; sa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui se trouvoit à la tête de l'armée, pouvoit lui frayer le chemin au Ministere. Il n'est pas sûr que les deux freres ayent eu ce dessein ; mais il est constant qu'ils étoient les seuls capables de soûtenir le poids des affaires dans une conjoncture si difficile. Quoiqu'il en soit, la mort de M. de Boüillon arrêta ces discours, & la crainte ou l'esperance d'un pareil changement. An. 1652.

L'armée du Roi arriva à Tillet, à une lieuë de Gonesse, vers le commencement d'Août ; elle y demeura jusqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poste avantageux pour observer l'armée des Princes, qui se tenoit toûjours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des secours que les Espagnols pourroient envoyer : Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une seconde fois avec ses troupes, & le détachement d'Espagnols sous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'armée des Princes : il marcha aussi-tôt vers la Marne ; & ayant appris en chemin que les Lorrains avançoient, l'armée passa la riviere à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y rester jusqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'enseprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fît de son mieux pour empêcher sa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé sur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoyé son Secretaire pour le conclure, avec promesse

AN. 1652. en même-tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas jusqu'à ce qu'on fût convenu, ou que le traité fut rompu. Il esperoit amuser la Cour, la tromper par ses artifices, & trouver l'occasion ou d'entrer dans Paris ou de joindre les Princes sur le chemin, sans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoissoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piége : il dit au Sécretaire de M. de Lorraine, qui en passant pour aller rendre compte à son maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en question, *que les promesses de M. de Lorraine & rien etoient pour lui la même chose*. En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il résolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût marcher, comme il croyoit qu'il le feroit, & que suivant sa coûtume, il manqueroit à sa parole : il dit confidemment au Duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'interêt du Roi son maître, que l'armée marchât, qu'il aimoit mieux hazarder sa tête en désobéïssant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'armée décampa le matin ; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouverent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur armée étant déja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournerent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'armée avoit passé un défilé : il en envoya aussi-tôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arriere-garde, & le fit prier de le venir trouver pour consulter ensemble sur ce qui étoit à faire ; & comme il ne venoit pas assez vîte, il alla à sa rencontre, & le trouva au défilé :

ils

ils résolurent au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. Georges. M. de Turenne prit les devans avec toute sa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le suivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant : il craignoit avec raison que M. de Lorraine, qui connoissoit l'importance du poste, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ses Maréchaux des Logis l'avertissant de la rencontre qu'ils avoient fait des siens, ne lui fissent prendre le même parti. Sa conjecture se trouva veritable : quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde du Duc arriva plûtôt que lui dans Villeneuve S. George ; & il se crut si assuré du poste, qu'il envoya à M. le Prince une lettre datée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître : le Duc d'Yorck l'apprit ensuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorsqu'un parti qui l'avoit fait prisonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George ; & cet homme fut si surpris d'y trouver l'armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût possible. AN. 1652.

Quoique les Lorrains eussent gagné les devants, qu'ils fussent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes eussent passé l'Yeres M. de Turenne arrivant avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le Bourg & les rivieres, les chassa & s'empara du pont : leur armée étoit déja si proche de l'autre côté de cette petite riviere, qu'elle tira le canon sur les premiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arriverent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée ; & les ennemis ayant manqué le poste, se retirerent une lieuë plus haut le long de la riviere, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours aprés ayant fait passer ses troupes sur deux ou trois

grands batteaux qu'il trouva par hazard sur la riviere.

AN. 1652.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, compterent sur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-sac entre la Seine & l'Yeres, où ils ne croyoient pas qu'on pût leur échaper: ils sçavoient que n'ayant dans ses caissons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le pays des environs étant ruiné, & ils esperoient de finir la guerre sans coup ferir; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq batteaux, qui furent le salut de l'armée, parcequ'ils servirent à faire des ponts sur la Seine.

On ne perdit point de tems; le premier pont fût achevé en deux ou trois jours avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir; & le second fut achevé peu de jours aprés. On surmonta des difficultés qui paroissoient invincibles; on n'avoit ni bois ni argent; l'industrie des Officiers d'artillerie & la liberalité des joüeurs suppléerent à l'un & à l'autre: ces derniers prêterent trois cens pistoles, l'Intendant de l'armée n'ayant pû fournir une si petite somme; les autres abbatirent les maisons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dés le premier jour. Pour se mettre d'autant plus en état de maintenir ce poste, on se retrancha du côté de Limai, qui étoit le seul par où les ennemis pouvoient attaquer l'armée; elle étoit couverte d'un bois sur sa droite; elle avoit la Seine à la gauche; l'Yeres la garantissoit par derriere; ainsi n'ayant que son front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne fallut que faire des

lignes entre les cinq redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entieres. AN. 1652.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la construction des Ponts, l'armée ennemie décampa, aprés avoir mis garnison dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le dessein d'y passer l'Yeres, pour enfermer l'armée du Roi de tous côtés. Lorsqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour assurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il esperoit tirer toute sorte de provisions : pour cet effet M. de Rennel fut envoyé avec un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, & deux piéces de canon ; mais avant qu'il fut arrivé au Château, M. de Turenne qui l'avoit vû passer, fut averti qu'on découvroit quelques escadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre aussi-tôt à Rennel de revenir au Camp, & monta sur la hauteur pour reconnoître l'ennemi, croyant d'abord qu'il venoit à lui : en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître ; & pour mieux juger si leur dessein étoit de l'attaquer immédiatement, il se mit avec le Duc d'Yorck parmi les escarmoucheurs, qui éloignerent ceux des ennemis, & donnerent lieu d'observer de plus prés leur contenance : M. de Turenne qui ne voyoit pas bien de loin, ne se fiant point à ses propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faisoient : ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils se retranchoient ; ce qui lui ayant été confirmé par plusieurs autres, il retourna au Camp fort satisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ses lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées ; il y fit travailler sans relâche, & ordonna de les palissader ; ce qui ayant été executé en six heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les redoutes en dedans, parceque de la maniere

AN. 1652. que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre si les ennemis s'en fussent rendus les maîtres.

Dans le même-tems que le Prince de Condé marcha avec son armée à Limai, le Duc de Lorraine avec le sienne avança au haut de l'Yeres entre Brie & l'armée du Roi; qu'ils crurent tenir bloquée de sorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer ou de la réduire à entreprendre quelque action desesperée. Aprés que M. le Prince eût achevé ses retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, sa principale application fut de faire un pont de batteaux une lieuë au-dessous des siens, pour interrompre ses fourageurs, & empêcher la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie; mais avant que le pont de ennemis fut achevé, on se rendit maître du Château d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil; on fit aussi bonne provision de fourage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvisi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent sortir qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie; ce qui étoit d'autant plus penible, qu'il falloit aller si loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Generaux s'aviserent enfin d'un expédient qui étoit & plus aisé & moins hazardeux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil aprés la prise de Montrond, eurent ordre d'y rester: on en détachoit tous les jours de petits partis, qui rôdoient en descendant de l'un & de l'autre côté de la riviere, & qui se rencontrant avec ceux du Camp qui faisoient la même chose en remontant, chacun retournoit de son côté, aprés s'être communiqué

ce qu'ils avoient découvert; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faisoit sortir les fourageurs, qui alloient par delà Corbeil, y passoient la riviere d'Essone; aprés quoi ils fourageoient à leur aise, passoient la nuit en sûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de risque. AN. 1652.

Cette méthode fut suivie avec tant d'exactitude & tant de bonheur qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois ; & on peut dire avec verité que la Monarchie Françoise étoit reduite à cette extrémité, que son salut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un seul étant capable de causer celle de toute l'armée.

Durant ce blocus, les petits partis de l'armée du Roi poussoient leurs courses fort loin du côté d'Orleans, & alloient quelquefois jusqu'aux portes de Paris, ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Parisiens supporterent quelque tems ce voisinage importun avec assez de patience, sur les promesses que leur faisoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à se soûmettre avec ses troupes; mais l'effet ne répondant point aux esperances dont on les repaissoit journellement, ils pancherent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des sentimens plus conformes à leur devoir : ils firent des sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, sans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques esprits ambitieux, qui n'avoient en vûë que de les engager dans leurs desseins d'usurper l'autorité Royale.

AN. 1652. Les Partisans de la Cour profitant de ces heureuses dispositions, fomenterent adroitement la mesintelligence qui commençoit à naître entre les Parisiens & les Princes; le Cardinal de Retz n'obmettoit rien de son côté pour l'augmenter: on se souvenoit toûjours du massacre de l'Hôtel de Ville; & plusieurs désordres qui arriverent faisant connoître l'inclination des peuples, les bouttefeux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'interêt du Roi, perdirent tout crédit; ce qui relevant le courage de ses sujets fidéles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter.

La prudence des Generaux ayant assuré les fourages de l'armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre armée. Il y en eut une entr'autres assez considerable, & qui pensa les engager, malgré les Generaux de part & d'autre. Le Duc d'Orleans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre: la Cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les Fantassins se disperserent dans les vignes qui regnent depuis le bas du côteau jusqu'au haut de la montagne pour faire la même chose. L'affaire devint si serieuse, & les Volontaires de part & d'autre s'approcherent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plusieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager; M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de son côté

la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs tués & blessés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toûjours de la ranimer, par les esperances de la rüine de l'armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se tromperent bien grossierement; car plus elle resta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choses qui lui venoient de Corbeil. AN 1652.

Il se fit dans cet entretems une très-belle action par le sieur Seguin, Capitaine de Cavalerie dans le Regiment de Beauveau : il alloit souvent en parti; & étant sorti cette fois avec cent maîtres, il se mit en embuscade pour surprendre les Fourageurs de l'ennemi, & les ayant laissé arriver & se mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorsque decouvrant fort près de lui un escadron sur la hauteur, il fut pour le charger, croyant qu'il fût le seul qui les escortoit; mais en approchant il en trouva quatre autres : il prit immediatement son parti, dit en peu de paroles à ses gens, qu'il étoit trop tard de songer à la retraite, & qu'il falloit chercher son salut dans la pointe de l'épée : il les divisa en cinq petits corps, chacun sur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua soixante sur la place, fit cinquante prisonniers, & défit ainsi, malgré une si grande inégalité, le vieux Regiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des prisonniers.

La Cour qui étoit à Pontoise ou à S. Germain, ménageoit toûjours ses intelligences dans Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y passoit, & du mécontentement des Parisiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs

AN. 1652. portes, & la négotiation étant sur un bon pied, elle envoya demander aux deux Généraux, s'ils croyoient pouvoir dégager l'armée du poste où elle étoit sans rien hazarder, & trouver le moyen de joindre le Roi, pour favoriser le traitté qui étoit sur le tapis avec les Parisiens.

On travailla aussi-tôt à disposer toutes choses pour décamper: on fit dresser douze ponts sur la petite riviere, sous prétexte de favoriser les fourages, & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques redoutes sur la hauteur qui est devant la Ville, pour persuade, davantage aux ennemis qu'on ne songeoit qu'à assurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choses étant exécutées, on commanda le quatriéme d'Octobre, une heure avant le coucher du soleil, que toutes les troupes se préparassent à marcher: dès qu'il fut nuit, on fit passer les bagages vers Corbeil avec un grand silence, par le chemin le plus bas le long de la Seine; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de se mettre en bataille sur la hauteur derriere les redoutes.

Quand les bagages eurent passé les ponts, les troupes les suivirent en bon ordre: les gardes & les sentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'armée fut de l'autre côté de la petite riviere, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en servir & de suivre l'armée du Roi, s'ils eussent découvert sa retraite; mais bien loin de la soupçonner, ils avoient résolu ce même soir d'insulter le lendemain le Regiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts: pour en venir mieux à bout, ils avoient preparé de grands trains de bois, qu'ils laisserent dériver d'une lieuë en haut au milieu de la riviere;

afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La chose réüssit; le Regiment de Nettencour voulant passer, comme il en avoit reçû l'ordre, les trouva rompus, & M. de Turenne en ayant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la riviere, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes: il passa heureusement à Corbeil, & joignit l'armée. Le lendemain un peu devant le jour, les Soldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort surpris de le trouver abandonné; mais ils le furent bien d'avantage de ne plus voir l'armée du Roi; ils furent les premiers qui en avertirent leurs Généraux: il étoit trop tard, & quand ils l'eussent sçû plûtôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal; parce qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieuë, le terrain lui étoit si favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre; elle étoit couverte d'un côté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre; l'espace entre deux n'étoit pas si large qu'elle ne pût le remplir, de sorte que les ennemis ne pouvoient la deborder ni l'attaquer en flanc, & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrain se retrecissoit. Toute l'armée y arriva avant le lever du Soleil; quoi qu'on ne dût y rester qu'une nuit pour se reposer; on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain sixiéme au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le soir, dans le dessein d'aller passer la Marne à Meaux, & de joindre ensuite la Cour ou à Pontoise ou à S. Germain. Cette journée fut penible & dangereuse: les ennemis pouvoient attaquer l'armée s'ils eussent voulu. On marcha toûjours, de maniere qu'en un quart d'heure de tems toute l'armée pouvoit être en bataille: l'avant-garde alloit sur deux colonnes; le premier escadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la

AN. 1652.

An. 1652. premiere ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la seconde ligne, suivant l'ordre de bataille : on observoit les distances ordinaires, comme si on avoit été prêt à combattre ; l'Infanterie suivoit dans le même ordre la Cavalerie : la premiere ligne d'Infanterie suivoit la premiere de Cavalerie, & la seconde de même : les Gendarmes marchoient suivant leur poste entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aîle de Cavalerie suivoit l'Infanterie dans le même ordre ; de sorte que l'ennemi paroissant, l'armée se trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caissons marchoient sur la droite de l'Infanterie, & les bagages sur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha ensuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé : & le onze ayant passé la Marne près de Meaux, on campa le même soir à Boretz, de-là on marcha à Montlevêque, & ensuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la riviere qui y passoit.

Cette retraite si surprenante pour les ennemis, acheva de rüiner leurs affaires auprés des Parisiens, qui las de supporter le poids d'une guerre qui les accabloit, souhaittoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une si favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugerent qu'il n'étoit pas de leur interêt de demeurer d'avantage aux environs de Paris, puisqu'un plus long séjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur restoient, & qu'ils ne pouvoient conserver qu'en s'éloignant; d'ailleurs l'hiver avançoit, & le pays étoit si rüiné, qu'il eût été presque impossible d'y faire subsister leurs troupes.

Ces considérations & peut-être quelques autres qu'on ne sçait pas, déterminerent les Princes à quitter Paris : ils ne trouverent point de meilleur expedient que de faire hiverner leurs

troupes en Champagne & en Lorraine, les Espagnols devant les joindre à Rhetel, pour les aider à prendre les Places qui seroient necessaires pour couvrir & assurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orleans & de Mademoiselle, il fut arrêté qu'ils resteroient à Paris, & qu'ils employeroient leur credit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces résolutions furent aussi-tôt mises en execution; car l'armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis passa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de son interêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti; il en représenta la necessité, que l'occasion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Parisiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur absence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient dissiper: il fit concevoir pour appuyer son opinion, qu'il n'y avoit point d'esperance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, si le Roi ne se rendoit maître de Paris; que sans cela on ne seroit point en état de faire tête la Campagne suivante aux forces des ennemis, qui seroient très-nombreuses; que si Paris refusoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes suivroient son exemple: enfin il conclut en assurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais succès de cette affaire. Ses raisons qui ne sont ici touchées que legerement, parurent si fortes au Conseil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant rompus, il vint des personnes de Paris qui s'adresserent à quelques Membres du Conseil, pour representer que l'entreprise étoit

AN. 1652. dangereuse, & qu'on hazardoit témerairement la personne du Roi. Ces Messieurs prirent l'allarme, & furent au carosse de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour dissuader leurs Majestés d'aller plus loin. La carosse arrêta : on appella M. de Turenne & le reste du Conseil, pour déliberer sur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui persista dans la premiere résolution & dans les raisons qui l'avoient fait prendre, ajoûtant qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour seroit également préjudiciable aux affaires du Roi & à son honneur ; qu'il marqueroit un manque de résolution qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux amis, releveroit celui de ses ennemis ; que tout seroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité, & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des esprits foibles, dont les sentimens ne devoient point être suivis.

La Reine qu'il étoit difficile d'effrayer, & dont le courage étoit à toute épreuve, suivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reste du Conseil : elle dit que dans une occasion si importante, il valoit mieux s'exposer elle & son fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action aussi honteuse que seroit leur retour, qui ruineroit entierement leurs affaires, & qu'il ne falloit jamais esperer de rentrer dans Paris si on perdoit cette occasion. Il fut résolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ses Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'opposition dont on avoit voulu lui inspirer la peur, il ne trouva par tout que des acclamations qui marquoient la joye publique, & il fut accompagné jusqu'au

Louvre par une foule de peuple, qui ne cessoit de crier *Vive le Roi*. Pendant que Sa Majesté entroit par une porte, M. le Duc d'Orleans sortit par une autre, & Mademoiselle qui étoit rentrée dans son appartement des Thuilleries, eut ordre de sortir de Paris, auquel elle obéït. An. 1652.

M. de Turenne retourna aussi-tôt à l'armée, & sur la fin du mois se mit en marche pour suivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhetel sur l'Aisne, où ils trouverent peu de résistance, de-là ils furent attaquer Sainte Menehoult, qui se défendit bien; mais elle fut enfin forcée de se rendre à composition: il n'y avoit outre la garnison ordinaire que quatre Compagnies du Régiment d'Yorck, qui s'y jetterent avant qu'elle fut investie. Quand l'armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le Régiment d'Infanterie qui portoit son nom, & celui d'Yorck; avec ordre de marcher en toute diligence, & de se jetter dans Sainte Menehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit son Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient dessein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de rester un jour, à cause que les Soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enivrerent si généralement, qu'il n'en vint point au quartier suffisamment pour monter la garde ordinaire chez le Général & chez le Duc d'Yorck. Après les avoir rassemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on passa la Marne le cinq pour se couvrir de cette riviere, les ennemis étant alors aux environs de Rhetel, où le Comte de Fuensaldagne les avoit joints avec une partie con-

AN. 1652. ſidérable de l'armée d'Eſpagne, ce qui obligeoit M. de Turenne de ſe tenir toûjours à une diſtance raiſonnable, & derriere quelque riviere ou quelque défilé, pour ne point courir riſque d'être ſurpris. Le ſixiéme l'armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repaſſa la Marne, & campa à Vitry le Bruſlé. Le ſeize elle marcha à Vitry le François, réglant toûjours ſes mouvemens ſur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'armée du Roi faiſoit ces différens campemens que Sainte Menehoult fut priſe, vers le treize Novembre: les ennemis y licentierent les troupes du Duc d'Orleans qui étoient dans leur armée, & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne ſerviroient point le Roi le reſte de cette Campagne, ni aucune autre de ce côté-là: on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent aſſignés en Picardie, & l'année ſuivante ils ſervirent dans les armées ſur les autres frontieres de France.

Les ennemis furent enſuite aſſieger Barleduc; M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Rouſſillon pour y commander, avec une garniſon capable de défendre la Place plus long-tems qu'il ne fit: il fut néanmoins aſſez vain pour refuſer un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Diſier pendant le ſiége de Sainte Menehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, ſi le Gouverneur en avoit beſoin; il remercia M. de Turenne du ſoin qu'il prenoit de lui, l'aſſura qu'il étoit en bon état, ſi l'ennemi oſoit l'attaquer, ce qu'il réïtera quand il fut inveſti, avec promeſſe de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François; il décampa auſſi-tôt pour l'aller ſecourir avec toute la diligence poſſible; & pour empêcher que l'ennemi ne fut averti de ſon approche, il repaſſa la Marne à Vitry, & côtoyant la riviere qui étoit

à sa gauche, il arriva à la pointe du jour à Saint Disier; il y fit alte pendant six heures pour reposer ses troupes, & dans le moment qu'on alloit se remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'armée. An. 1652.

Cette nouvelle fut d'autant plus désagréable qu'elle rompit le dessein qu'on avoit formé, non-seulement de secourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite si précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entreprise n'avoit été plus judicieusement concertée; car quoique l'armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrein étoit si avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de risque, le pays étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit six mille hommes effectifs d'Infanterie bien disciplinée; l'armée avoit été renforcée de Cavalerie aussi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garnisons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en passer depuis que les ennemis étoient sortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit sur les ennemis lorsqu'ils y songeoient le moins, & il leur auroit servi de peu d'en être averti; car la situation de la Place est telle, & tel est le désavantage du poste pour les assiégeans contre une armée qui vient secourir la Place, que les retranchemens y sont inutiles, & ne peuvent se défendre; les bois s'étendent en longueur à une lieuë de la Ville; il y a entre le bois & le Château une plaine spacieuse, sur le niveau de laquelle est situé le Château, & la Ville haute est sur le bord d'une descente qui conduit à la basse Ville; dans le fond qui est étroit & entre deux collines, coule un petit ruisseau, & l'escarpe de chaque côté est rude & difficile; De sorte que les troupes du

AN. 1652. Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient, de leur côté du ruisseau, & qui auroient fort mal passé leur tems entre l'armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château, & leur retraite n'y pouvoit se faire qu'avec tant de confusion qu'ils se seroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce dessein, il crut trouver toute l'armée ennemie ensemble, & ne sçavoit pas comme il l'aprit depuis, que Fuensaldagne avec la plus grande partie de ses troupes s'étoit retiré, ne sçachant point l'armée du Roi aussi forte qu'elle étoit, & croyant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient assez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un si beau coup fut manqué par l'indiscretion de M. de Roussillon, qui se laissa enlever les quatre meilleures Compagnies de sa garnison dans la basse Ville, quoiqu'elle fut défenduë d'une assez bonne muraille, & environnée d'un fossé plein d'eau : il pouvoit au moins soûtenir jusqu'à ce qu'il y eut brêche ; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire son attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t'elle à tirer, que le Gouverneur sans même attendre qu'il y eut brêche, demanda à capituler, & convint de sortir le lendemain de la Place.

M. de Lorraine perdit à ce siége M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de son armée, qui fut tué la nuit après la prise de la basse Ville : il soupoit avec le Prince de Condé dans une maison assez proche de la Ville haute, & faisant débauche il s'enyvra si fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il sortit par une porte de derriere, une serviette autour de la tête, pour se faire mieux remarquer, & pour que les

assiégés

assiégés eussent à tirer sur lui ; le Prince de Condé & le Chevalier de Guise coururent aprés pour le faire rentrer ; mais avant qu'ils pussent le joindre, il reçût un coup de mousquet qui le tua.

La prise si prompte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci ; parceque M. de Turenne ne sçachant point le départ de Fuensaldagne, n'osoit trop s'approcher de leur armée : on resta pour cette raison deux ou trois jours à S. Disier, pendant lesquels ils firent ces nouveaux progrés ; & ces trois Places n'ayant que de foibles garnisons, ne firent que peu ou point de résistance.

L'armée du Roi avança de S. Disier à Stanville, où elle fut jointe par un renfort d'un Régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du Régiment de Cavalerie & de la Compagnie d'ordonnance du Comte de Bristol. Quoique ces troupes, excepté la Compagnie d'ordonnance, ne fussent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands services, le nombre ne laissa pas de donner de la réputation. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du Comte de Fuensaldagne ; sur quoi M. de Turenne résolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils voulussent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croyoient si bien établis, qu'ils en avoient déja fait la répartition : la suite va faire voir combien ils s'étoient trompés ; car quand on avança à eux le lendemain, ils se trouverent si peu en état de s'y maintenir, que n'osant faire téte à M. de Turenne ils décamperent subitement, passerent la Meuse auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laissant la riviere sur la gauche, avancerent en toute diligence vers Luxembourg : on les suivit de si près,

An. 1652. que le plus souvent l'armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient passé la nuit précédente. On les poussa ainsi jusqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel : on ne jugea pas à propos de les poursuivre plus loin, puisqu'étant à couvert de leur pays, ils étoient hors de danger.

M. de Turenne ne songea plus qu'à chercher les moyens de rafraîchir son armée, particulierement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harrassée, & qui manquoit de pain : les ennemis qu'on avoit toûjours suivis, avoient mangé le païs par tout : les caissons étoient vuides, & il n'étoit pas possible aux Commissaires des vivres d'en fournir alors. Il en envoya demander aux habitans de S. Mihel, qui ayant fait difficulté d'obéïr, sur une prétenduë impossibilité d'en fournir une assez grande quantité en un jour, il se trouva obligé pour ne pas laisser périr de faim son armée, de faire entrer dans la Ville son Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de distribuer sa Cavalerie dans les Villages aux environs ; quoiqu'on y restât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes ; mais M. de la Ferté en ayant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieuës, pour prier M. de Turenne de se retirer, se tenant si offensé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de long-tems, & cette mesintelligence fut dans la suite trés-préjudiciable aux affaires du Roi. Il fallut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colere augmentant sur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques Soldats, il suivit la marche des troupes, accompagné de ses Gardes, à la tête desquels il chargeoit les traîneurs, comme s'ils eussent été ennemis, & continuant ce manége jusqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la Compagnie du Comte de

Bristol, nommé ManWaring, qui ne le connoissoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui présenta le pistolet dans le ventre, dont l'amorce heureusement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre Gendarme fut blessé de cinq ou six coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même Compagnie en fut quitte à meilleur marché ; le grand bruit que faisoit le Maréchal lui fit croire aussi-bien qu'à ManWaring, que les ennemis étoient entrés dans la Ville ; il avança le pistolet à la main au coin de la rue ; mais reconnoissant le Maréchal, il le baissa aussi-tôt, & le salua, & comme il en étoit connu, il se tira mieux d'affaire que le Gendarme. An.125.

On arriva le soir à un petit Village, appellé Villotte ; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligni ; le même soir on envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choses nécessaires pour attaquer cette derniere Place ; on éleva d'abord la batterie plus prés que demi portée du mousquet des murailles ; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la sureté de la Cavalerie ; tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du Soleil, les batteries commencerent aussi-tôt à tirer ; il y eut une breche raisonnable avant la nuit ; la difficulté étoit de passer le fossé qui étoit plein d'eau, profond & si large, que le débris de la bréche n'avoit pû le combler on ne laissa pas de donner l'assaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on passa le fossé, & on arriva à la bréche, que l'ennemi abandonna aussi-tôt pour se retirer dans le Château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ses troupes à Barleduc, laissant M. de la Ferté avec les siennes au siége du Château de Ligni.

AN. 1652. La même nuit qu'on arriva à Bar on dressa une batterie contre la basse Ville, à la faveur de quelques maisons qui étoient presque sur le bord du fossé, n'y ayant qu'un trés-petit chemin entre deux : le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en ayant que deux de douze, un de huit & deux de six livres de balle, comme les piéces étoient renforcées, & qu'on pouvoit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'artillerie, en fit un si bon usage, qu'au coucher du Soleil il y eut une bonne bréche.

Le Régiment de Picardie devoit y donner l'assaut sous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le seul qui étoit dans cette armée. La bréche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté : on prefera de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras de combler le fossé, & parcequ'il auroit fallu faire ailleurs une plus grande bréche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y employer, au lieu que par là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la Place, & de sauter en bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la bréche, qui n'étoit pas loin.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la bréche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-méme avec le Corps du détachement, comme il avoit bû suivant sa coûtume, un peu trop pour un Commandant, il suivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque ; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un

coup de mousquet. Cette place étoit fatale aux yvrognes : mais le Duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul Officier François qu'il ait jamais vû yvre dans les armées. Cet accident ne retarda rien : les attaquans passerent à la file par le guichet, & arrivant à la bréche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emporterent non-seulement la bréche, mais les chasserent encore des barricades qu'ils avoient fait derriere & dans les ruës, les poursuivant jusqu'à la Ville haute. AN. 1652.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Despiller, contribua beaucoup à la prise de cette basse Ville; ne croyant pas qu'on voulût donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la Ville haute; mais le bruit de l'attaque l'ayant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abbattit en descendant à la basse Ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut : il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué; M. Poliac, premier Capitaine de Picardie, qui commandoit le Régiment en l'absence des Officiers Majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule, & Godonviller, Capitaine au même Régiment, en reçut un dans le ventre; ils en guérirent tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit prendre la basse Ville, qui servit de peu pour la prise de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la saison étant trop rigoureuse

AN. 1652. pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la Cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le pays, aux environs & assez prés de la Ville.

Quoique la gelée fut violente, le Prince de Condé résolut de tenter le secours de la Place ; on fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantassins & six piéces de campagne, & que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continuoroient le siége.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieuës de Barleduc. L'armée du Roi marcha à eux, M. de Turennne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieuë & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premieres troupes y entrerent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un parti qui amena des prisonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sçachant point qu'on étoit si proche : M. de Turenne en envoya aussi-tôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand désordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les Commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les Cavaliers à cheval, & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croyoient l'armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aisée : mais au lieu de con-

sentir à cette proposition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croyoit pas qu'il convint d'entreprendre une affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin, & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir, pour recevoir son consentement avant de rien faire. M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti: on dépêcha un Exprès au Cardinal, pour l'informer de vive voix de la belle occasion qui se présentoit; il le renvoya en diligence portet son consentement; mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieuë ou deux tout au plus, l'occasion se perdit; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé; parce que le Bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroissoit plus: on reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement; & un autre parti confirma que les ennemis se retiroient avec une extrême précipitation; sur quoi M. de Turenne rebroussa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt que le Prince de Condé ayant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & sonner à cheval, & que voyant le peu de diligence que faisoient ses troupes pour quitter un si bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg, pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échapé si heureusement, le rendit plus circonspect dans la suite; il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems dans ce pays-là, voyant que l'armée du Roi étoit assez nombreuse pour continuer deux siéges à la fois, & venir en même-tems avec la moitié des troupes à sa rencontre. AN. 1652.

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuidé le pays, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie & une

AN. 1652. partie de la Cavalerie, & M. de Turenne mit le reste en quartiers à Contrusson, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieuës de Bar. Le Cardinal prit son quartier dans le village de Fains, à une lieuë de la Ville; il y resta durant le siége, qui ne dura plus long-tems après la retraite du Prince de Condé. Les assiégeans souffrirent néanmoins qu'on fit deux Bréches avant de parler de se rendre; à la premiere qu'on crut insultable, les Soldats trouverent en y montant à l'assaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point sauter, ce qu'on n'avoit pû discerner de dehors. On fut obligé de dresser une nouvelle Batterie du côté du Château, où après avoir fait une Bréche assez considerable, les assiégés capitulerent, rendirent la Ville haute & le Château, & demeurerent prisonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de Décembre. On peut tirer de l'inutilité de la premiere Bréche dont on vient de paler, une leçon dont les Gouverneurs de Places peuvent profiter pour les défendre: l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrain; car si une muraille est raisonnablement forte & a de bons fondemens, on peut couper derriere l'endroit qui est battu en bréche, un fossé bien profond & escarpé, qui la rendra inutile aux assiégeans.

Il se trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit mises en garnison dans Barleduc, un Régiment Irlandois d'Infanterie, qui se voyant en danger de rester long-tems prisonniers de guerre, leur Colonel étant mort le jour que la Place s'étoit renduë; le Lieutenant Colonel qui se sauva, envoya offrir ses services au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtint du Cardinal la liberté du Régiment; ce qui ayant été accordé, les deux Compagnies dont il étoit composé, avec tous les Officiers, furent incorporés dans le Régi-

ment de ce Prince qui étoit à Ligi où ils furent envoyés. AN. 1652.

Après la prise de Barleduc, les troupes du Maréchal de la Ferté marcherent à Ligni, pour hâter la prise du Château, dont le siége avoit été poussé lentement pendant que l'autre duroit : on commençoit à battre en bréche; mais avant qu'elle fut suffisante, les boulets manquans, les assiégés en fortifierent le haut d'une forte palissade : alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favorisoient son logement; en peu de tems sa mine fut prête à jouër : les Régimens d'Yorck & de Douglas furent commadés pour attaquer aussi-tôt qu'elle auroit fait son effet, & le Régiment de la Ferté avoit ordre de les soûtenir. Le Comte d'Estrées qui commandoit l'attaque, fit marcher, sans attendre que la fumée fut dissipée pour voir l'effet de la mine : on passa sur la glace le fossé qui étoit fort large; quand on vint à la bréche on s'apperçût, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la partie exterieure de la muraille que jusqu'à l'endroit que les assiégés avoient palissadé : il n'y avoit pas moyen d'avancer; on fit retirer les troupes; mais par surcroît de malheur la glace rompit sous les pieds des Soldats : la plûpart tomberent dans l'eau du fossé; ce qui donna loisir aux assiégés de faire grand feu sur eux. Ainsi faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le Régiment d'Yorck perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & environ cent Soldats; & celui de Douglas, deux Capitaines & près de cinquante Soldats, sans les blessés. On attacha la nuit le mineur pour la seconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal que ces succès mettoient en goût, souhaitta de les pousser plus loin, & qu'on ter-

An. 1652. minât la Campagne par la prise de Sainte Menehoult. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligni & Barleduc, & en avoir réparé les bréches autant que la saison le pouvoit permettre, l'armée partit de Contrusson le vingt-sept, & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantoner les troupes dans les Villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les Cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer: trente ou quarante Soldats perirent ce jour-là de l'excès du froid; car aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'asseyoit pour se reposer, le froid le saisissoit, & il ne pouvoit plus se relever: le Duc d'Yorck en vit plusieurs gelés à mort, & il en seroit peri un bien plus grand nombre sans le soin que prirent les Officiers de faire mettre sur des chevaux ceux qu'ils voyoient prêts à succomber, pour les porter jusqu'aux premiers Villages, où on en sauva plusieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'est qu'on marchoit dans ces vastes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Est perçant, qui soufffoit directement au visage: ce fut aussi ce qui empêcha le siége de Sainte Menehoult.

M. de Turenne représenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems si cruel; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligni où mettre l'Infanterie à couvert, ni du fourage aux environs pour la Cavalerie, puisqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le pays avoit été mangé par les ennemis; que la Place étant bonne & munie d'une grosse garnison, il faudroit y mettre le siége dans les formes, & qu'au lieu de terminer glorieusement la

Campagne, on hazardoit la ruine entiere de l'armée, & de lever honteusement le siége. AN. 1652.

Le Cardinal se rendit enfin à de si fortes raisons: on marcha du côté de Rhetel par Miocour & de Grivy; & le premier jour de l'année mil six cens cinquante-trois on passa la nuit à Attigny, qui est située sur la riviere d'Aisne, qu'on passa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entreprise de Rhetel presqu'aussi difficile que celle de Sainte Menehoult; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieuës plus bas, parcequ'on y trouvoit les mêmes facilités qu'au siége de Barleduc, n'y ayant que le Château qui fût de défense, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert assez de troupes pour en faire le siége. AN. 1653.

M. de Turenne arriva le six Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoisins la plupart de sa Cavalerie & une partie de son Infanterie: il n'y a qu'une lieuë & demie de-là à Château-Porcien, & c'étoit le poste le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du soin de ce siége. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de sa Cavalerie à . . . . . , pour empêcher aussi le secours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'ayant pas été tout le tems à ce siége, il n'en sera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui se passa aux quartiers où le service fut rude, à cause de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le siége. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les soirs, d'y rester toute la nuit, & de rentrer dans ses quartiers après le lever du Soleil: la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faisoit la même chose,

AN. 1653. & cette manœuvre fatiguante dura autant que le siége, qui heureusement ne fut pas bien long. La Ville ayant été prise d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château; quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuisson, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, si elle n'étoit pas secourue. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancerent jusqu'à Chaumont pour tenter le secours: on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains; les partis rapporterent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi; on les mit en bataille dans le passage sur la plaine au-dessus du Château; elles y resterent jusqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré, & une heure après le Château se rendit, suivant la capitulation; que la rigueur de la saison procura plus honorable à la garnison qu'elle n'eût été dans un autre tems; elle fit souhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût, toute l'armée étant extraordinairement fatiguée, & le pays aux environs ruiné. L'Infanterie souffroit plus que le reste; on ne pouvoit lui fournir régulierement le pain; le Commissaire des vivres n'avoit pû faire de magasins dans aucune des Villes voisines, & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulierement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorsqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir passé l'Aisne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voisins, ensuite à Proüilli entre Rheims & Fismes, où on demeura deux ou trois jours; le Cardinal ordonna que l'armée retournât du côté de l'Aisne, qu'elle passât le vingt à Pont-à-Vere, pour aller reprendre Vervins, dont les Espagnols s'étoient emparés l'été précédent & y avoient mis garnison. La Place n'étoit pas assez

forte pour soûtenir un siége ; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour, ce qui fit souhaitter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût prise. Jamais Soldat, ni Officiers même, ne marcherent à une entreprise avec plus de répugnance & de murmures : après avoir supporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit soûtenir que bien impatiemment la fatigue du dégel, au travers d'un pays montueux, dont la terre glaise rendoit les chemins impraticables, particuliérement entre Pont-à-vere & Laon, où les Bagages resterent dans la boüe ; & quoiqu'aprés avoir surmonté ces difficultés on entrât dans un pays plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par tout. Cette marche ruina la plûpart des équipages & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux.

An. 1653.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieuë de Vervins. Le Duc d'Yorck qui suivoit M. de Turenne par tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ses remarques, il prit un petit parti de Cavalerie de la Place pour être de l'armée, & ne reconnut son erreur que quand les ennemis étant approché à la portée du pistolet, ils tirerent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux ; mais leur précipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de se sauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantassins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place dont la garnison étoit de neuf cens hommes, six cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Bassecour Colonel & brave homme en étoit Gouverneur. Les assiégeans se logerent la premiere nuit à couvert des maisons & des jardins qui sont contre la Ville ; le jour

An 1653. suivant on dressa une batterie sur le soir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de sortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit siége coûta peu ou point de monde: quoiqu'il fût fort court, on murmuroit toûjours de ce qu'après la prise de Château-Porcien on n'avoit pas envoyé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, suivant sa coutume, disoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal; les Soldats, au lieu de prendre son parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne ayant vû sortir Bassecour avec sa garnison, & ayant pris possession de la Place, fit marcher l'armée à Creci-sur-Serre & de-là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les personnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arriverent le trois de Fevrier. C'est ainsi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en sauvant plusieurs fois la Monarchie par ses conseils, par sa conduite & par sa valeur.

La Campagne précédente ayant été si pénible & si longue, celle de cette année ne peut commencer que tard: l'armée du Roi étoit entrée la derniere dans ses quartiers d'hiver, & la plûpart des troupes avoient été distribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces aussi éloignées: néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le siége de Rhétel avant qu'ils sçûssent qu'elle étoit assemblée.

Cette Ville est située sur la riviere d'Aisne qui arrose une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vastes qui soient dans cette partie de l'Europe, elle perd son nom en tombant dans la riviere d'Oise. La Place étoit considerable alors par l'entrée qu'elle

donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pousser leurs courses jusqu'aux portes de Paris, & d'étendre fort loin les contributions ; quoique le Prince de Condé en eut confié le gouvernement au Marquis de Persan, fort brave Officier, & que la garnison parut suffisante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la Place, & du danger où elle étoit d'être attaquée : mille hommes davantage en auroient rendu le siége plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir assez long-tems pour donner celui de la secourir.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer brusquement le dehors dès la premiere nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le dessein d'observer où les assiégeans feroient leurs approches, furent si surpris de se voir insultez de touts côtez, & avec tant de vigueur, qu'ils ne pûrent pas faire grande résistance ; les dehors furent emportés, & le Gouverneur pensa y être pris avant qu'il pût se retirer dans la Ville.

Quoique le fossé fut bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les palissades n'étoient plantées que sur le parapet où elles sont le moins nécessaires, les assiégeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivé, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit ; on y perdit cependant plusieurs Soldats & quelques Officiers. Mais les assiégez dont toute l'esperence consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassez ; on éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux bréches, qui obligerent les assiégez de capituler le huit de Juillet. Ils sortirent

AN. 1653. le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison Espagnole la plus proche. L'armée resta deux ou trois jours pour reparer les bréches ; & après avoir pourvû la Ville de toutes les choses nécessaires, & y avoir laissé une bonne garnison, elle marcha vers Guise sur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendez-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt on fut averti par un exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur armée qui marchoit au rendez-vous, s'étoit cantonnée dans plusieurs Villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes ; les Généraux résolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pieces de campagne, ne laissant que cinq ou six cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduisoit l'avant-garde fit toute la diligence possible ; mais en arrivant à Nost presque au bout de la forêt, il sçût par des prisonniers qu'un petit parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de son dessein & de sa marche : ainsi on jugea à propos de retourner à Noircourt ; & après avoir employé trois jours dans cette marche on rejoignit les bagages le quatorze.

Toute l'armée marcha le dix-sept à Haris, & delà à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent ; le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'armée d'Espagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des provisions proportionnées, s'étant assemblée auprès de l'Arbre de Guise, marchoit pour entrer en France. Il se tint un Conseil en présence du Roi & du Cardinal pour déliberer sur la conduite qu'on devoit tenir contre une armée si puissante, celle de Sa Majesté n'étant que de six mille fantassins & d'environ dix mille chevaux. Plusieurs opinerent de mettre toute l'Infanterie,

à la

à la reserve d'un détachement de mille hommes, dans les villes frontieres, avec quelque Cavalerie, & que le corps de Cavalerie & le détachement d'Infanterie seroient toûjours aux trousses des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer ensorte qu'ils ne pussent point faire de siege; d'autres au contraire étoient de sentiment qu'il ne falloit point separer l'armée avec laquelle on pourroit défendre le passage des rivieres, s'ils avançoient dans le pays; qu'il seroit d'une dangereuse conséquence de leur laisser prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéïssance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion. AN. 1653.

M. de Turenne proposa un avis contraire à tous deux; il jugeoit que le premier étoit dangereux, parce qu'en divisant les forces les ennemis pouvoient aisément chasser le peu qu'on en auroit en campagne; faire tout a leur aise le siége qu'il leur plairoit, & se retrancher de sorte qu'avant qu'on pût avoir rassemblé toutes les troupes, il ne seroit plus possible de les forcer: que la diversion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places, deviendroit inutiles, puisqu'ils auroient assez de tems pour achever leur siége, & venir secourir la Place; que les troupes du Roi auroient attaqué quelque peu considerable qu'elle pût être. A l'égard du second, qu'il n'étoit pas possible de défendre le passage des rivieres contre une armée si supérieure en Infanterie, que cette conduite intimideroit les troupes qui craindroient d'être forcés dans leurs postes, & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces; que son sentiment étoit qu'il falloit tenir l'armée entiere; & observer les ennemis d'aussi prés qu'on pourroit, de maniere qu'on pût éviter le combat; que par ce moyen on les empécheroit de faire aucun siége de conséquence, parce qu'ils n'oseroient séparer leurs forces, &

An. 1653. qu'avant qu'ils puſſent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choiſiroit par où les attaquer ; qu'il ne croyoit pas qu'ils euſſent deſſein d'entrer bien avant dans le pays, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, ſans leſquels il leur ſeroit impoſſible de ſubſiſter. Ces conſeils de M. de Turenne furent ſuivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit auſſi-tôt en exécution.

Les Eſpagnols avancerent d'abord entre la Seine & l'Oiſe, & vinrent camper à Fonſomme & à Fervaques. Ils paſſerent le premier jour d'Aouſt à la vuë de l'armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite ; & ayant campé à S. Simon & à Claſtres, ils employerent un jour entier à paſſer les défilez. M. de Turenne à leur approche fit mettre l'armée en bataille ; & voyant qu'ils paſſoient outre, il la fit marcher le long de la riviere auprès de laquelle elle étoit, juſqu'à Mayot proche la Fere. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des paſſages pour la Cavalerie, dans le deſſein de paſſer cette riviere, ſi les ennemis avançoient davantage dans le pays : on ſçût le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même qu'elle route ils prenoient avant de paſſer la riviere, & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénetrer leur deſſein, il envoya ordre enſuite à toute l'armée de le ſuivre en marchant le long de la riviere : Elle campa le troiſiéme Août à Fargnier, étant ſuffiſamment couverte par des bois du côté des ennemis, & ſur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancez juſqu'à Roye, elle marcha vers Noyon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roye avoit été priſe & pillée ; il n'y avoit dedans que les Bourgeois qui ne laiſſerent point de ſe defendre, & ne ſe rendirent qu'après que les batteries furent dreſſées ; & que le canon eut tiré. Le neuf

on fit avancer l'armée à Magny, où le pays étant fort couvert & serré, il n'y avoit rien à craindre. An. 1653.
De-là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent Fantassins pour se jetter dans Corbie : On mit aussi trois cens hommes dans Peronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoya dans des Places pendant toute la campagne.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix à Eperville, proche de Ham ; à peine y fut-on arrivé qu'on eut avis que le Comte de Magen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Peronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siége. L'armée décampa un peu avant le coucher du Soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laissa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Peronne à la pointe du jour : on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettez, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieuës de cette Place, & on envoya des partis vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi ; mais à midi ils rapporterent qu'il étoit rentré dans la Place, sur ce que, peu de tems aprés en être sorti, les ennemis avoient sçû que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même-tems que l'armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme prés de Bray, sur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Peronne : on y campa la nuit, & ayant eu avis le lendemain

AN. 1653. douziéme au matin que les ennemis jettoient des ponts sur la riviere, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arriere le long du même ruisseau, à Alesne prés du Mont S. Quentin, dans la résolution toutefois qu'en cas que l'ennemi passât la Somme, on posteroit l'armée un peu au-dessus de Manancourt, dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la chose eût été ainsi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un sans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, suivant sa coûtume, sortit de son quartier le treize au lever du Soleil, peu accompagné pour visiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruisseau, & n'y recevant aucune nouvelle des partis qu'il avoit envoyés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des mouvemens des ennemis, il alla à Peronne pour y détacher des partis de l'autre côté de la Somme, ne croyant pas qu'il fut possible que les ennemis avançassent vers l'armée du Roi sans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ses partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit passé Bapaume avant la pointe du jour, de maniere qu'il ne fut pas possible aux partis qui se trouverent coupés de tous côtez, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnerent la premiere allarme, que ce Maréchal prit si chaudement, qu'au lieu de marcher pour occuper le terrain dont on étoit convenu le jour précedent, il fit marcher l'aîle gauche qu'il devoit commander au travers de l'aîle droite, & la fit aller vers Peronne, pendant que cette derniere commençoit à avancer vers le terrain qui lui avoit été marqué. Les choses étoient dans ce désordre quand M. de Turenne retourna de Peronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit sa gauche près du Mont S. Quentin, il fit avancer son aîle droite

pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poste, parce que les ennemis en étoient déja fort prés, & avançoient avec d'autant plus de joye, qu'ils connoissoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battuë si elle y fut restée; car quoique l'ordre de bataille fut excellent, suivant la nouvelle méthode, la seconde ligne étant à une distance proportionnée à la premiere, y ayant un bon corps de réserve de douze escadrons & de deux bataillons derriere le tout, & l'aîle gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin. Cependant les ennemis étant beaucoup superieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier escadron de cette aîle n'étant qu'à la portée du pistolet d'une colline dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la désoler de son canon & de sa mousqueterie, & la charger ensuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le seul qui connoissoit le danger; toute la droite de l'armée en étoit dans une consternation extrême, & jamais on n'a vû une crainte d'être battu plus universelle. Il courut aussi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que si l'armée restoit dans cette situation, elle seroit absolument défaite, qu'il étoit résolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puisqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrain plus desavantageux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux soldats, & qu'il le prioit de le suivre. Il revint immédiatement à sa droite, à la tête de laquelle il monta aussi-tôt sur la hauteur, & en y arrivant avec les premiers escadrons, il envoya M. de Varenne, ancien Officier fort experimenté, qui avoit servi sous lui dans toutes ses campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrain où

AN. 1653. on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille qu'il raporta à son Général qu'il avoit découvert un poste fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oseroit l'y attaquer ; il y avoit sur la droite un ruisseau qui vient de Roiset, & tombe dans la Somme un peu au-dessus de Peronne ; la gauche étoit bornée par une montagne si escarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la distance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente escadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruisseau un ravin que la Cavalerie n'auroit pû passer qu'avec peine ; le village le plus prés s'appelle Tincour ou Buires.

La différence du poste changea la contenance du soldat, il reprit sa gayeté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fussent presque deux contre un, on travailla aussi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes, & on plaça toute l'artillerie de maniere que les ennemis auroient essuyé le feu de trente pieces de canon avant qu'ils eussent pû voir l'armée du Roi, qui étant derriere pouvoit les charger à son choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie dans un terrain si étroit que l'aîle droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes, qui se soûtenoient l'une l'autre, pendant que M. de la Ferté qui avoit sa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit seconder la droite en cas de nécessité.

Ce fut sur les deux ou trois heures aprés midi qu'on commença de voir l'armée Espagnole marchant en bataille, & avançant par l'extremité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mousquet des redans de l'armée de France, tout le long du sommet de la montague qui étoit sur la gauche, & qui resserroit le terrain par où elle

croyoit aller l'attaquer d'abord : mais quand elle en fut environ à une demi lieuë elle fit alte, & la plûpart de l'Infanterie courut au ruisseau pour y étancher la soif ardente qu'elle souffroit, n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme. An. 1653.

On a sçû depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant ; mais que le Comte de Fuensaldagne s'y opposa, représentant la lassitude des troupes, principalement de l'Infanterie, aprés une marche si pénible dans un pays aussi sec que la saison étoit chaude, qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vû la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la riviere pour la remettre en bataille ; que le repos d'une nuit la remettroit de la fatigue de la journée, qu'un si petit délai ne gâteroit rien, puisque l'armée de France ne pouvoit leur échaper ; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mit en sûreté, & que le reste de l'aprés-midi seroit employé à la reconnoître, & à résoudre par oú on attaqueroit.

Le Prince ceda à des raisons si fortes ; l'armée Espagnole campa la nuit en bataille : mais les Officiers Généraux trouverent le lendemain celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songerent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Aoust on entendit à la pointe du jour sonner le boutte-selle & battre la générale dans l'armée ennemie ; celle de France se mit aussitôt sous les armes, & M. de Turenne alla luiméme avec deux escadrons vers leur camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assieger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le Duc d'Yrock avec M. de

AN. 1653. Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montez, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrerent dans le camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arriere-garde de la Cavalerie fut dehors. Ils s'arrêterent & observerent à leur aise le mouvement de toute l'armée, ensuite ils avancerent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mit en devoir de s'inquiéter, & aprés avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre Monsieur de Turenne qui envoya aussi-tôt Monsieur de Beaujeu, un des Lieutenans Généraux, avec douze cens chevaux & six cens Fantassins, pour se jetter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assieger, ou dans telle autre Place qu'il lui paroitroit qu'ils voulussent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence qu'il entra dans Guise au moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir ; se voyant ainsi prévenus, ils abandonnerent l'entreprise ; & aprés avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournerent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieuë de l'Abbaye de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut déraché, toute l'armée se mit en marche ; on fit passer les bagages au travers de Peronne ; & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vint tomber sur l'arriere-garde avant qu'on eût passé la Somme, toute l'armée défila au travers de la ville ; & quoiqu'elle soit assez longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M de Turenne ne laissa pas d'avancer le même soir avec l'avant-garde jusqu'à Golancourt, à une lieuë de Ham ; ce qui fit le même effet que si l'arriere-garde, qui ne

put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même-tems, parceque les ennemis crurent que toute l'armée étoit ensemble, comme M. de Turenne l'avoit assûré à ceux qui lui représenterent qu'elle ne pouvoit pas arriver le soir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laisseroit aucun doute que toute l'armée ne fût ensemble. Aussi faut-il lui rendre cette justice, que jamais Général ne prît dans les marches de plus justes mesures, & ne pénetra mieux dans les desseins de l'ennemi. Cette diligence, aussi-bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le siége de Guise. AN. 1635

Les Espagnols étant ainsi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin: on se tint depuis la derniere allarme plus que jamais sur ses gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, sur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de passer le ruisseau, derriere lequel étoit leur armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'escorte; il ordonna à M. de Castelnau d'aller avec mille chevaux pour tâcher de les surprendre. Il partit le soir avec dix escadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au lieu de passer outre, il s'y arrêta jusqu'à la pointe du jour, qu'il fit passer au travers de la ville deux petits partis pour aller à la découverte; il les suivit, & lui ayant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoya ordre à sa Cavalerie d'avancer; mais avant qu'elle eût passé la ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vûë des partis, & se retirerent n'ayant perdu que vingt ou trente hommes. Ainsi ce que M. de Turenne avoit si bien projetté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galand homme

AN. 1653. d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne sçavoit point mener la Cavalerie.

Au lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire aprés avoir manqué le coup, il avança dans la plaine jusqu'à une demie lieuë de l'armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure : cette faute exposoit le détachement à une défaite inévitable si les ennemis en eussent profité, comme ils le pouvoient; il n'y avoit pas un seul Officier, ni même un Cavalier, qui n'en craignît la conséquence : la plaine étoit si découverte, que les Espagnols pouvoient compter jusqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieuë & demie derriere : il n'y avoit personne pour les soûtenir, & rien ne pouvoit les empêcher de passer le ruisseau. M. de Castelnau aprés avoir resté là si long-tems sans nécessité, se retira, & mit dans un village malhabilement une embuscade de cent chevaux, n'étant pas probable que les ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens, aprés une allarme si récente. Cependant M. de Turenne inquiet de ce qu'on tardoit si long-tems, vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cens Fantassins, passa au travers de Ham, & avançant au-delà, disposa ses troupes de maniere qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau, si les ennemis l'eussent poussé; mais il ne fut pas long-tems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croyoit.

L'armée du Roi resta dans ce Camp jusqu'au premier de Septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller assiéger Rocroi, & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devants pour l'investir, & empécher qu'on n'y jettât du secours : la garnison en étoit foible, & la Place étant située dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y

passer ; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir. AN. 1653.

On résolut pendant que les ennemis seroient ocupés à ce siége, de faire celui de Mouson. L'armée passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf Septembre à Remilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la riviere au-dessous de la ville, & chacun prit ses quartiers; M. de Turenne au-dessous, & M. de la Ferté au-dessus: la Cavalerie du premier s'étendoit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec son Infanterie & ses Gendarmes dans une petite vallée à demie portée du canon, & dans un vallon plus étroit & plus prés de la ville; il posta les deux Régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit : M. de la Ferté commença ses aproches en méme-tems ; mais ses troupes se posterent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne.

Mouson est située sur la Meuse, entre Stenai & Sedan ; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne ; la ville est fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres ; elle a un trés-bon fossé sec, qui presque par tout est bien palissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille ; le côté de la ville le plus éloigné de la riviere étant commandé d'une montagne, est défendu d'une envelope de trois ou quatre bastions & d'un demi bastion, & des deux côtés jusqu'à la riviere, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors.

La garnison étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux:

An. 1653. le Gouverneur étoit un vieux Colonel Allemand, nommé Wolf. La plûpart de cette garnison avoit été mise dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour se jetter dans Mouson, Stenai, Clermont & Sainte Menehoult, qui étoient à lui, ne doutant point que l'armée du Roi n'en assiégeât une; & Briol jugeant par sa marche qu'elle alloit à Mouson, se contenta d'en augmenter la garnison, & garda le reste des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la sûreté des autres Places.

Les approches furent poussées la premiere nuit assez loin, & avec peu de perte, par le Régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou six piéces de canon. La nuit suivante, les Regimens de la Feuillade & de Guienne monterent la tranchée, & l'avancerent considerablement: dans le même tems, un Régiment d'Infanterie qui étoit posté dans quelques maisons auprès du pont, eut ordre d'insulter l'ouvrage à corne qui le couvroit; l'ennemi jugea à propos de se retirer, & il fut emporté sans peine & sans perte. Ce fut le tour du Régiment de Turenne la troisième nuit; il poussa la tranchée si loin, que la nuit suivante les Régimens d'Yorck & de Palluau arriverent jusqu'au bord du fossé des dehors, & attacherent le mineur à la face du demi bastion de l'envelope, après avoir coupé les palissades du fossé: il travailla jusqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, sans quoi il ne pouvoit plus travailler: un Sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mousqueterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le Régiment de Picardie monta la tranchée pour la seconde fois la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le Duc d'Yorck allant à la tête

des ouvrages, accompagné de Messieurs d'Humieres & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils resterent dans la premiere batterie, un boulet de canon tiré de la Place, passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu, qui auroit fait sauter tout ce qui étoit dans la batterie; mais le danger passa si vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne observant que les assiégés ne faisoient pas si grand feu de l'envelope comme de coûtume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à joüer; il ordonna qu'un Sergent, suivi de quelques Soldats, montât sur le soir par l'endroit dont la fraise avoit été brisée par le canon, pour reconnoître si les ennemis abandonnoient l'envelope: le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirerent dans la Ville. Les assiégens occuperent aussi-tôt le fossé de l'envelope, & se contenterent de faire des places d'armes pour se loger, & faire feu sur la Ville: les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand de dessus les murailles; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parce que les assiégeans étoient à couvert. AN. 1653.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix Compagnies du Régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu; ils monterent la tranchée, suivant leur privilege, la même nuit, relevant le Régiment de Picardie: M. de Castelnau, qui étoit alors le seul Lieutenant-Général dans l'armée, fut, suivant sa coûtume, pour commander; les Gardes refuserent de lui obeïr, prétendans ne devoir être commandés que par le Général: M. de Turenne

An. 1653. étant informé de cette contestation, fut pour tâcher de l'ajuster ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente ; lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précedente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée : Castelnau obeït : M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un Courier pour en informer la Cour, qui ordonna aux Gardes d'obéir au Lieutenant-Général ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fut leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-là fut avantageuse pour le service du Roi ; les Gardes se piquans d'honneur, & étant encouragés par la présence du Général, avancerent beaucoup leurs travaux ; ils firent non-seulement une blinde le long du fond du fossé de l'envelope, par le moyen des palissades qu'ils y trouverent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour ; mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'envelope se joignoit à celui de la Ville jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnerent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la Ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assez de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la Place plus de difficulté qu'on n'avoit crû. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoûtumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé ; lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chasserent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluye de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester. Ce mauvais succès ne rebuta point ; on suivit opiniâtrement le dessein de se loger ;

mais on y employa deux nuits inutilement : quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matieres combustibles, qu'ils détruisoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelqu'autre expédient moins dangereux : on tenta la nuit suivante la descente du fossé, en poussant obliquement d'où on étoit logé une tranchée ; mais on se trouva exposé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc si bas, que l'artillerie des assiégeans ne pouvoit pas le démonter ; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déja été parlé, qui arrêtoit tout court, sans le secours du canon du flanc qui désoloit, & qui dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainsi il fallut avoir recours à la vieille méthode, de cruser un puits dans le logement qui avoit été fait dans le fossé de la demi-lune, pour descendre par ce moyen dans le fond du fossé : on y travailla avec tout l'empressement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la Ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu : on les poussa jusques contre la muraille ; le mineur commença à y travailler, ayant à ses côtés des Barils remplis de terre ; pour le préserver de la mousqueterie des flancs, pendant que les madriers les garantissoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit sans cesse ; ce qui n'auroit pû le déloger, si les ennemis ne se fussent avisés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent descendre contre les madriers ; le feu y prit si à propos, qu'elle les fit tous sauter, & ils jetterent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé. AN. 1653.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit

AN. 1653. fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eut un logement de fait contre la muraille pour les garantir; les ennemis le découvrirent, & l'étoufferent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déja si profond, que le feu ne le pût point atteindre. Il fit pendant ce siége une pluye continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renverserent souvent les blindes, & éboulerent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par tout pleine d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans pluye.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même-tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers; il eut plus de bonheur que le premier; il se logea; mais avant que ses chambres fussent perfectionées, il envoya avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plûtôt qu'il ne pouvoit finir; on lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il seroit possible; ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des assiégés, & sçavoit que cela n'abattroit point la tour; & comme la poudre devoit faire son effet en arriere, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & se retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la premiere batterie, qui étoit à demie portée de mousquet de la tour. On mit le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu; elle élargit seulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua comme on le sçût depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta plusieurs grosses pierres avec autant de violence qu'auroit pû faire le canon: quelques-unes donnerent contre la batterie

derriere

derriere laquelle M. de Turenne, le Duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent plusieurs voler beaucoup plus loin. On renvoya ensuite le mineur à son trou, avec un Sergent pour le défendre, & six Soldats, qui s'y logerent sans danger : cela s'exécuta de jour. Quand il fut nuit, on jugea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creusé au niveau du fond du fossé de la Place, car il auroit fallu trop de tems pour continuer à le creuser jusqu'à la muraille ; sa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mousqueterie, & on ne croyoit pas qu'il y eut autre chose à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire ; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumiere des feux qu'ils avoient allumés, pour voir ce qui se faisoit dans le fossé, qu'ils roulerent du haut des murailles, le long de deux piéces de bois qu'ils avoient attaché ensemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla si violement le logement qui étoit au-dessus où M. de Turenne, le Duc d'Yorck, quelques Officiers & plusieurs Volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il seroit entierement ruiné : il subsista néanmoins ; mais on fut plus d'un quart d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cause de la fumée & de la poussiere ; & quoique les assiégés continuassent de tirer incessamment dessus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes sortes de feux, des bombes de tems en tems, dont aucune n'adressa si juste que la premiere, on ne laissa point de pousser la tranchée jusqu'aux palissades qui étoient au milieu du fossé; mais la quantité prodigieuse de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de

AN. 1653.

AN. 1653. fascines & de terre pour la sûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la palissade, on fut obligé de se cacher sous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient sans cesse, & enfin on attacha le mineur au Corps de la Place.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde; M. de la Feuillade fut blessé d'une grenade à la tête; un coup de mousquet ayant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humieres, passa au travers de la jambe d'un pionnier & frappa enfin la botte du Duc d'Yorck, sans lui faire aucun mal. M. de Turenne resta toute la nuit sur la Place, & il est certain que sans sa présence la chose n'auroit point réüssi.

M. de la Ferté avoit de son côté si fort avancé son attaque, que sa mine étant prête le jour suivant, on la fit sauter l'aprés midi: M. de Turenne avec plusieurs de ses Officiers & Volontaires alla par curiosité voir quel effet elle produiroit; mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la Muraille; & l'intention étoit de renverser non seulement l'angle; mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut sauté & que la fumée fut dissipée, on vit qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout; mais ayant fait tirer six coups de canon à la fois de la batterie qui étoit sur le bord du fossé, cette partie de la tour tomba & appaisa la colere de M. de la Ferté, dont l'impatience inquiéta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur qui ne se tira d'affaire qu'en abatant avec le canon ce que la mine avoit déja ébranlé de la tour. La bréche étant

bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoya des Officiers pour dresser la capitulation, & il fut convenu qu'il sortiroit le lendemain avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi. AN 165.

Ce siége dura dix sept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde; mais beaucoup de chevaux, à cause du mauvais tems & que le terrain où on campoit étoit une terre fort grasse. Il n'y eut personne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, second fils du Comte de Roussi, qui reçut un coup de mousquet dans la tête en montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François poussent les siéges & prenent les Places, se doit particuliérement attribuer aux peines que se donnent leurs Généraux; au lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Espagnols s'en rapportent à un Sergent de bataille ou à quelqu'autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainsi dire, par les yeux desquels ils se gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même; il alloit reconnoître en personne & de bien prés les villes qu'il vouloit assiéger; il marquoit toûjours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit présent; il ordonnoit de quel côté il la falloit pousser, y alloit réglément matin & soir; le soir pour résoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir si les ordres avoient été suivis, ayant toûjours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'instruire de ses intentions: il retournoit pour la seconde fois à la tranchée aprés souper, & y restoit plus ou moins de tems, suivant que sa présence y étoit nécessaire. La diligence du Général excite nécess-

AN. 1653. faitement tous les Officiers de l'armée à une grande application à ce qui est de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un seul Ingénieur à son attaque : quand il en avoit dans d'autres siéges, il ne s'en servoit que comme d'Inspecteur sur les travaux : la plûpart des Officiers sçavoient comme on doit pousser la tranchée & faire un logement : il y a un Capitaine de mineurs qui a soin de les conduire suivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non-seulement par sa propre expérience ; mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne se doit jamais reposer entierement sur quelque Ingénieur que ce puisse être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'un homme qui doit y être à tout moment, veuille s'exposer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, se piquent plus aisément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux ; outre qu'ils en acquiérent plus de capacité pour tout ce qui regarde un siége. Le feu Prince d'Orange qui suivoit une maxime toute opposée, en se confiant uniquement à ses Ingénieurs, & n'employant ses Officiers qu'à la défense des tranchées, eu avoit peu qui entendissent bien à assiéger une Place, à moins que ne ce fut quelque personne dont l'application & l'industrie suppléât au défaut de la pratique : ainsi peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont servi avec eux avoient appris ce qu'ils sçavoient dans d'autres pays.

On ne fit point de lignes de circonvallation au siége de Mouson, cela auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien : la petite riviere de Chiers la couvroit du côté

du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la Place : le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siége de Rocroi: elle avança jusqu'à Varnicourt où on apprit que la Ville s'étoit renduë. An. 1653.

Après ces deux siéges, il ne se passa rien de considerable entre les deux armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi que les François devant Mouson. M. de Turenne les observa toûjours de près; ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommerent les fourages sur leur frontiére, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour ayant ramassé quelques troupes, outre celles de la Maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'armée, elle fit faire le siége de Sainte Ménéhoult. M. de Navaille commandoit la Maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoyées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du Regiment de M. de la Ferté: mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent, generalement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Castelnau entendit parfaitement bien à faire un siége, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble, & le Cardinal fut obligé d'envoyer le Maréchal du Plessis-Praslin pour y commander en chef; après quoi le siége fut poussé avec plus de succès qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plûpart de sa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jetter du secours dans la Place, sur les

AN. 1653. avis qu'on eût qu'il avançoit de ce côté-là avec son armée.

M. de Turenne ayant fait camper ses troupes derriere la Somme entre Roye & Corbie, le Duc d'Yorck voyant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siége de Sainte Menehoult: mais ayant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de differens prétextes, que malgré ses empressemens la Ville capitula avant qu'il put partir. Ce Prince accompagna le Roi de France au Château de Ham, à deux lieuës de Sainte Ménehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la bréche qu'on avoit fait au Corps de la Place avant qu'elle battit la chamade.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES
DU
DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assez-tôt pour empêcher les Espagnols d'Assiéger Arras: ils investirent cette Place le trois de Juillet avec une armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siége; mais elle ne l'étoit pas assez pour empêcher que le Gouverneur ne put encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent. AN. 1654.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la Place: S. Lieu y entra le premier avec environ deux cens maîtres, & passa au travers du quartier du Prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le Baron

AN. 1654. d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine; & le Chevalier de Crequi avec le reste s'ouvrit peu de jours aprés le passage au travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées; on n'osa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cause que la plaine qui regne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis. Une autre raison qui fit entreprendre le siége d'Arras, c'est que les François ayant commencé celui de Stenai, les ennemis espererent finir le leur, avant que celui-là fut achevé; & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on ne seroit pas en état de les interrompre. En effet, l'armée du Roi étoit si foible, que n'osant se commettre dans un pays ouvert avec une armée si supérieure, elle se tint proche de Péronne jusques vers le seize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient presque achevé leur lignes: Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle se mit en marche, pour servir en qualité de Lieutenant Général sous M. de Turenne; & prit son jour, suivant la datte de sa commission, comme le plus jeune qui servoit dans cette armée.

Elle campa le premier jour de sa marche à Sains prés de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieuës de cette derniere Place: le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour se couvrir de quelque ruisseau, afin que si les ennemis venoient à lui, il put éviter le combat: il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieuë de Mouchi, d'ordonner à l'armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrain où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence Cavalerie

& Infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque maniere en état de défense: mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très-avantageux; le front proportionné au nombre des troupes; le ruisseau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'armée avant qu'elle fut retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assez bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquerent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la proposition; mais cela n'est pas bien sûr: quoiqu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre. AN. 1654.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plûpart de son Infanterie: sa Cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'étendoit avec le reste de son Infanterie jusqu'au ruisseau. M. de la Ferté avoit le sien à la droite de tout en bas, du côté de la Scarpe au Village de Peule, auprés duquel campoit une partie de son Infanterie: l'autre étoit à Mouchi, & sa Cavalerie sur deux lignes entre l'un & l'autre village: le Corps de réserve étoit dans sa place ordinaire derriere le quartier de M. de Turenne qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui decouvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe & celui où étoit le ruisseau; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour qu'après avoir essuyé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée sur hauteur, & pour assûrer davantage les deux ex-

AN. 1654. tremités des lignes, on y avoit posté de l'Infanterie aussi-bien que dans le centre des aîles de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya presque tous les soirs de gros partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois: car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fussent pourvûs abondamment de toutes sortes de provisions, autant que les armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un si grand Corps de troupes avoit toûjours besoin de quelque chose; soit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en voulussent une surabondance de provision. Dès que l'armée du Roy fut à Mouchi, ils détacherent continuellement des partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voisines; on envoya inutilement des Partis pour les couper; on n'avoit jamais le bonheur de les surprendre, parce que le Pays étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cent chevaux sous le commandement d'un Lieutenant-Genéral: ceux qu'on détachoit de l'armée de M. de Turenne se postoient ordinairement entre le camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtez de petites gardes avancées qui alloient à la découverte; & des sentinelles par tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose; mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'YORCK les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre il s'embloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté; mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que

ce pouvoit être, les sentinelles qui ètoient sur la hauteur de Monchi, qui avoient vû la même chose, assurerent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginez, & qu'il falloit que ce fut auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un Régiment tout entier de Cavalerie de cent vingt maîtres allant de Doüai au Camp des ennemis & tous les Officiers aussi bien que les Cavaliers, portant chacun un sac de poudre en croupe, outre quatre-vingt chevaux chargez de grenades, que des paysans à pied conduisoient, avoient tous été brûlez sans qu'on pût sçavoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triste spectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les visages hideux & défigurez, & le reste du corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des partis qui coururent où ils avoient apperçû le feu, amenerent au camp tous les hommes dans lesquels il y avoit encore quelque signe de vie, quelques chevaux des moins brûlez & la [illegible]ire de timballes qui appartenoit à ce Régiment.

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince ayant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le visage brûlé; il répondit, que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras; & le questionnant sur les particularités; il dit qu'étant à l'ariere-garde du Régiment, il apperçut un Cavalier qui avoit à sa bouche une pipe de tabac allumé, surquoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donnant quelques coups de plat d'épée au Cavalier, qui étant yvre, mit le pistolet à la main, & le lui présenta; qu'il se jetta promtement à bas de son cheval, appréhendant la suite & que le Cavalier tirant en même-tems sur lui, il mit le feu au sac de poudre qu'il

avoit derriere son cheval, qui en sautant le com-
1654. munica au sac du Cavalier, & successivement à tout le Régiment; mais qu'étant pied à terre, il en échappa mieux que les autres, dont la plûpart furent tués sur le champ, & qu'il en fut quitte pour avoir le visage, les mains & quelqu'autres parties du corps brûlées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis sous le commandement du Comte de Lorge; mais le Comte se fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, prit trois ou quatre de ses Capitaines, ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des assiégeans avec le reste. Une autre rencontre fut beaucoup plus désavantageuse, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Général: il étoit en parti avec huit-cens chevaux, & ayant été averti que les ennemis vouloient faire passer un convoi dans leur camp par le chemin de .... il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au sien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne sçavoit point que les François y étoient, & les Cavaliers ayant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi, sans sçavoir que Droot étoit si proche d'eux, ils se trouverent attaqués si inopinément & si brusquement, que les deux premiers escadrons furent renversés avant qu'ils pussent monter à cheval: Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'escadron le plus proche, que les ennemis rompirent aussi; & sans le Régiment de Beauveau qui tint ferme; & battit le premier escadron des ennemis qui avoit fait le désordre, tout le parti auroit été entierement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de se mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuse Droot ayant été blessé à celle du Régiment de Beauveau. Les ennemis ne sçachant point la force

du parti auquel ils avoient affaire, jugerent à propos de se retirer; les François ne songerent point à les poursuivre, & auroient crû s'être assez heureusement tirés d'affaire, sans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des blessés fut petit de part & d'autre; il y eut plus de désordre que de mal, & on peut dire qu'en cette occasion les deux partis furent battus.

Le Duc d'Yorck étant allé en parti à son tour ..... enleva un autre parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuscade un peu devant le jour dans un village prochain; il marcha aussi-tôt de ce côté-là avec tout son parti, & approchant du village autant qu'il se pouvoit sans être découvert, il envoya quelques Cavaliers pour les attirer hors de l'embuscade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de se retirer; ce qu'ils exécuterent avec tant d'adresse, que les ennemis se trouverent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fut pris.

Pendant que toutes ces choses se passoient hors des deux Camps, les ennemis ayant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, pousserent le siége avec toute la diligence possible, & presserent la Place si vivement, que quelque vigoureuse résistance que fit M. de Mondejeu, qui en ètoit Gouverneur, & qui étoit secondé avec toute la bravoure imaginable par Messieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Espagnols ne laissoient pas de gagner tous les jours du terrain : ils étoient maîtres le ... d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoyoit souvent des Messagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arriverent au Camp : un d'eux

AN. 1654. ayant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb, afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne peut rien trouver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colere, *il faut éventrer le coquin*: ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb, & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Stenai.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit crû, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard; ce qui joint aux nouvelles qu'on eût en même-tems que le siége de Stenai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit esperé, & qu'ainsi il n'y avoit point d'aparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Géneraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de clayes dans deux jours; on fit cette provision, parceque les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diametre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher, & on esperoit avec les clayes rendre ces trous inutiles: mais comme on vient de le dire, ces craintes se dissipent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut le jour suivant du camp devant Stenay que la Place seroit bien-tôt prise.

Le ...... d'Aouſt ont eut avis que le Maréchal dHocquincourt qui avoit ſuccedé au commandement de l'armée depuis que M. Faber avoit pris Stenay, avançoit, & ſouhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande armée, ou s'il camperoit dans quelqu'autre lieu ; ſur quoi on lui répondit que M. de Turenne avec quinze eſcadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec ſa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient enſemble reconnoître un poſte ſur le ruiſſeau de Crinchon auprés de Rivieres, où on eſperoit qu'en ſe retranchant un peu, l'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y ſeroit en ſûreté. An. 1654.

Les deux Généraux ſe rencontrerent le dix-ſept d'Aouſt à l'endroit dont on étoit convenu ; mais au lieu d'aller reconnoître le poſte, ſur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ſous le commandement de M. de Boutteville, ils marcherent dans le même inſtant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoyerent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à ſon canon, & à ſes bagages, qui étoient alors auprés de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour le ſoûtenir ; mais en arrivant auprés de S. Pol on apprit que les ennemis ayant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugerent pas à propos d'aller plus loin, mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils reſolurent de s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laiſſé quatre ou cinq cens cavaliers démontés, & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer, le poſte étant de conſéquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait paſſer ſûrement la plûpart de leurs convois. Cette Place leur ſervit pour ſe rafraîchir dans la communication continuelle qu'il y avoit

AN. 1654. eû entre leur armée & leurs garnisons circonvoisines. Il étoit important de la prendre, & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine; car dés que l'Infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dressées, les ennemis capitulerent, & si on ne se trompent, furent faits prisonniers de guerre.

Le lendemain, qui étoit, dix-neuf, l'armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne, suivant sa coûtume, prit un escadron ou deux de Cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis; étant arrivé auprés d'un vieux camp des Romains, que les gens du païs appellent le camp de Cesar, où la Scarpe & un petit ruisseau se joignent, il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruisseau lui donna la facilité de reconnoître à loisir ce poste, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon : il le trouva si propre pour son dessein, qu'il proposa à M. d'Hocquincourt de s'en saisir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivieres. Le lendemain on y marcha; M. d'Hocquincourt pour y être plus en sûreté fit tirer une ligne depuis la riviere jusqu'au ruisseau, & trouvant que les ennemis avoient posté environ cinq cens hommes dans l'Abbaye du Mont S. Eloy, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette riviere, il résolut de l'attaquer le jour suivant, malgré la proximité des lignes des assiégeans; afin que s'en étant rendu maître il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la riviere qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaye & les lignes, à la reserve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de vouloir défendre les murailles du dehors; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnerent, se retirant dans le dedans

de

de l'Abaye qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes : On fit aussitôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante, on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une bréche. Cependant les Gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres, & des murs d'un petit jardin jusqu'à la portée d'un pistolet du pied de la muraille principale, ils y attacherent le mineur, auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de sûreté, ils s'avancerent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraile principale de l'Abbaye, par où les ennemis tiroient, & se retirerent ensuite sans avoir perdu que peu de monde. Le Régimenr de la Marine trouva dans le même tems le moyen de se loger à la faveur d'une petite levée de terre contre la Tour, que le canon battoit, ce qui obligea les ennemis de capituler, & de se rendre prisonniers de guerre. M. d'Hocquincourt se retira ensuite au-dessous du ruisseau au camp de Cesar, & M. de Turenne retourna à son camp avec ses quinze escadrons & deux Compagnies de Dragons, AN. 1654.

Il résolut en chemin faisant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloy, & en étant aproché à la demie portée du canon, il les cotoya toûjours à la même distance le long de la Scarpe, jusqu'à ce qu'il les eût observé autant qu'il le jugea nécessaire de ce côté-là ; cependant les ennemis firent grand feu de leur canon ; il n'y eut point d'escadron qui ne perdit deux ou trois hommes sans les chevaux ; & quelques vieux Officiers murmurerent de ce qu'on les exposoit ainsi

AN. 1654. pour rien, à ce qu'ils croyoient : c'est la seule fois que le Duc d'Yorck ait entendu, pendant qu'il a servi dans les armées de France, blâmer M. de Turenne d'exposer son monde sans nécessité. Mais ces Messieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puisque fut dans ce tems-là qu'il choisit, en s'exposant lui-même aussi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne se seroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pû reconnoître toutes choses avec tant d'exactitude. Il avança si prés avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Milord Germain fut tué sous lui d'un coup de mousquet tiré des lignes, dont la balle aprés avoir passé au travers du corps de cet animal, le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Eloy, quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si prés des ennemis dans un païs découvert, & ils pouvoient compter jusqu'à un homme, sorti de leurs lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoüa qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas osé hazarder autant du côté du Prince de Condé; mais qu'ayant servi avec les Espagnols, il connoissoit leur flême & leur coûtume; qu'il étoit sur qu'à son approche Fernando Solis n'oséroit rien entreprendre de son chef; qu'il envoyeroit au Comte de Fuensaldagne qui étoit Gouverneur des Armes: que le Comte iroit lui-même, ou en envoyeroit avertir l'Archeduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé, dont le quartier étoit directement opposé au sien, d'y venir déliberer dans un conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces

consultations se feroient entre tant de personnes differantes, on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon, & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévû ; les Espagnols observerent toutes ces formalitez, & résolurent dans leur conseil de l'attaquer quand il n'en étoit plus tems ; le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularitez. AN. 1654

Les Généraux reçûrent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertissoit qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâterent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes : on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vûë que le bien public & le service du Roi, au lieu que la plûpart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs interêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer toutes les raisons dont ils pûrent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt, Gouverneur de Peronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, Monsieur de Bar Gouverneur de Dourlans, & presque tous les autres, à la reserve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de désespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réüssissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple tentative sans pousser l'affaire, comme un expédient pour sauver l'honneur de l'armée, ne croyant pas qu'il fut possible de réüssir. M. de la Ferté après même que la chose fut résoluë ; envoya un Trompette à M. de Turenne, dans le dessein de l'intimider, comme il parut par la maniere dont il s'y prît ;

AN. 1654. le Trompette entra brusquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il soupoit avec plusieurs Officiers, & dit tout haut que son Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vû dans les lignes des ennemis d'où il revenoit; qu'il se croyoit obligé en conscience de lui en faire un rapport fidel, que les ennemis avoient considerablement élevé leurs retranchemens : que le fossé extérieur seroit trés-difficile à passer ; que par de-là ils avoient crusé tout le long plusieurs rangs de trous, dans les intervalles desquels ils avoient fiché des pieux; que les lignes étoient bien bordées des troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de se retirer, lui disant que si ce n'étoit le respect qu'il avoit pour son Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la sorte. Cette description faite ainsi publiquement, auroit pû effrayer ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la source & le motif : mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foiblesse le confirmoit d'autant plus dans sa resolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrerent à ne faire qu'une tentative, qu'au lieu de sauver leur réputation elle seroit en effet tout contraire; puisqu'en faisant une fausse attaque sans la pousser, il seroit visible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdroit. Il representa qu'en poussant l'affaire tout de bon on n'attaquoit pas un seul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front; que quelques-uns ne trouveroient aucune opposition ; ou tout au plus un petit nombre de gens dispersés, qui n'étant point capables de résister, on pourroit s'établir, & donner lieu aux troupes prochaines, qui n'auroient pû forcer le côté qui leur étoit opposé, d'entrer par le même endroit, & d'y

faire un passage à la Cavalerie; qu'en attaquant la nuit aucun quartier des ennemis n'oseroit venier au secours d'un autre; que chacun craignant pour soi à cause des fausses attaques, personne n'hasardoit de quitter son terrein, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se feroit fair un passage au travers de leurs lignes; que la seule chose qu'il appréhendoit étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque désordre en marchant aux ennemis; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manquerit point de les forcer; ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raisons, c'est que la Cour vouloit absolument qu'on entreprit le secours: il fut enfin résolu malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient opposés. Le jour fut pris pour la veille de S. Loüis, & quoiqu'il n'y eut que les trois Généraux qui le sçussent, toute l'armée eut ordre de se tenir prête, de se pourvoir de fascines, de clayes, & de toutes les choses nécessaire pour cette entteprise. On fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron pendant plusieurs jours; jamais il ne s'est vû dans une armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confessions & communions. AN. 1654.

Peu de jours avant l'attaque M. de Turenne ne perdoit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il s'y falloit prendre, & de la résistance qu'on pourroit probablement trouver. Il les instruisoit de ce qu'il falloit faire, suivant les differentes occasions, & les accidens qui pourroient arriver; il leur recommanda sur tout de tenir les Soldats en bon ordre, quand ils seroient entrez dans les lignes; de ne les point laisser avancer trop vite, parce que ce seroit le moment le plus

AN. 1654. chatoüilleux, & le tems de crise ; d'observer une grande attention & une exacte dicipline, y ayant plus de danger d'en être chassé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voisins du lieu qui seroit forcé, y tomberoient sur les attaquans ; qu'il ne falloit point songer d'aller droit à la Ville, qu'il falloir au contraire marcher le long de la ligne, & en chasser les ennemis, avant que d'aller aux amis : On pourroit croire que c'est de cette maniere d'entretiens des Géneraux, que les Historiens leur font faire de grandes & de longues harangues sur le point de donner les batailles, lorsqu'ils y songeoient le moins : au lieu que ces discours familiers, comme ceux que faisoit M. de Turenne aux Géneraux & aux Officiers, parroissent bien plus utiles, & instruisent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'Yorck est témoin que M. de Turenne en usa ainsi, mais il ne sçait pas si les deux autres Géneraux firent la même chose de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualeté à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une si grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humieres avec M. de Turenne, où se trouvoit aussi le Duc d'Yorck, demanderent de voir les lignes des ennemis ; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ses lignes, qu'on apperçût un Parti qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourageurs qui retournoient au Camp : M. de Turenne les ayant observé, ordonna à ces Messieurs de se mettre entre les fuyards & leurs lignes pour les couper, &, commanda en même tems à la Garde avancée de les soûtenir ; mais

les ennemis étant bien montés gagnerent leur garde avant qu'on pût les joindre; & comme on les suivoit toûjours, ils rentrerent dans leur Camp & abandonner queques soldats qui coupoient des facines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit prisonniers. M. de Turenne se servit de cette occasion pour reconnoître cet endroit de leur lignes qu'ils n'avoit pas encore vû; mais il ne put y arrêter longtems, à cause du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval : c'étoit le quartier du Prince de Condé. On se retira; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieuë, dans lequel on avoit de l'Infanterie; & en descendant la hauteur, on apperçût à environ une lieuë l'escorte des fourageurs qui étoit de douze escadrons, commadée par M. de l'Isle-bonne qui retournoit au Camp; & voyant en même-tems de la Cavalerie ennemie sortit des lignes, M. de Turenne se détourna un peu de son chemin & marcha vers M. de l'Isle-bonne à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence possible; esperant, si les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler : car outre l'escadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ soixante-dix Officiers & Volontaires; mais les ennemis resterent sur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prence de Condé y vint lui-même avec environ quatorze escadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne suivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Isle-bonne de retourner au Camp, renvoya l'escaron de la Garde à son poste, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eût pas fait beaucoup de chemin qu'il se détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore pour gagner le haut d'une

An. 1654. autre éminence sur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir qu'elles forces il avoit derriere lui ; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pûssent voir qu'il n'étoit soûtenu de personne, il ordonna à une dixaine de Volontaires d'aller à eux : M M. Germain Berklei, Biscara, Trigomar étoient de ce nombre : le reste de la troupe escadrona sur la montagne & fit face à l'ennemi : mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, suivirent ces Cavaleries écartés plus loin qu'ils ne devoient, jusqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince de Condé détacha aussi-tôt un escadron qui étoit le Régiment d'Estrées à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg pour leur couper la retraite ; ce qui obligea M. de Turenne de détacher son petit escadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Isle-bonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoya le même ordre à l'escadron de la Garde. Ce fut tout ce qu'on pût faire pour débarasser les Volontaires ; mais pour les sauver, il falloit charger le Duc de Wirtember donc on défit lescadron, malgré l'inégalité du nombre. On le poursuivit en bas dans une petite prairie & une petite hauteur, où ses Cavalies faisant volte-face, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les poursuivans, donr il y eût quelques-uns de tués, Les ennemis reprirent courage & changerent une seconde fois avec tant de vigueur, que le petit escadron plia, fut poussé & obligé de retourner le dos. Lescadron de la Garde qui en retournant à son poste avoit vû le commencement de l'action, arriva au secours ; aussi-tôt le Duc d'Yorck & M. de Joyeuse se mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc ; mais à

peine eurent-ils commencé, que tout l'escadron s'enfuit & les laissa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs Domestiques : dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualté ayant eu son cheval tué sous lui, on tâcha de dégager; le Duc d'Yorck l'appella; mais voyant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il pût pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joyeuse fissent leurs efforts pour le mettre à couvert : ce fut en vain ; & pour s'y être opiniâtrés trop long-tems, ils furent en grand danger d'être pris, ne se sauverent qu'avec peine, & M. de Joyeuse eût le malheur de recevoir un coup de mousquet au travers du bras, dont il mourut ensuite. Le Duc d'Yorck se tira d'affaire sans aucun mal ; Mylord Germain pensa être pris en tâchant de sauver un Gentilhomme nommé Beauregard dont le cheval avoit été tué ; il voulut le prendre en croupe sur le sien ; mais le cheval ne voulant point porter double, se cabrant & bondissant il fut jetté bas, Germain lui dit de se tenir à son étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis ; mais étant poursuivi de trop près, il fut obligé de le laisser, Beauregard fut fait prisonnie. M. Berklei aida à sauver M. de Castelnau, dont le chaval ayant reçû cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis, ce que Berklei ayant remarqué, il descendit de son cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Castelnau & eût beaucoup de peine à se sauver. On fut poursuivi une demi-leuë par les ennemis, jusqu'à ce que M. de l'Isle-bonne arriva enfin avec ses douze escadrons; les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de se retirer sans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui

An. 1654.

AN. 1654. portoient les manteaux de leur maître ; mais il y eut peu de tués & de blessés. . . . .

Toutes choses étant prêtes pour l'atteque des lignes, il fut résolu de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé : ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la Ville & joignoit celui du Comte de Fuensaldagne. Pour favoriser ce dessein, l'avoit ordonné trois fausses attaques en trois differents endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquiéme d'Août. Pour exécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencerent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté. Comme le Soleil se couchoit, c'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'armée, quoiqu'il y eut loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La premiere ligne d'Infanteria possa le pont qui étoit sur la gauche de tout & le plus près des ennemis : la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là : sur le troisiéme, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie ; & sur le quatrième pont passa l'artilerie avec tout ce qui en dépend : de cette maniere, en faisant seulement face sur la gauche, l'armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête, & chaque Cavalier avoit derriere soi deux fascines pour les porter à l'Infanterie, quand elle en auroit besoint. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jusqu'à ce qu'il fit grand jour : on n'y avoit point laissé de troupes, & il devoit suivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre &

d'exactitude, qu'on arriva precisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes; on ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas longtems; on ne donna aucune allarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'armée, & les mousquetaires cacherent soigneusement leurs méches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelques distances de l'Infanterie pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne; il divisa égalemet les huit Lieutenans-Généraux entre la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune, quatre; il en posta trois à la premiere ligne d'Infanterie composée de cinq bataillons. Le Comte de Broglie commandoit Picardie & les Suisses, qui étoient les deux bataillons de la droite: M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche, & M. de Passage celui de la Feüillade qui étoit au centre de la Cavalerie qui les devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons, M. Bar menoit la droite derriere M. de Broglie, Le Duc d'Yorck étoit à la gauche derriere M. de Castelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu; M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le Corps de réserve d'Infanterie, & celui de huit escadrons de Cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Isle-bonne. AN. 1654.

M. de la Ferté, qui s'étoit mis à la gauche avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & son Corps de réserve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de Cavalerie,

An. 1654. derriere laquelle étoit une seconde ligne d'Infanterie, de quatre autres bataillons avec quelque Cavalerie sur les aîles, & un petit Corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques ; la premiere composée des trois troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des Régimens d'Yorck & de Dillon & six escadrons, le tout commandé par M. de Traci qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé sans être découvert, de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne, & alors de marcher droit à la barriere de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la Ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Gillottiere devoit tomber sur le quartier du Comte de Fuensaldagne avec deux bataillons, six escadrons, deux Compagnies de Dragens & deux piéces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arrivoient incessament, & le pria de différer l'attaque d'un moment : M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vû qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt, & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées ; & les siennes étant rengées, il les conduisit lui-même à Cheval pour attaquer.

La nuit étoit belle, le tems serein ; la Lune qui avoit éclairé pendant la marche se

coucha dans le moment qu'on arriva au lieu destiné : elle avoit à peine disparu, que la nuit devint obscure & qu'il se leva un petit vent frais qui empêcha les ennemis de rien voir ni rien entendre : ils ne sçurent rien de la marche, jusqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les mêches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les souflant, les faisoit flamber au milieu des ombres de la nuit, & les Soldats qui marchoient serrés venant à s'entrechoquer, le feu en sortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumiere. Aussi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirerent trois coups de canon & allumerent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit aussi-tôt son attaque; mais sans la vigueur des Officiers qui les menoient, & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne se seroient point acquittés de leur devoir avec cette braboure dont jusques-là le Duc d'Yorck avoit toûjours été témoin; car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occasion : ils marcherent néanmoins sans s'arrêter jusqu'au pied des lignes où ils ne trouverent point autant de résistance qu'ils se l'étoient imaginé. Les cinq bataillons se rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient destinés à faire des passages pour la Cavalerie y travaillerent aussi-tôt : chaque escadron, après avoir porté ses fascines au pied des trous qui lui étoient opposés, où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux fossés, faisoit volte-face & alloit se mettre en bataille à quarante pas en arriere, attendant pour avancer quand les passages seroient faits. Dans cet entre-tems, un homme AN. 1654.

An. 1654. vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit blessé & que les affaires n'alloient pas bien sur la droite ; surquoi, pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux, ce Prince donna ordre aux Timballiers & aux Trompettes des escadrons, à la tête desquels il étoit, de battre & de sonner; ce qui fut ensuite exécuté par le reste de la Cavalerie, & anima beaucoup l'Infanterie ; mais son escadron & celui qui étoit auprès en souffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan sur la gauche, firent grand feu sur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & les Timballier de l'escadron où il étoit fut le premier tué. Ce fut alors que M. de la Ferté qui n'avoit pas mis ses troupes en ordre aussi-tôt que M. de Turenne, commença son attaque : mais soit qu'il fut moins heureux, soit qu'il trouvât plus de résistance, quoique les Officiers eussent mené l'Infanterie avec beaucoup de resolution jusques dans le fossé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repoussés, s'enfuirent & chercherent à se mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le désordre fut fort grand, les Officiers d'un côté se plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs soldats,& ceux-ci croyoient qu'ils avoient suivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent battus & que la Cavalerie souffrit beaucoup de leur mauvais succès ; car le feu des mêches de l'Infanterie attira sur les cavaliers toute la mousqueterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependont l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne ayant achevé un passage pour la Cavalerie, & le Régiment qui porte son nom ayant trouvé une barriere qu'il ouvrit & qui lui

épargna la peine de faire un autre passage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvilers de passer le premier avec quatre escadrons que le Duc d'Yorck devoit soutenir; il y entra avec les trois premiers, & comme le quatrième y entroit aussi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arriverent à cette barriere, & n'y voyant que cet escadron qui entroit, ils firent sur eux une décharge de mousqueterie & jettent quantité de grenades; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & son Major ayant été blessés, cet escadron fut repoussé & les ennemis fermerent la barriere sur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point passer, marcha sur la droite le long de la ligne, jusqu'à ce qu'il trouva un autre passage par lequel il entra à la tête du Régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occasion ne faisoit que deux escadrons; & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-bois Colonel de la Feuillade, s'étoit avisé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour observer à la faveur de cette lumiere, si les ennemis étoient encore en bataille derriere: ils y avoient effectivement quelque Cavalerie; mais l'obscurité les empêcha réciproquement de se découvrir, & ce Prince passa prés d'eux sans être vû avec deux escadrons; mais le troisiéme qui étoit du Régiment de Beauveau tomba sur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître; le Duc d'Yorck avançant toûjours, pénétra jusqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de passage vers la ville, il la cotoya, l'ayant toûjours à sa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la riviere au-dessus de la ville qui séparoit le quartier de Lorriane de celui de Fernand Solis, & trouvant que personne n'étoit encore entré dans le quartier de

An. 1654.

AN. 1654. Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de passer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux escadrons de Turenne seulement, le reste des troupes qui doivent le suivre s'étant égarées. Il avança jusqu'à la tente du Prince François de Lorraine sans trouver aucune opposition, & ce ne fut que de-là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq escadrons des ennemis en bataille sur une hauteur à la portée du mousquet, sur quoi il fit alte jusqu'à ce qu'il lui vint du secours, rangea ses deux escadrons sur un front qui occupoit la distance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes, & envoya trois ou quatre personnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le Duc de Buckingam vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pousser la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui: ce Prince répondit, qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & se commettre témérairement; que ce qu'il voyoit d'ennemis étoit double de son nombre, sans ce qu'il pouvoit y avoir derriere la hauteur sur laquelle ils étoient: qu'en avançant, si on étoit battu, les ennemis se rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de passer, les romproient, & que par ce moyen ils se sauveroient eux & leur bagage; que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie seroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc, outre qu'il avoit l'avantage du terrain: en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie, & que quand elle arriveroit, il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingam ne servirent de rien; le Duc d'YORCK resta ainsi quelque tems en présence des ennemis, se regardant l'un l'autre, & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de ses Cavaliers s'étant écartés tomberent sur la tente du Prince François, où ils trouverent outre sa vaisselle, de

l'argent

l'argent qu'il y avoit pour un mois de paye de ses troupes. On pensa le payer bien chérement : car les autres Cavaliers entendant le bruit que faisoient leurs camarades en prenant cet argent, quitterent les rangs l'un aprés l'autre pour aller partager le pillage ; malgré les défenses & les menaces de leurs Officiers qui seuls resterent auprès du Prince ; ce qui se passant à la vüe des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'étre chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit nécessaire d'y aller lui-même, il recommanda à M. de Montailieur Lieutenant Colonel de Turenne de tenir bon sur la hauteur jusqu'à son retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le second escadron de Villequier qui alloit vers la ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa ; mais à peine la queüe de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la Cavalerie qu'il avoit laissé pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en désordre, ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fut possible de les arrêter. Le Duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pû conduire au pont, le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa Cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres armées qui commençoient à le passer : il jugea qu'il y auroit assez de Cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la ville vers le quartier du Comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes commandés par M. de Schomberg, & les deux autres AN. 1654.

AN. 1654. le Régiment de Gesvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout au tour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de Cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Legers du Roi ou pour ses Gendarmes; surquoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y ayant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit; mais en arrivant en bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne; qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il est à propos de rapporter ici comment ce Général se trouvoit en cette posture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté ayant été repoussé dans son attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit passé avant lui, & ayant dessein de faire quelque chose de considérable, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons, partie de ses troupes & les autres de celles de M. de Turenne. Il étoit déja grand jour, & il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuensaldagne: il avança dans le même-tems avec de l'Infanterie de ses troupes & de celles de M. de Turenne, parmi lesquelles étoit le bataillon des Gardes Fran-

ʢoises, qui étoit de l'armée de M. de la Ferté, mais il venoit fort en désordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas; M. de la Ferté l'ayant apperçuë; descendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer : M. de de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainsi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter; mais il étoit trop tard; tout ce qu'il pût faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le suivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que la Ferté ne se fit battre, & qu'aprés cela il n'eut lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrain où il se trouvoit. La chose arriva comme il l'avoit prévû : M. de la Ferté fut battu; & dans le même-tems que les ennemis le chargerent, ils détacherent de la Cavalerie pour dissiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes; ils en taillerent la plûpart en piéces, prirent plusieurs Officiers aux Gardes; mais ils ne poursuivrent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer sur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire se retirerent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. AN. 1654.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, & d'étendre ses escadrons sur la gauche de ceux qui y étoient en bataille; il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, si les ennemis pouvoient rassembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinssent leur donner de l'occupation, y ayant peu de fond à faire sur celle qu'ils avoient avec eux : il lui demanda ensuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu son Régiment de Cavalerie, & ce Prince lui rendit compte de tout de ce qui

An. 1654. lui étoit arrivé, & aux autres avec lesquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ sept piéces de canon étant entrés dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques escadrons, & on tira sur les ennemis avec succés. Il n'étoit pas néanmoins sans inquiétude, apprehendant toûjours qu'ils ne vinssent avec de l'Infanterie; car voyant le peu d'ordre qu'observoit sa Cavalerie, & presque toute l'Infanterie en confusion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point sans sujet qu'il craignoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes; mais cette inquiétude ne dura pas long-tems aprés que le canon eût commencé à tirer; car soit que les ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelqu'autre raison, ils ne jugerent pas à propos d'y rester; environ demie heure aprés qu'on eût tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirerent: on vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie se retirât.

Le Duc d'Yorck a sçû depuis par des personnes qui étoient avec le Prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des Généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pû rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit crû; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître; mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugerent néanmoins, & le crurent sur

leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le Prince de Condé étoit sur l'autre hauteur ; parceque tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre maniere : le Prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé. AN. 1654.

Cette même considération empécha M. de Turenne de poursuivre le Prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arriere-garde ; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit exécuté ; mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garnison de la Place, n'eut pas la même discrétion ; il voulut faire quelque expédition sur l'arriere-garde du Prince, pendant qu'il passoit la riviere pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçû si vertement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise ; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après qu'il eût passé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il raillia ses troupes écartées derriere le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauverent à Douai avec un escadron ou deux tout au plus ; ils passerent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne, & si on y avoit laissé seulement un escadron, on auroit pû probablement le prendre prisonnier.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arriverent au rendez-vous que comme le jour commençoit à poindre ; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance : la principale occupation de son Infanterie fut de faire un passage pour sa Cavalerie, à la tête de laquelle le

An. 1654. Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, aprés que le Duc d'Yorck en fut sorti. La plûpart de la Cavalerie des deux autres armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau, qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé; il y trouva M. de Marsin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons, qui l'arrêterent un tems considérable: les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiners qui défendirent le passage si longtems, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver; & lorsque la Cavalerie qui étoit sortie de la ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toûjours de ses Fantassins ou de ses Carabiners, comme il avoit fait au ruisseau: en sortant des lignes, il les plaça derriere, d'où ils tirerent sur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenuë en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marsin se retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il ralloit son monde, comme il a déja été dit.

Environ dans le même-tems que M. de Marsin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant sorti de la Place, quelques vieux Officiers l'ayant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parceque M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir; mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendit en aucune maniere partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes; qu'à son égard, il avoit acquis assez de réputation dans la résistance que sa Placa avoit

faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure. AN. 1654.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux fausses attaques ; celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la premiere eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du Comte de Fuensaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. Turenne ne fut pas si heureuse ; M. de Traci qui la commandoit, suivant exactement ses ordres, eut un sort bien different ; car lui ayant été ordonné de marcher sans bruit dans un fond à la demie portée du canon des lignes, & d'y rester sans rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turende auroit commencé la sienne, dont on supposoit qu'il devoit entendre le bruit ; il arriva tout autrement à cause que le vent étoit contraire & assez grand ; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il supposa que quelque accident avoit empêché l'exécution du dessein ; il résolut néanmoins de rester encore quelque tems dans son poste, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoyoient à la découverte : peu de tems aprés il apperçut un ou 2 escadrons, qu'il prit pour la garde avancée qui alloit à son poste ; mais en voyant sortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber sur lui ; sur quoi il donna ordre à ses deux bataillons de se sauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec sa Cavalerie il se retira vers Bapaume : il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'apercevoir de son erreur ; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plûtôt que lui ; ils remarquerent que la plûpart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & plusieurs de celui du Prince de Condé, se retiroient par

An. 1654. le chemin qui conduit à Cambrai : ils détacherent les Aide-Majors de chaque Régiment, avec chacun cinquante hommes, pour escarmoucher contre les ennemis dans leur passage ; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre ; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes : on ne perdit aucun Général ; il n'y eut de Colonel que M. de Puymarais, qui l'étoit de Cavalerie, qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'escadron d'Eclinvilliers qui avoit si mal fait deux ou trois jours auparavant, lorsque M. de Joyeuse fut blessé, fut le plus maltraité ; il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il se fit battre ; & voulant apparemment rétablir sa réputation, il chargea alors si vigoureusement, que les autres ayant plié avant lui, il souffrit beaucoup plus, & la plûpart de leurs Officiers furent tués sur la Place : le nombre des blessés ne fut pas grand ; M. de Turenne reçut une contusion & un coup de mousquet dans ses armes, & eut un cheval tué sous lui. On ne se souvient point que hors M. de Broglie, qui eut la cuisse percée d'une balle, il n'y eût aucun des autres Généraux blessés ; peu d'Officiers subalternes le furent. Les Volontaires se tirerent heureusement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & la Clotte qui furent griévement blessés, & en moururent ; ils étoient avec le Marquis d'Humieres, qui fut attaqué vivement par un escadron des ennemis, Biscara & quelques autres furent fort blessés, de même le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de son Régiment.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de blessé & pris que le Baron de Bryolle

un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé, c'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre son Roi, montra néanmoins peu de jours avant mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans son cœur, & qu'il ne l'étoit que par accident: il envoya chercher son fils, qui avoit été fait prisonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entraîné dans le méchant parti, & lui commanda sous peine de sa malediction, de ne se laisser jamais séduire, sous quelque prétexte que ce peut être, à prendre les armes contre son Souverain: cette exhortation d'un pere mourant le toucha si vivement, qu'il protesta vouloir être bon Sujet sur quoi il fut mis en liberté. AN. 1654.

On fit environ trois mille prisoniers; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine; ils étoient dans une redoute, où ils se trouverent envelopés: on trouva soixante-trois piéces de canon dans les lignes, de toute sorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un si grand train d'artillerie, tout le bagage des ennemis fut pris: les Soldats trouverent un grand butin, tous les Officiers Généraux de cette armée se faisant servir en vaisselle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, sans quoi on ne pouvoit subsister dans une si grande armée; la quantité en étoit si considérable, que quand l'armée passa l'Escaut quelque tems aprés sous Cambrai, on compta plus de sept mille tant charrettes que chariots couverts, quoique l'armée ne fut pas alors de plus de vingt mille hommes, au lieu que quand on fut pour forcer le lignes, elle étoit de quatorze mille Fantassins, onze mille chevaux & quatre cens Dragons.

Le jour aprés que la ville fut secouruë, le Duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Peronne, où étoit la Cour: pour l'escorter à Arras, où elle resta quelques jours, pendant

AN. 1654. lesquels l'armée campa dans les lignes des ennemis ; on se servit de leurs huttes, & on y trouva une si grande abondance de fourage, que les ennemis avoient amassé, qu'il ne fut pas besoin d'en aller chercher pendant qu'on y resta.

Le dernier jour d'Août, l'armée marcha vers Cambrai, campa à Savchi-Cauchi, & la Cour retourna en même-tems à Peronne. Le 3. Septembre l'armée marcha à Thun S. Martin, où elle passa l'Escaut sur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança jusqu'à Saulsoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valencienes. Le jour suivant elle campa à Kievrain, & le seize elle tomba sur le Quesnoi, entre Vilenciennes & Landrecies ; il y avoit un Gouverneur ; mais la garnison étoit petite, la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la miniere Espagnole ; c'est-à-dire, pour la mettre seulement hors d'état de défense, & pour la pouvoir rétablr aisément. Cette ville se rendit dés le lendemain : on fit aussi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajoûta de nouveaux ouvrages ; & aprés y avoit laissé une forte garnison, on marcha Bavay, & le onziéme Septembre on arriva devant Binche ; qui se rendit le même jour, n'y ayant que les Bourgeois. On y resta jusqu'au vingt-deux, dans l'intention seulement de manger le pays, & pour donner le tems de fortifier le Quesnoi.

Pendant ces marches, M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'ils n'avoient coûtume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faisoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit aussi à la tête de l'Infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aîle de Cavalerie,

qui faisoit l'arriere-garde ; ainsi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre si aisé & si avantageux, que le Duc d'Yorck le lui a toûjours vû pratiquer tant qu'il est resté depuis avec lui dans le service de France. Il les avertit de plus, que lorsqu'ils arriveroient à un défilé où à un ruisseau, ils n'arrêteroient point, jusqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fussent passés de l'autre côté ; mais qu'ils se feroient un passage particulier sur la droite ou sur la gauche, observant toûjours de mettre l'avant-garde entr'eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainsi faire de plus longues marches ; & depuis ce tems-là on passa toûjours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche ; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelque fois la hardiesse de se fourrer deux ou trois jusques dans les rangs, & quand ils le pouvoient ils enlevoient toûjours quelqu'un..................

AN. 1654.

On s'étonna pendant cette marche qu'une armée vectorieuse & si considérable, n'entreprit pas un siége d'importance cette même année ; mais on ne consideroit pas que la saison étoit fort avancée, & que quoique le Quesnoi ne fut pas de lui-même considérable, cette Place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la Campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit déja formé son plan : le dessein étoit hardi de prétendre conserver cette Place : située au milieu du pays ennemi, & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année suivante plus aisé à exécuter, & particulierement le siége de Landrecies.

Les ennemis rassemblerent sous le canon de Mons les débris de leur armée, d'où ils détachoient continuellement des partis pour inquiéter les fourageurs de l'armée de France, pendant

AN. 1654. qu'elle resta à Binche ; mais M. de Turenne y donna si bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs Cravattes voltigeassent incessamment autour du Camp, & dressassent de continuelles embuscades : il s'en fallut peu qu'ils n'enlevassent un jour une garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons ; elle étoit de quatre escadrons postés derriere un ruisseau, & avoit une petite garde de trente maîtres sur une hauteur de l'autre côté. Le Duc d'YORCK allant la visiter, trouva que quatre autres escadrons la relevoient ; il passa le ruisseau à la tête du détachement qui alloit relever la petite garde, & étant arrivé à son poste, on vit environ trente Cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit sur la gauche ; mais quand ils furent à demie portée du canon, ils retournerent en arriere, comme s'ils eussent craint qu'on ne les suivît : M. d'Humieres & quelques autres Officiers de la même garde qui étoient un peu avancés, se mirent à galopper, & ceux qui étoient plus prés de ce Prince ayant proposé de poursuivre les ennemis, & voyant les autres aprés, coururent aussi sans demander s'il l'approuvoit ou non ; sur quoi il courut lui-même à toute bride, & ayant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à arrêter leur ardeur : ils murmurent & se plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le parti ; mais il les assura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuscade, & qu'il n'étoit pas probable que les ennemis fussent venus si prés, s'il n'avoient eu le dessein de les attirer ; en effet, à peine les eût-il arrêtés, que les ennemis firent volte face, & tâcherent à les engager en escarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner ; ils se retirerent vers Mons, & un moment aprés on vit deux cens chevaux les suivre, qui s'étoient cachés dans un petit fond, derriere un bois qui n'étoit pas loin

& où les ennemis vouloient les surprendre M. d'Humieres & les autres Officiers remercierent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parceque pour peu qu'ils eussent avancé d'avantage, ils auroient été pour la plûpart faits prisonniers, parceque la grande garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pû venir assez à tems pour les dégager ; le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite garde étoit postée, étant si long, que l'affaire auroit été finie avant qu'on eût pû arriver à leur secours. AN. 1654.

On a oublié de dire que quand l'armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quitté M. de Turenne aprés avoir consumé les fourages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluyes, qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'armée : il marcha vers Maubeuge, parceque le pays entre Binche & cette Place est plus ouvert & moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toûjours eu à ses trousses le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus géné qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas ; & il étoit à craindre que l'armée l'ayant sur ses aîles, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les Dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les aîles, suivant la necessité : à peine furent-ils en mouvement, qu'ils les suivit avec son avant-garde ; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait : sa marche étoit disposée de maniere qu'il pouvoit à tout heure se mettre en un moment en

ordre de bataille, ſans la moindre confuſion.

AN. 1654. Sur la droite de tout marchoit la premiere ligne de l'aîle qui avoit l'avant-garde ce jour-là ; ſur la gauche étoit la moitié de la premiere ligne d'Infanterie, ſur la gauche de laquelle étoit la ſeconde ligne de Cavalerie de l'aîle qui faiſoit l'avant-garde, ſur la gauche encore marchoit l'autre moitié de la premiere ligne d'Infanterie, ſur la gauche de laquelle étoit l'autre aîle de Cavalerie & la ſeconde ligne d'Infanterie ; & enfin ſur la gauche de tout, étoit le Corps de réſerve de Cavalerie ; de ſorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq eſcadrons, chaque fille ou colonne étant de bataillons & de eſcadrons.

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites piéces étoient à l'arriere-garde : quand on venoit a quelque défilé, l'arriere-garde faiſoit volte face avec ſes piéces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant paſſée, faiſoit auſſi volte face, laiſſant un eſpace ſuffiſant aux autres qui devoient ſuivre, pour ſe mettre en bataille à meſure qu'ils paſſoient ; ils reſtoient en cet ordre juſqu'à ce que tout fût paſſé, & enſuite toute l'armée s'ébranloit en même-tems pour continuer ſa marche. Aprés qu'elle eut avancé un peut plus d'une lieuë, on découvrit environ quarante eſcadrons des ennemis qui approchoient ſur la droite : le gros de cette Cavalerie avança plus près que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruiſſeau entre deux : ils ſe contenterent de faire paſſer leurs Cravattes, avec un eſcadron ou deux pour le ſoûtenir ; les Cravattes approcherent ſi prés, que pluſieurs Soldats ſortirent de leurs rangs, & ſe mirent dans les intervales de la Cavalerie pour eſcarmoucher ; ils ne laiſſerent pas de ſuivre toûjours juſqu'à ce que l'armée arriva à un paſſage aſſés près de Maubenge, eſperant toûjours trouver l'occa-

ſion de donner quelque échec ; mais M. de Turenne prit tant de ſoin & regla ſa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en perſonne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un ſeul eſcadron dans le moindre déſordre : il fit preſſer un peu les dernieres troupes à ce paſſage auprés de Maubeuge ; mais voyont la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toûjours, il ſe retira & les laiſſa en repos déſeſperant de retirer aucun profit de cette marche ; il ne paſſa point le défilé, pour ne pas s'expoſer mal à propos, & retourna à ſon Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Maubeuge ; & quoique le Camp fut marqué entre la ville & les bois, la grande obſcurité & la confuſion des bagages fut cauſe qu'il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrain n'avoit que peu d'étenduë : perſonne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été deſtiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remede, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour il remit l'armée dans ſon ordre ; & le même jour, qui étoit le vingt-trois ; elle marcha à Bavay. Le Régiment entier des Cravattes ennemis pourſuivit un petit parti juſqu'à l'avant-garde, & s'engagea ſi fort, qu'il courut riſque d'être entierement pris : Les deux premiers eſcadrons coururent à eux, & les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils ne trouverent pas d'autre moyen de ſe ſauver qu'en ſe jettant dans les bois ; pluſieurs abandonnerent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mémes ; néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occaſion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre. AN. 1654.

L'armée étant arrivée à Bovay, on travailla à démolir les murailles de cette petite ville, que

AN. 1654. les habitans avoient abandonnée la premiere fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutissent : elle n'est qu'à trois ou quatre lieuës du Quesnoi, & auroit pû incommoder, si les ennemis y eussent mis des troupes pendant l'hyver. De Bavay l'armée marcha à Baudignies, & campa prés du Quesnoy, elle y resta jusqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambresis, aprés avoir consommé les fourages des environs de Quesnoy. Pendant le tems qu'elle y resta, les travaux en furent perfectionnés, & les magasins remplis de toutes choses nécessaires, de maniere qu'il auroit été trés-difficile aux ennemis d'y rien entreprendre aprés qu'on seroit entré en quartier d'hyver.

Pendant que l'armée campa à Cateau-Cambresis, une escorte qui couvroit les fourageurs pensa étre défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait prisonnier à la première charge, en mettant en bataille les premiers escadrons que les ennemis renverserent ; & si les autres qui étoient de vielles troupes, comme la Valette, Grammont, & d'autres, n'avoient soûtenu vigoureusement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en piéces, & les fourageurs en grand péril: mais quoiqu'ils vissent leur Commandant pris, leurs premiers escadrons en déroute, ils marcherent fiérement aux ennemis, les obligerent de se retirer sans rien entreprendre d'avantage, & ramenerent les fourageurs au camp sans en avoit perdu aucun. Le parti qui les avoit attaqué étoit sorti de Cambray, les forces étoient à peu prés égales ; & si les ennemis avoient poussé leur premier avantage, ils auroient défait l'escorte entiere, & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pû emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les assurer ; deux ou trois jours aprés il voulut aller lui-même les

couvrir

couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt escadrons, deux battaillons, & quatre pieces de campagne, esperant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la premiere fois. Il ne se trompa point dans sa conjecture. Peu de tems aprés avoir posté ses troupes pour la sureté des fourageurs, on apperçût six escadrons des ennemis qui sortoient d'un bois assez proche où ils s'étoient embusqués : ils vinrent au grand galop comme s'ils eussent eu dessein de tomber sur deux ou trois escadrons des Gendarmes, qui étoient postés dans un petit fond, entre le bois & un village où plusieurs fourageurs chargeoint leur trousse. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y ayant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'avoient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pû venir à son secours. Ainsi considerant le danger où il étoit, il crut ne se pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voyant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginerent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derriere eux pour les soûtenir, & se retirent aussitôt dans le bois ; M. de Shcomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assez fort, & ne pouvant point sçavoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il resta là jusqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner. AN. 1655.

On envoya depuis toûjours de grosses escortes

AN. 1654. avec les fourageurs, les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le soin qu'on prit des convois qu'on envoya au Quesnoy empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis; on y resta encore quelques semaines sur la frontiere, où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroy : on les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hyver ; la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entreprissent rien sur le Quesnoy.

AN. 1655. Cette campagne commança par le siége de Landrecies; aussi-tôt que les François investirent cette Place, les ennemis se posterent entre cette ville là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur païs; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magasins du Quesnoy de toutes les choses nécessaires pour le siége, empêcha les Espagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoy au camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pûssent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre : ainsi on ne fera point de relation particuliere de ce siége, ni un détail fort exact de toute cette campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement oublié. Il resta à la Fere attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le désir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siége : mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage : il n'y eut que M. de la Feüillade qui osa l'hazarder, & qui fut pris & blessé dangereusement : son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple, & on ne songea plus

à passer ; jusqu'à ce que les ennemis décamperent un jour ou deux avant que la Place se rendit. An. 1655.

Ce siége fut heureux pour les soldats ; les assiégez se contenterent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement esperer d'un siége de cette conséquence : ils capitulerent dès que la mine eut fait brêche à la face d'un bastion, & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement ; on ne perdit d'Officiers de conséquence que M. de Tracy Mestre de Camp, qui comme le plus ancien, commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la ville fut renduë, l'armée resta encore quelques jours pour combler les lignes, & reparer la brêche & les dehors. Cependant les ennemis se retirerent chez eux entre Mons & Valenciennes derriere les Rivieres, & ne se croyant point en état de risquer une bataille ; ils ne se proposerent que d'observer le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fissent quelqu'autre siége de conséquence.

Quand l'armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Bussiere, petite ville dépendante du pays de Liege, à une lieuë de Thuyn. Aprés avoir employé quelques jours à cette marche, & en avoir resté un ou deux à la Bussiere, on retourna sur ses pas, & passant par Avênes on investit la Capelle ; ensuite n'estimant point qu'elle fut d'assez grande importance, on changea d'avis ; on passa la Sambre & on avança dans le Haynault jusqu'à Bavay, où on arriva le onze d'Aoust : Cette Place est entre Mons & le Quesnoy. On eut dessein d'avancer plus avant dans le pays, & de passer la Haisne ; mais aprés avoir envoyé reconnoître les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance de redoutes

AN. 1655. & des plattes-formes à trois ou quatre cens pas les uns des autres, qui régnoient le long de la riviere depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre ; car outre leurs troupes qu'ils y employent, ils y font travailler leurs Paysans qui apportant leurs bêches & les autres instrumens dont ils sçavent se servir pour relever leurs fossez, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étenduë ; ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci ; étoit celle de pouvoir même approcher de la riviere, le pays étant fort bas & rempli de fossez ; & à moins d'y faire de nouveaux passages, il n'y avoit que le chemin de la Chaussée qui conduisoit au Pont de Haisne. Néanmoins dans un Conseil qui se tint en présence du Roi, où se trouverent le Cardinal, M. de Turenne, les Maréchaux de la Ferté, de Villeroy, de Grammont & du Plessis, & où le Duc d'Yorck fut appellé, on fut sur le point de résoudre de forcer le passage au Pont de Haisne ; le Cardinal ayant repésenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir passé la riviere à la barbe d'une armée formidable : mais le sentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entreprise, prévalut, soit par la complaisance qu'on eût pour lui, soit par la force de ses raisonnemens : Il en fit voir les difficultez telles que les ennemis avoient un double avantage ; il dit qu'on pouvoit, à la verité, les forcer ; mais qu'on y perdroit trop de monde ; que cette considération n'étoit pas la seule qui l'obligeoit à dissuader cette entreprise ; qu'il croyoit qu'on pouvoit l'exécuter sans hazarder la vie de tant de soldats, en passant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain ; qu'on laisseroit Valenciennes sur la droite ; qu'on marcheroit à Condé où on passeroit l'Escaut une seconde fois ; qu'ainsi on prendroit les ennemis en flanc, &

que les grands retranchemens des Espagnols deviendroient inutiles. Ces raisons ausquelles il en ajoûta beaucoup d'autres, ramenerent le Cardinal & tous les autres du Conseil à son opinion : on marcha aussi-tôt de Bavai à Bouchain, & sur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marcherent en même-tems vers Valenciennes. An. 1655.

Le treize sur l'après midi, l'armée arriva à Neuville sur l'Escaut : le même jour les ennemis passerent la riviere à Valenciennes, & se posterent fort avantageusement, ayant leur droite couverte des bois de S. Ament, & la Ville sur leur gauche : ils avoient devant eux une vieille ligne sur le mont Azain, qui s'étendoit de la ville jusqu'aux bois ; & au lieu de disputer le passage de la riviere, ils travaillerent à réparer cette ligne qui se trouva le lendemain en bon état de défense. Cependant l'armée de France passa la riviere sur un pont de batteaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes avec les bagages pour les assurer contre les courses de la garnison de Bouchain ; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a sçu depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'armée Espagnole, qu'ils s'étoient proposé de défendre ce poste, que le Prince de Condé s'opposa à la resolution qu'on avoit prise d'y marcher, à moins qu'on n'eût dessein de le soutenir, quand on y seroit arrivé ; qu'il dit nettement aux Espagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui permettoient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnerent toutes les assûrances qu'il pouvoit souhaiter, qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils seroient dans ce poste-là ; & qu'alors il séroit trop tard de songer à la retraite, puisque par-là on exposeroit l'armée à une défaire entiere : les Espagnols ne laisserent pas d'insister toûjours & promirent de

An. 1655. défendre le poste. On les y trouva en effet ; les partis informerent de la maniere de leur campement ; on marcha à eux aussi-tôt que l'armée fut mise en bataille, & étant arrivés à une lieuë de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui suivoient derriere.

Cependant M. de Turenne marcha avec un escadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirerent sur lui leurs plus grosses piéces, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poste;il ordonna à M. de Castelnau de marcher avec son Camp-volant composé d'environ douze escadrons & de deux ou trois bataillons, & de se poster sur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lors qu'on les attaqueroit de front. A peine M. de Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçût que les ennemis se retiroient vers Condé ; & sur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner sur leur arriere-garde pour retarder leur marche, s'il étoit possible, afin qu'il eut le tems de venir lui-même avec le Corps d'armée. On ne sçût que les ennemis se retiroient que par l'avis que M. de Castelnau en donna, parceque le terrain qui est entre les deux armées étant une hauteur sur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il est probable qu'aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne sçûrent que les François avoient passé la riviere & qu'ils marchoient à eux, ils se repentirent de s'être engagés si avant. Quoiqu'il en soit, ils résolurent de retourner à Condé & d'y passer la riviere : ils prirent ce parti sans consulter le Prince de Condé, & le premier avis qu'il en eût, fut par un Adjudant qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit,

qu'il le prioit de prendre soin de l'arriere-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fut le tour des Espagnols de la soûtenir ; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menerent avec eux que de petites piéces de campagne.

Si M. de Castelnau eût fait son devoir, comme il le pouvoit, en suivant ses ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrémités : il est vrai qu'il ne manqua point du côté du courage & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha si promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruisseau qui vient des bois tombe dans l'Escaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marsin étoit posté avec quelques escadrons & des Dragons, il n'attendit point son Infanterie ; mais s'efforça avec sa Cavalerie seule de forcer le passage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & ayant été repoussé avec quelque perte, il se trouva contraint d'attendre son Infanterie qui n'avoit pu venir assez à tems, à cause que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher son Infanterie, ils se retirerent & le laisserent maître du pont qu'il passa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec son avant-garde à l'arriere-garde de M. de Castelnau, auquel il envoya plusieurs ordres réïterés de presser les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il seroit possible pour les joindre : mais de Castelnau se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queüe de leurs troupes & le voyant avancer à la tête des siennes, demanderent à lui parler sur parole : à quoi ayant consenti, parce que c'étoient de ses anciennes connoissances, il ordonna à ses troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils se complimenterent, le Prince de

An. 1655. Condé hâta ses troupes de passer, & de Castelnau fut pris pour dupe : un homme qui étoit resté sur le haut d'un petit côteau ayant fait signe à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galoperent après leurs troupes. Cette civilité hors de saison donna le tems aux ennemis de passer la riviere avant qu'on pût les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Castelnau avoit rengé ses troupes à la portée du canon de la riviere, au-delà de laquelle il vit l'armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Castelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit passé, & ajouta que le dernier escadron des ennemis avoit été obligé de passer la riviere à la nage pour se sauver : cette méprise causa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne, par un accident qui arriva quelques jours après.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir passé la riviere, & marcherent, autant qu'on peut s'en souvenir, l'après midi du même jour vers Tournai. L'armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à construire des ponts une lieuë au-dessous de la Ville, pour l'attaquer aussi-tôt qu'ils seroient achevés. On resolut d'abord que les troupes que commandoient M M. de Castelnau & d'Uxelles seroient seules employées à ce siége, pendant que les deux Maréchaux avec le reste de l'armée le couvriroient & fairoient tête aux ennemis. On commença suivant ce projet à faire les approches ; mais la premiere nuit on trouva tant de résistance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place suppléant à sa foiblesse, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour si peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pousser une des attaques,

laissant l'autre à la conduite de M M. de Castelnau & d'Uxelles. AN. 1655.

Les assiégés avoint brulé les maisons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte : mais n'ayant point eu le tems d'en abatre les murailles, elles servirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mousquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la premiere nuit ; il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix Compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Géneral monta le Régiment de . . . .

La nuit suivante un bataillon Suisse monta la tranchée à une attaque & le Régiment de . . . . à l'autre. On poussa les travaux des deux côtés jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La suivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suisses à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Géneraux le Régiment de . . . . On fit une faute à la premiere qui causa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant sur le soir à la tranchée pour y voir l'état des choses, il crut qu'on étoit assez proche pour faire un logement au pied des palissades, qu'il jugea, aussi-bien que tous les autres Officiers, être en-deça du fossé sur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât ; on se mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit ; mais on arriva au fossé sans y trouver de palissades, & on reconnut qu'elles étoient sur la berme : on ne laissa pas de passer le fossé qui n'étoit ni profond ni large : on s'efforça de se loger sur la berme au pied des palissades : on y trouva beaucoup de résistance ; & après avoir perdu beaucoup de Soldats & d'Officiers, il fallut se retirer & se contenter de faire un lo-

An. 1655. gement sur le bord du fossé. Il ne faut pas s'étonner de cette méprise, le fossé étant étroit & les palissades étant ordinairement posées le long de la banquette du chemin-couvert : on crut qu'elles y étoient ; & il eut été très-difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine distance l'endroit précisément où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place, demanda le lendemain à capituler, & on convint, qu'il fortiroit le jour suivant avec armes & bagages. Ainsi il évacua la Place le dix-neuf avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie.

Pendant ce siége, M. de Bussi-Rabutin, Mestre de Camp, fut envoyé escorter les fourageurs avec sept ou huit escadrons : il les posta de l'autre côté de l'Escaut devant les Villages où on fourageoit. Sur le soir, quand on eût presque fini, & que la plûpart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trousses, Bussi ayant apperçû deux escadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il se trouva particulierement excité par plusieurs Volontaires & personnes de qualité qui étoient avec lui, entre lesquels étoient le Prince de Marsillac & le Comte de Guiche : il marcha à eux avec tous ses escadrons ; les ennemis se retirerent assez précipitament ; & lorsqu'en les poursuivant il les eût presque atteint, ils firent soudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze escadrons des ennemis qui sortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuscade. Bussi, aussi-bien que les autres, fut si surpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier au défilé : la partie n'étoit point tenable ; tous les escadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main,

au défilé : ils se rompirent, coururent à toute bride & se rallierent en arrivant au défilé ; les ennemis se contenterent de ce qu'ils purent prendre dans la poursuite, & ne les presserent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de l'armée de France, composée d'anciens Officiers & de vieux Cavaliers ; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus considerable : elle ne fut que d'environ cent maîtres & d'un étendart ou deux du Régiment Royal, lesquels ayant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoya au Roi par un de ses Trompettes ; mais Sa Majesté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marcherent sans étendart pendant tout le reste de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une Lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit passé dans la retraite des Espagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'ayant luë, envoya un Trompette porter une Lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expressions dures. Il marquoit entre autres choses que s'il n'avoit pas connu son écriture, il auroit plûtôt crû la Rélation qu'il envoyoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général ; & finissoit par cette invective, que si M. de Turenne avoit été à la tête de son armée, pendant que lui-même étoit à l'arriere-garde de la sienne, il auroit vû le contraire de ce qu'il avoit écrit, puisqu'aucun de ses Cavaliers n'avoient été forcés de passer la riviere à la nage pour se sauver.

M. de Turenne fut irrité en lisant cette Lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas se charger de papiers de cette nature ; qu'il l'a-

An. 1655. vertissoit que s'il faisoit une pareille faute à l'avenir, ni sa livrée ni son caractère ne le garantiroient point du traitement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laisser retourner pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir osé apporter un papier si injurieux. On croit que le Prince ne fut pas long-tems sans sçavoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Castelnau lui avoit dit; neanmoins il n'y eût plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'observent toûjours entre des personnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre: ils ne vêcurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant; & jusqu'à la conclusion de la paix ils ne furent jamais sincérement réconciliés.

Après la prise de Condé, où on laissa une garnison suffisante, l'armée marcha le vingt à S. Guislain & en fit le siége. M. de Turenne prit son quartier au Village de Horn, & M. de la Ferté établit le sien de l'autre côté de la riviere: le Roi & le Cardinal vinrent à ce siége, & logerent au Château de Bossut, un peu au-dessous de la Ville sur la même riviere. La situation de cette Place est forte, étant dans un pays fort bas, la riviere de Haisne passe au travers: de sorte qu'elle peut inonder la plûpart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut aussi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cause qu'on ne pouvoit construire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine; les tranchées se comblerent d'eau, quand on approcha de la Place; l'eau étant aussi haute que le terrain, on ne pouvoit ni le creuser ni s'en servir pour se couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines: néanmoins malgré tous ces obstacles la Place fut emportée

en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arriverent à leur quartier à Horn, la nuit étoit si noire qu'ils ne sçûrent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la Ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maisons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la legere, ils en furent bien-tôt délogés, particulierement M. du Passage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'Yorck fut le seul qui se hazarda de rester dans la sienne, qui n'étant qu'à un peu plus de la portée du mousquet de la Place, ils n'y tirerent point, supposant que personne ne voudroit y loger, & il y resta fort en sûreté pendant le siége.

Les Gardes Françoises, comme le Régiment le plus ancien de l'armée, monterent la tranchée les premiers suivant la coûtume. Il arriva dans ce siége une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, sur ce que le premier envoyant ses ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit besoin pour la continuation de la tranchée, la premiere nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître réfusa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même: M. de Montpezat s'en étant plaint le jour suivant, la contestation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux; aussi long-tems qu'il resta à l'armée il ne fit plus de fonction de Grand-Maître, on lui donna un Brevet de Lieutenant-Général, & il ne servit qu'en cette qualité.

On perdit peu de soldats en ce siége; on ne se souvient point qu'il y eût aucun Officier considérable de tué. M. le Chevalier de Crequy & M. de Varenne furent blessez, & quelques autres, comme M. de Chavigny Ayde-Major du Régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Pere de l'Ora-

An. 1655.

toire ; la blessure du Chevalier de Crequy qu'il reçût à la tête fut dangereuse; mais il en guérit: Varenne reçût la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler.

Pendant que l'armée de France étoit occupée à ce siége, les Espagnols diviserent la leur : l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne, avec la plûpart de l'Infanterie Espagnole, & quelque Cavalerie, se posterent à Notre-Dame de Halle; le Prince de Condé avec la plûpart de ses troupes à Tournay, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec 4. ou 5. mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage: on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siége de S. Guislain. La Cour partit peu de jours aprés qu'elle fut renduë : Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems ; & pour empêcher les ennemis d'assiéger ces deux Places dans l'hyver, on consomma tous les fourages, & on mangea le pays aux environs ; on n'envoya point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fut moindre de deux mille chevaux, il y avoit toûjours un Lieutenant-Général, M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même ; quoique les ennemis fussent toûjours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre Officiers des mieux montez pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble qui suffi-

toient pour dissiper ces coureurs. Les fourageurs se trouverent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes. An. 1655.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux : il fallut aller jusqu'à Chievres & à l'Abbaye de Cambron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieuë d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il fallut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du camp, on lui donna quarante escadrons, cinq battaillons & deux pieces de canon : ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoya devant le jour un parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il falloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fut arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourageurs fussent dans le bois; il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher plus vîte que l'escorte, & ordonna de suivre sur le même front à droite & à gauche des escadrons : on marcha dans cet ordre jusqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieuë de Chievres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plûpart la faulx à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieuë : mais quand ils arriverent à la vûë du pays qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas possible de les empêcher de se débander, & de fourager avec toute la précipitation imaginable; ce que le Duc ayant observé, il laissa sur la plaine où il se trouvoit alors auprés d'un village, le reste de son Infanterie, & quelques escadrons

An. 1655. avec les deux pieces de canon, & avec la plûpart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'ils étoient à l'ouvrage il se posta devant eux entre Chievres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath, & envoya le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de se poster au village de Leuse pour les garantir contre les partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'est pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la justice qui s'observe entre les fourageurs. Celui qui entre le premier dans un camp ou dans une prairie en est dans une possession incontestable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une distance suffisante pour lui fournir de quoi faire sa trousse, & charger son cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin, personne ne se présente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre chose, jusqu'à ce qu'il ait son affaire; tellement que le premier venu est le premier servi. Il survint une allarme sur le Midi; causée par M. de Rochepair, qui retournoit au camp avec un parti de mille chevaux sans avoir fait aucune chose; on crut d'abord que c'étoient les ennemis, le Duc d'Yorck le pria de rester avec lui, dans la pensée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourageurs ayant chargé leurs chevaux, on retourna au camp sans autre perte que d'une dixaine, qui ayant passé le ruisseau de Cambron contre les défenses, furent enlevez par un petit parti ennemi. Ce Prince a sçû depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'armée Espagnole, qu'ils avoient résolu de tomber ce jour-là sur les fourageurs de l'armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendez-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournay, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en sortant du

camp

camp avec les fourageurs, que quelques partis du Prince de Ligne lui rapporterent que l'armée étoit en marche, qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient assemblées au rendez-vous, & qu'elles retournerent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde : cette erreur garantit, suivant toute apparence, l'escorte d'un grand danger; elle se seroit difficilement tirée d'affaire si toute cette Cavalerie l'avoit attaquée. AN. 1655.

Peu de jours aprés tout le pays des environs étant mangé, l'armée passa la riviere, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix neuf elle marcha à Leuse; on y resta le tems qu'il fallut pour consommer les fourages qui étoient aux environs, & cependant on prit le Château de Briffel, dont la garnison ne se rendit qu'aprés qu'elle vit le canon en batterie. On jugea ensuite àpropos de sortir du pays ennemis, & on marcha le vingt-six à Pommereüil prés du Pont de Haisne. Le lendemain aprés avoir passé la riviere on campa à Anirt sur l'Haisneau, à environ une lieuë de Keuvrain, qui est sur le même ruisseau: Ce quartier là & les environs avoient été tellement mangés, que dés la premiere nuit il fallut aller fourager à deux lieuës pour trouver seulement de la paille; il ne sembloit pas qu'on pût seulement y subsister trois jours: néanmoins on y en resta quinze, sans qu'il manquât aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'armée; mais chaque Cavalerie en apporta un sac en croupe; ce qui la fit subsister si long-tems dans un si maigre pays, où on n'alla point au fourage plus de trois fois: le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller prés de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose; la plûpart des fourageurs n'apporterent que de la paille,

AN. 1655. Aprés qu'on eût achevé les fortifications qu'on ajoûta à Condé & à Saint Guislain, & en avoit rempli les magazins de toutes sortes de provisions: l'armée marcha le douziéme d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles, on crut y rester quelque-tems; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçût ordre de marcher vers la Fere, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocqu'incourt étoit en traité avec le Prince de Condé, pour lui livrer Ham & Peronne, dont il étoit Gouverneur; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçû ordre du Cardinal de quitter l'armée, & d'aller joindre la Cour à Compiegne, pour déliberer sur ce qui seroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisît les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'armée: il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres ayant eu congé de la quitter; sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'armée dans le même-tems que la paix entre la France & Comwel fut concluë & publiée, & que par un des articles de ce traitté, il devoit être nommément banni du Royaume. L'armée resta quelques jours à Mouy: le Duc reçût ordre le dix de la conduire à Mondécour, entre Noyon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, aprés que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'armée.

Le Cardinal le reçût à Compiegne parfaitement bien; il s'excusa de la paix qui avoit été con-

clue avec Cromwel, sur ce qu'il avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêche l'effet de celle que les Espagnols avoient proposé, par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains; avoit fallu prévenir les conséquences d'un traité si dangereux, en s'accomodant avec lui; mais que nonobstant les clauses qui avoient été inserées contre ce Prince dans la paix qui avoit été concluë, il trouveroit toûjours le Roi dans les mêmes sentimens d'estime & d'amitié pour lui. Il doit cette justice à la mémoire du Cardinal, d'avoüer qu'il auroit été un Ministre fort mal habile, s'il n'avoit, dans une conjoncture si délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de son maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laissé échaper cette importante occasion. AN. 1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal pour ne pas le réduire à la nécessité facheuse de sortir de France, considérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV. envoya demander à Cromwel son consentement, pour qu'il pût continuer de servir dans les armées de France; le Ministre craignoit d'ailleurs que si le Duc d'Yorck sortoit du Royaume, les Irlandois qui étoient dans le service ne le suivissent; Cromwel consentit qu'il servît, pourvû que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croyant pas qu'il fût de son interêt qu'il se trouvât dans une armée où il devoit envoyer un Corps considérable de troupes Angloises; & on lui proposa de commander en qualité de Capitaine Général sous le Duc de Modéne, qui étoit Généralissime des troupes Françoises en Italie.

An. 1656. Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non seulement le désir qu'on avoit de le retenir dans le service; mais que si Cromwel ne vouloit pas consentir aux propositions qu'on lui avoit faite sur ce sujet, la pension de ce Prince lui seroit toûjours également payée en quelque endroit qu'il pût se retirer; pourvû qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme Capitaine Général, sous le Duc de Modéne, Généralissime des troupes de France & de Savoye en Piémont; il avoit une forte inclination d'acquerir de plus en plus de l'expérience dans les armes, & la tendre amitié que sa tante la Duchesse de Savoye lui avoit témoignée en toutes occasions, lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés, & qu'elle souhaittoit passionnément de l'avoir auprés d'elle.

Au commencement de Février....... sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre; tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoint prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'ils leur ordonneroit: il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune maniere que leurs Soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter, à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chez eux, & qu'ils conservassent leurs Régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage, outre que leurs Soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulieres, & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en feroit avertir....

Quand on sçut que le Roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre; mais qu'il avoit signé un traité avec l'Espagne, tout le monde crût que le Duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coûtume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frere, pour lui représenter qu'ayant servi en France, y ayant reçû son éducation, & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté, il croyoit qu'il étoit de son interêt de lui permettre de rester en France, au lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit; qu'il ne croyoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre, où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le Duc de Glocester y fussent; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le traité, & qu'ils n'avoient point témoigné souhaiter qu'il fût de la partie; que s'ils venoient à la demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secretement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa désobéïssance apparente; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connuë que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement. AN. 1656.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mere, qui l'approuva, & il résolut d'envoyer Charles Berkeley en faire la proposition au Roi son frere; mais le Roi bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoya immédiatement un ordre absolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéït aussi-tôt; & la Cour de France y consentit.

Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de Condé. Comme il

AN. 1656. faisoit la revûë de sa Cavalerie à la Bussierę sur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous Géneral de l'armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient assiégé Cambrai, qu'il sçavoit n'avoit qu'une foible garnison : il marcha immédiatement & sans hésiter pour tâcher de la secourir, avant que les François pussent être informés de sa marche & qu'ils eussent perfectioné leurs lignes. Il prit ses mesures de maniere qu'il arriva là nuit ; & quoique les François fussent à cheval & en bon ordre, il se fit un passage au-travers des deux lignes de Cavalerie, qui se trouverent dans son chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes si considerable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer jusqu'à la Ville ; ce qui fut exécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contrescarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit si peu à ce secours, que le Prince de Condé fut long-tems à la palissade avant qu'on lui ouvrit les barrieres ; cette surprise fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand Soldats, que sa garnison étoit foible, & que s'il n'avoit été secouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la Ville pour défendre la Citadelle. Cette Place étoit d'ordinaire pourvûë de monde, & ce qui causa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Espagnols que Cromwel envoyant six mille hommes de ses troupes pour se joindre aux François, ils avoient dessein d'attaquer quelque Place maritime. Ainsi ils fortifierent toutes leurs garnisons de ce côté-là, & le Cardinal ayant été informé que celle de Cambrai étoit foible, crût l'occasion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longue-main une forte passion d'en devenir l'Evêque & le Prince ; & veritablement sans l'extrême diligence & le

parti que prit subitement & par hazard le Prince de Condé de la secourir, elle étoit prise : car s'il s'étoit trouvé à Bruxelle, lorsque les Espagnols furent avertis du siége, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils eussent pû déliberer & résoudre sur les moyens de le faire lever. M. de Turenne qui avoit compté sur la lenteur & la gravité ordinaire des Espangols, fut extrêmement surpris de la promptitude du Prince de Condé; & ayant appris par quelques prisonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la Ville, jugea à propos d'en lever le siége, & en donna avis à la Cour. Le Prince de Condé y ayant laissé une garnison suffisante, retourna à Bruxelles & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons. AN. 1656.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures que les François avoient prises pour cette Campagne : ils abandonnerent le dessein d'entreprendre aucun autre siége considerable. Ils diviserent leur armée; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'Infanterie Angloise qui étoit débarquée, après quoi il retourna sur ses pas pour observer les mouvemens des Espagnols, qui quitterent le dix-neuf de Juin le voisinage de Mons pour aller camper sur la Sambre un peu au-dessus de Thuyn. Le vingt-deux, l'armée passa la riviere; le lendemain elle campa proche de Philippeville, faisant mine de vouloir secourir Montmédi. M. de Turenne se hâta de gagner les dévants; le dessein étoit de l'amuser & de lui donner le change, en tombant sur Calais qu'on esperoit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoissoit la foiblesse. Les Espagnols méditoient ce dessein dès avant le

An. 1657. départ de l'Archiduc, qui avoit envoyés des Ingénieurs déguisés pour reconnoître les deffaut de la Pl.c. Ils n'avoient pû encore trouver l'occasion de l'attaquer; ils crurent enfin y réüssir, & avoient pris des mesures si justes, que l'entreprise paroissoit immanquable : elle fut conduite avec tant de secret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre soupçon. On avoit laissé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derriere, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garnisons voisines, suffisoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Moutmédi, l'armée d'Espagne retourna subitement sur ses pas & se mit en marche vers Calais le vingt-six. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracêne prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laisserent le Duc d'Yorck & Marsin avec l'Infanterie pour suivre en toute diligence. Le bagage & le canon marchoient plus avant dans le pays; le Prince de Lignes avoit été choisi pour l'exécution de cette entreprise; & pour en avoir la principale conduite, il fut envoyé un jour devant la marche de l'armée pour se mettre à la tête des troupes qu'on avoit laissées derriere pour cet effet. Le Duc d'Yorck marcha la premiere nuit jusqu'à Tilli avec l'Infaterie; le vingt-sept il arriva au fauxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles, le vingt-neuf ayant passé l'Escaut à Tournai, il vint camper à Pont-à-Bouvines; le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, passa la Lys à Armentieres & campa à Nieukerke. Le lendemain premier de Juillet il arriva à Hasebrouk & le deux à Arques à une lieuë de S. Omer, où en arrivant il se proposoit d'être avant la nuit devant Calais; mais il reçût une Lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entreprise avoit manqué, & lui

ordonnoit de rester à Arques jusqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit sorti de Gravelines aussi-tôt qu'il fut nuit pour exécuter le dessein à la marée basse, en se saisissant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on se pouvoit rendre maître de la Ville en moins de douze heures: mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau se trouva si haute qu'il fut impossible de passer & il fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune chose que de donner une chaude allarme à la Ville: & montrer au Gouverneur l'endroit de sa Place le plus foible, qu'il prit soin ensuite de fortifier de maniere à ôter aux Espagnols l'espérance de la pouvoir surprendre. An. 1657.

Cette grande marche n'ayant produit aucun effet, la Cavalerie & l'Infanterie se rejoignirent à Querne à une lieuë d'Aire le quatre de Juillet, & le canon & les bagages y arriverent un jour ou deux aprés. L'armée marcha le six à Bouré proche de Lillers, y resta quelques jours & fut camper vers le douze à Broüai, le lendemain à Lens; ensuite à Reu sur la Scarpe, & le quinze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai, & aprés y avoir campé jusqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin.

Pendant qu'on perdit ainsi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le siége de Montmédi qui fit plus de résistance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & ayant une bonne garnison. M. de Turenne de son côté observoit les mouvemens des Espagnols, sans pourtant s'éloigner du siége, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la ville. L'armée étant décampée de Marcoin le vingt-sept, marcha au Catalet, le lendemain à Fervaques, le 29. à Origini sur l'Oise où elle ne resta qu'un jour: elle alla camper ensuite à Eglancourt jusqu'au 8. d'Aoust qu'elle marcha à Feron; le lendemain

AN. 1657. à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieuë de Marienbourg, où on sçût la prise de Montmédi qui se défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'aprés que les ennemis se furent logés dans un bastion & y eurent dressé une batterie de six canons. On apprit en méme tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un siége : il fallut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point jusqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne sur la Lys à une lieuë de S. Venant, que M. de Turenne avoit assiégé, & dont les lignes étoient déja si avancées que cette considération & la disproportion des forces ne permit point d'entreprendre le secours de cette Place. On s'étudia seulement à couper les vivres aux ennemis & à empêcher le passage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit passer le lendemain de Bethume à leur armée. On jugea à propos pour cet effet de décamper & de se poster à Montbernenson par où il étoit absolument nécessaire qu'ils passassent. Le pays par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de hayes & de fossés, on commanda des travailleurs pour marcher avec de bêches & des haches à la tête de chaque Régiment, & leur faire des passages, afin que l'armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que sur le midi : la raison de ce délai est d'autant plus difficile à deviner, que le succès du dessein dépendoit de la diligence : on ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui représenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire, l'armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite, le Prince de

Condé à la gauche ; & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Mestre de Camp Général, étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracêne marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes, jusqu'à ce qu'arrivant auprés de la plaine, ils voulurent, suivant leur coûtume, faire la fieste. AN. 1657.

L'armée ne pouvoit aller que lentement dans un pays si fourré ; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à passer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine, lorsqu'il apperçût le convoi des ennemis, qui descendant de Montbernenson marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince ayant passé la derniere haye fit mettre son Infanterie en battaille, & voyant que le Prince de Ligne étoit aussi dans la plaine avec quatre ou cinq escadrons, il l'envoya avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entierement, les ennemis n'ayant que trois escadrons d'escorte ; il répondit qu'il voyoit la chose aussi-bien que lui ; que rien n'étoit plus aisé que d'enlever le convoi ; mais qu'il n'osoit l'attaquer sans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracêne. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une si belle occasion pour être trop scrupuleux : mais il repliqua qu'il ne connoissoit point jusqu'où alloit la severité Espagnole ; qu'en attaquant sans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réüssissoit pas, ou qu'il vint à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais succès à craindre, que M. de Turenne pouvoit bien faire sortir quelque Cavalerie ; mais qu'il n'hazarderoit point d'envoyer son Infanterie hors des lignes. Il ajoûta que si les Espagnols venoient à l'inquietter pour cette action, il consentoit d'en prendre tout le blâme sur soi-même,

& qu'il pouvoit legitimement s'excuser de ne
An. 1657. l'avoir fait que par obéïssance pour lui, puisqu'il faisoit ce jour là la Charge de Mestre de Camp Général : Mais toutes ces raisons ne pûrent rien gagner sur le Prince de Ligne, l'occasion se perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla sa diligence, & quand la plûpart des Chariots furent entrez dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vihrent se joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi; il ne prit avec lui que la Compagnie de ses propres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoya la sienne; mais les quatre premieres, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracêne, jeune & sans experience, marcherent si précipitamment & en desordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrain, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des Gardes du Duc, qui voyoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité; car les trois escadrons François ayant été forcés, ils les poursuivirent ave la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagerent avec eux pesle-mesle jusques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eû le tems de fermer la barriere : mais ils en sortirent plus vîte qu'ils n'y étoient entrez, & s'enfuirent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallierent & devinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laisserent à Berkeley celui de faire l'arriere-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'armée qu'ils trouverent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où aprés avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arriere & fut camper à Montbernenson. Les ennemis ne per-

dirent point un seul chariot de leur convoi; ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le Régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures. AN. 1657.

Aprés avoir manqué le convoi & consideré que les ennemis étoient trop forts pour pouvoir esperer de forcer leurs lignes, on délibera sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siége, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini: la chose fut arrêtée dans un Conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assiéger Ardres; mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'ayant point encore ouvert la tranchée, ne quittassent cette entreprise pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raison étoit foible, fut fort préjudiciable; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenson. L'armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-sept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les Quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Place, où on sçavoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantassins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile; au lieu que si on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Espagnols m'engage à une digression qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins de fautes qu'on leur a déja vû commettre & de celles qui suivront. Dom Juan observoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles; il étoit par tout d'un accès également difficile: il dormoit, comme il a déja été remarqué, aussi-bien que le Marquis

AN. 1657. de Caracêne fort prés de la Plaine quand le convoi passoit, & leurs domestiques qui le virent descendre la montagne aussi-bien que la reste de l'armée, n'oserent jamais les éveiller pour les en avertir : mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon sens, d'esprit &. de bravoure, pussent s'attacher à des formalités qu'ils sçavoient bien être préjudiciable au service de leur maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit servi long-tems, passé par tous les degrés, & devoit sa fortune à son mérite; & si Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainsi dire, d'être élevé comme Fils d'Espagne; il étoit doüé de qualités capables d'en faire un grand homme : mais les scrupuleuses formalités gâtoient tout. Quand l'armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en présence. Quand les troupes étoient à moitié sorties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, sans se mettre en peine de l'armée, ni de reconnoître la situation du terrain, ni de sçavoir les quartiers des Généraux. Ainsi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoissoient ni le campement, ni même où étoit la grand'-garde ni les gardes avancées. Dom Juan avoit coûtume le plus souvent en arrivant à son quartier, quelque bonnne heure qu'il fût, de se mettre au lit; il y soupoit & ne se levoit pas jusqu'au matin. Quand l'armée ne marchoit pas, il sortoit & montoit rarement à cheval.

Mais pour revenir au siége d'Ardres, il se tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracêne, pour résoudre par où on attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y

trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche; & sans examiner la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le Duc d'York feroit la sienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche, & que pour ne point perdre de tems, on feroit ensorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place. An. 1657.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne se contentant point d'avoir vû la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allerent point en personne reconnoître leur attaque, ils envoyerent seulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coûtume des Généraux Espagnols de s'exposer en de semblables occasions. Toutes choses étant disposées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le Régiment du Duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince, le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques Soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoyer des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le Duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état; qu'il avoit presque fini son logement au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur: mais ayant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya

AN. 1657. un Sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un Sergent & quelques soldats pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Glocester se retirerent & retournerent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'ayant eu le même succès & ayant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne se rendit en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracène, qui étoient en carosse derriere leurs attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés visiter les travaux, Dom Juan répondit, *No hazen Ben*, *Ils ne font pas bien*

Le matin un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant, & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardres. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siége. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées, pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut exécuté à l'attaque du Duc par les soins du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçûs, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite il fairoit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux Soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé, & ils arriverent au logement à la faveur du grand feu de la mousquetérie sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçû, & leur

commanda

commanda quand il donneroit le mot de se retirer avec toute la diligence possible jusqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet où ils devoient se rallier. Le Duc d'Yorck de son côté commanda trente Maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'à ce qu'il vît les Soldats revenir de l'attaque, & alors de galopper parmi eux pour apporter les Officiers ou Soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir exécuter ses ordres, & trouva que comme ses Soldats se retiroient de l'attaque, le Lieutenant & ses Cavaliers se tenoient tranquillement derriere une haye à la portée du mousquet de la Place; le Duc galoppa au Lieutenant pour lui réïtérer l'ordre qu'il lui avoit donné; il obéït, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé: & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de Soldats bléssés dont il n'en mourut aucun, ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques; & aprés qu'on se fut retiré par tout avec fort peu de perte, on fit marcher les bagages vers Gravelines, & toute l'armée suivit. Cette marche fut extremément pénible. En arrivant sur le bord du plat païs, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluyes avoient rendu presque impraticable. La pluye qui continuoit sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il fallut faire, désolerent les troupes & les mirent dans un si grand désordre, qu'il ne fut pas possible aux Officiers d'empêcher les Soldats de se débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne se trouva pas le matin dix hommes ensemble de chaque Régi-

AN. 1657.

An. 1657. ment; tout ce qu'on put faire fut de les rassembler le lendemain. Le trente l'armée campa à Broukerxe; celle de France eut sa part du mauvais tems la nuit qu'ils marcherent dans la Plaine de St. Omer pour venir à Ardres, lorsque celle d'Espagne en leva le siége. Le trente-un on passa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoisins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le pays étoit si coupé qu'il eût été très-difficile d'y camper en bataille; mais l'ennemi étoit si éloigné qu'il n'y avoit point de risque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Cassel; & les troupes ayant été cantonnés dans les villages aux environs on y resta jusqu'au sept, qu'ayant appris que M. de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une seconde fois de l'armée. Elle repassa la Colme le jour suivant dans la résolution de défendre le passage de cette riviere le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le Fort de Link jusques vers Spicker : le poste du Duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit jusqu'à Bergue S. Vinox, & le Prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derriere les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, ayant passé la Colme au-dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plûpart des Régimens d'Espagnols natifs avec quelque Cavalerie pour se jetter dans Gravelines. Les trois Régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoyés au Fort de Mardick, & le reste de l'armée se retira derriere le canal qui va de Bergue à Dunkerque. Le Prince de Condé ayant son quartier à Bergue,

Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudckerke, on planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes. AN. 1657.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arriverent devant Mardick & l'assiégerent. Ce fut en partie en execution du traitté fait avec CromWel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque Place maritime de la Flandre, & Mardick étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vû le soin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choses necessaires pour une longue & vigoureuse deffense.

Les François en arrivant devant Mardik, travaillerent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages ayant été consommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demie-portée du canon des retranchemens des Espagnols, & qui avoient été préservées par le crédit que trouverent auprès de quelques Officiers de l'armée les proprietaires de ces Maisons : il y avoit même une garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher, avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient ; mais suivant la coûtume des Espagnols, il se retira sans oser mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes ayant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'Yorck, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déja à se couvrir, & à se retrancher pour se deffendre si on venoit les attaquer : & rencontrant le Prince de Ligne qui faisoit ce

An. 1657. jour-là la fonction de Mestre de Camp général ; il lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, & s'il vouloit laisser fourager les ennemis tranquillement devant ses yeux ? Il répondit à son ordinaire, que sans les ordres du Marquis de Caracêne ou de Dom Juan, il n'osoit rien entreprendre : & sur ce que le Duc lui répliqua qu'avant qu'ils puissent arriver, les François seroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni brûler le fourage ; il répondit que cela étoit vrai, mais qu'il n'entreprendroit rien sans des ordres positifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ses propres troupes, le priant seulement de faire border sa ligne par son Infanterie : mais il répondit encore que le pont étant dans le quartier des Espagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y passer, parceque s'il y avoit quelque chose à faire, c'étoit aux Espagnols à l'éxecuter ; ainsi toutes les propositions ne servirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragerent sans autre inquiétude que celle du canon qui tira toûjours sur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa aussi-tôt de ce qui s'étoit passé entre lui & le Prince de Ligne, il n'en fut point du tout surpris, & assura le Duc que quand il auroit servi aussi long-tems que lui avec les Espagnols, il s'accoûtumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes considérables sans s'en étonner. Les ennemis aprés avoir fouragé tant qu'il leur plut, se retirerent, & laisserent derriere eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sçait point combien d'hommes ils perdirent ; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir.

Deux ou trois jours aprés, le Fort de Mardick se rendit & fut en conséquence du traité fait avec

Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold ; & peu de tems après les François ayant réparé les bréches & comblé les travaux, se retirerent en quartier de rafraîchissemens & de fourages dans leur pays. L'armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardick. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'Officiers & de Soldats furent éxemts de fiévre, & plus de la moitié se trouverent dans un même tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraitées ; il fut presque le seul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Glocester quitta l'armée malade ; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter Dom Juan au sujet de quelques affaires particulieres, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre. AN. 1657.

Les Anglois qui étoient dans Mardick travaillerent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fossés n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en ayant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce Fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour ayant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'armée, accompagné du Roi d'Angleterre : l'obscurité étoit si grande qu'il fallut marcher aux flambeaux. Les ennemis qui

An. 1657. les apperçurent, crurent qu'on alloit les escalader, ou au moins les assiéger, & se préparerent à se défendre, allumant des fallots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus prés que la portée du canon, l'armée éteignit les siens. Sa Majesté, Dom Juan & le Marquis de Caracéne arrêterent avec la Cavalerie, pendant que l'Infanterie avançoit : les Espagnols étant commandés par .... Maréchal de bataille, marcherent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque, le Comte de Marsin avec l'Infanterie du Prince de Condé, du côté qui regarde Graveline, & le Duc d'Yorck à la tête de la sienne se posta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort, les ennemis firent un feu continuel de canon & de mousqueterie, & les petites Frégates qui étoient dans le fossé ne cesserent pas aussi de tirer. L'Infanterie en souffrit peu, parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors ; mais les balles qui passoient par dessus elle, tomberent dans la Cavalerie, & y tuerent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'Infanterie, le Marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon Chaque Corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs avec des Soldats détachés pour les soûtenir : mais le fossé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols : cependant il le fit combler avec de fascines, & fit faire un passage pour pouvoir les soûtenir, si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencerent à applanir les ouvrages, les Soldats détachés firent un feu continuel contre les ennemis, ce qu'ils continuerent jusques vers la pointe du jour que les dehors étant rasez, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément

plus surpris de la retraitte que de l'approche ; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déja partis, que la garnison tiroit encore : il n'y eut pas plus de vingt Cavaliers, un Capitaine du Régiment de Glocester & trois ou quatre Soldats de tués ; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a sçû depuis, n'eurent qu'un homme de tué ; & ils crurent si fort qu'on les alloit assiéger, qu'ils dépécherent un courier à M. de Turenne pour l'en avertir : il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourage, & se mit en marche pour le venir secourir ; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers. AN 1657.

Quelques jours aprés on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloises qui étoient dans la fosse : on avoit eu dessein d'abord de les brûler ; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essayer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose* & *le Veritable Amour*, de six ou de huit piéces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chalouppes qui sortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise : il faisoit une espece de broüillard. Etant arrivés vis-àvis des Frégates, on entendit crier en Anglois: *De quel Bord est la Chalouppe?* Le Matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chalouppe alloit aborder la Frégatte, donna l'allarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs : cet accident & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chalouppes, qui se retirerent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage.

AN. 1657. Le Roi d'Angleterre ayant achévé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracêne, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'Yorck resta à Dunkerque pour y commander l'armée. On avoit toûjours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardick, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la Province de Flandre; & pour rendre la chose plus vraisemblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siége. Néanmoins il y eut ordre d'envoyer les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'hyver, & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracêne y furent arrivés.

AN. 1658. Au commencement du Printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne, & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquerent à munir les Places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siége considérable : les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude; car n'ayant pas suffisamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il falloit en laisser quelques-unes avec de foibles garnisons. Le Roi les sollicita instamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faisant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la premiere entreprise seroit le siége de cette Place; que Cromwel en sollicitoit fortement les François; que tout se préparoit pour cet effet en France & en Angleterre; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient ces avis. Sa Majesté ne se contenta point de leur donner une fois ces avertissemens; elle les réïtéroit chaque semaine, sur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre : mais les Espagnols n'y ajoûterent point de foi, croyant qu'ils étoient faux, &

qu'ils étoient donnés dans le dessein de leur faire dégarnir Cambray, ou quelques autres Places du dedans du pays, Ils étoient encore si allarmés de l'entreprise sur Cambray de l'année derniere, que toutes les raisons du Roi ne purent point prévaloir sur leurs craintes, tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toûjours les mêmes vûës sur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce dessein, quelqu'engagement qu'il pût avoir avec CromWel, à moins que la Place ne fût si bien munie qu'il jugeât le succés impossible.

Cette opinion & plusieurs raisonnemens plus spécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de risque cette année. Ils négligerent d'y mettre une bonne garnison & les munitions nécessaires; & répendant en même tems la plûpart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, sur les frontieres du Haynaut; & renforçant la garnison de Cambray d'un corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligerent tellement Dunkerque, qu'ils laisserent même imparfaits deux Forts à quatre bastions chacun, quils avoient commencé sur le Canal entre Bergue & cette ville-là, qui en auroient rendu le siége beaucoup plus difficile, puisque les ennemis eussent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir assiéger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Espagnols ont fait pour la défense des rivieres, on ne leur en a jamais vû tirer aucune utilité; soit à cause qu'ils ne les achevoient point à tems; soit parce qu'ils n'avoient point assez d'hommes pour les deffendre, ou que les François, par des marches imprévûës, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil six cens cinquante-cinq. Il

An. 1658. est véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là dont on puisse tirer avantage ; car l'armée qui est supérieure & maîtresse de la campagne, trouvera toûjours, avec un peu de patience, les moyens de forcer les passages, ou d'entrer par quelqu'autre endroit dans le pays ennemi ; d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute sa confiance sur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occasions où elles peuvent être nécessaires.

Les François, suivant leur coûtume, entrerent cette année les premiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent prisonniers de guerre le Régiment du Duc de Glocester dans Cassel, où il avoit été imprudemment envoyé, la Place n'étant d'aucune défense, par M. de Bassecour, Maréchal de Bataille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même-tems le Régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres Régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondscotte, pour se jetter dans S. Omer, qu'il croyoit que les ennemis vouloient assiéger : mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du secours ; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie.

Le Marquis de Léede, Gouverneur de la Place, s'y jetta presque en même tems avec beaucoup de peine : il avoit été à Bruxelles y solliciter des secours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçût les premieres nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour lesquelles Places ils avoient eu de la crainte sans sujet, de marcher à Dunkerque, à la réserve du Régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre,

d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde : mais ils ne purent point y entrer ; la Ville étoit déja bloquée, le Marquis de Léede s'y trouva assiégé : la force consistoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre & qu'il étoit aisé d'approcher : la garnison n'avoit aucune proportion avec le vaste terrain qu'il falloit défendre : elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux ; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres provisions. La nouvelle certaine de ce siége ayant été apportée à Bruxelles sur la fin de May, n'étonna pas peu les Espagnols, principalement quand ils sçurent qu'il n'y avoit aucune esperance d'y pouvoir jetter du secours par mer, parce que la flotte Angloise commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le seul moyen qui restoit pour sauver cette Ville, étoit d'assembler l'armée ; on résolut pour cet effet dans un Conseil de guerre où assisterent tous les Officiers généraux, que le rendez-vous général seroit à Ypres ; les ordres furent envoyés à toutes les troupes d'y marcher en diligence ; & le 7. de Juin l'armée & les Généraux s'y trouverent. On vint camper le 9. à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes, où le Maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hédin. Cette Ville aprés la mort du Gouverneur s'étoit révoltée à la persuasion du Lieutenant de Roi & de son beau-frere : ils avoient appellé les Espagnols à leurs secours, avec lesquels ils convinrent de leur livrer la Place, moyennant une certaine somme, qui leur fut payée, & les Espagnols en prirent possession. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longuemain une correspondance secrette avec le Lieutenant de Roi par rapport au dessein qu'il avoit de se révolter, & d'attirer dans son parti la plûpart de la Noblesse & des peuples du Vexin & de la basse Normandie : mais ces menées

An. 1658. furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'exécution; tel est ordinairement le sort de semblables entreprises: il se trouva forcé de chercher son salut dans la fuite, & il y trouva la mort. On a crû que si cette Campagne n'avoit été si désavantageuse pour les Espagnols, il y auroit eu un soulevement en ces quartiers là.

Pour revenir aux mouvemens de l'armée d'Espagne, il fut résolu le onze dans un Conseil de guerre, auquel assisterent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracêne, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, (Dom Estevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'armée aussi prés des lignes des ennemis qu'il se pourroit; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos; que le douze tous les Officiers généraux marcheroient avec deux mille soldats commandés pour reconnoître le terrain & marquer le campement.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail; il faut rapporter ce qui se passa dans le Conseil de guerre, parceque la plûpart de ceux qui y assisterent ont voulu se disculper & s'excuser d'avoir donné l'avis qui fut suivi, ou d'avoir consenti à la résolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck sçait ce qui suit d'une personne qui étoit de ce Conseil, & qui aussi-bien que les autres, a souhaité de désabuser le monde de l'opinion qu'on auroit pû avoir qu'il y eût consenti. Quand tous les Officiers généraux furent assis, Dom Juan leur exposa le sujet pourquoi il les avoit assemblés, qui étoit pour les consulter sur les moyens de secourir Dunkerque. Il leur representa l'état de la Place, & la nécessité d'en faire promptement lever le siége; & s'étant étendu sur ces deux chefs, il proposa de faire marcher l'armée à Zudcote & de camper dans les Dunes le plus prés des

lignes des ennemis qu'il seroit possible, pour pouvoir trouver l'occasion de les attaquer à propos. An. 1658.
Cette proposition fut suivie d'un long silence; & personne ne se levant pour s'y opposer. Dom Juan dit:" Puisque je vois que vous approuvez ce ,, que je viens de proposer, examinons présente-,, ment la maniére & le tems d'y marcher.,, Ensuite il fut résolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis & le terrain pour camper.

Les Généraux furent envoyez le douze comme il avoit été résolu avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des assiégeans, & choisir le terrain pour le campement de l'armée. On fit alte à Zudcore pour marquer le camp: Ensuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracêne & Dom Estevan de Gamare traverserent les Dunes avec quelque Cavalerie jusqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravattes le long du grand chemin entre les Dunes & le prairies, s'avançant si près vers la garde de Cavalerie des ennemis qu'il escarmoucha avec eux, & les obligea de reculer, ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes.

Comme il revenoit pour faire son raport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria instamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit observé tout ce qu'on pouvoit souhaitter; qu'il amenoit même quelques prisonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes: Toutes ses raisons ne gagnerent rien sur son opiniatreté & il insista si fortement, que Boutteville ne put point le refuser. Cet entêtement ne l'exposa pas seulement au peril; mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande distance de leurs troupes; car le Prince de Condé le voyant aller aux lignes, le suivit; Dom Juan apprenant

An. 1658. qu'il y marchoit, en fit de même, & le Duc d'Yorck quoiqu'il eut observé avec le Marquis tout ce qui se pouvoit, sur ce qu'on lui dit que ces Messieurs alloient vers les lignes, galloppa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt poussoit la garde avancée des ennemis, & la faisoit reculer. Ce fut dans cette action que Henry Jermin du côté des Espagnols, & le Marquis de Blanquefort neveu de M. de Turenne à présent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux blessés à la cuisse. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet d'une redoute, quand les ennemis parurent sur une hauteur un peu en deçà de leurs lignes; & dans le moment que le Duc d'Yorck approchoit de lui, ce Maréchal reçût un coup de mousquet dans le ventre, tiré de la redoute, & mourut sur le champ. On se retira, les ennemis avancerent, & le Prince de Condé n'étant pas sûr qu'on pût emporter le corps, s'empressa d'oter les papiers qui étoient dans ses poches. Un Gentilhomme du Maréchal, pria le Duc de faire volteface pour lui donner les moyens d'enlever le corps de son maître: Ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine; ce qu'ils auroient pû empêcher en poussant un peu vigoureusement; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand risque d'être faits prisonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravattes qui n'étoient point capables de soutenir une charge vigoureuse, & ils étoient éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracêne vint avec trois compagnies de gardes pour les secourir: mais le danger étoit passé: il blâma la témerité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'armée; mais si étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans mé-

me parler de quelle maniere on prétendoit les attaquer ; on se retira par Furnes

Le lendemain l'armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes ; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossez qui sont le long du Canal. La Cavalerie étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre ; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie ; ainsi dépourvuë de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant-garde de l'armée arriva au Camp sur les onze heures du matin. On a sçû depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne put croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient, sur quoi sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardick de le venir joindre. Ils marcherent toute la nuit ayant un grand circuit à faire, & arriverent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquilles dans leur camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne deffendit point le soir d'aller au fourage ; comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sçache l'intention du Général ; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si

AN. 1658. fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir là avec le Marquis de Caracène, & témoignant qu'il n'approuvoit point la maniere du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrit, & qu'il croyoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livreroient infailliblement bataille le lendemain matin; le Marquis & Dom Estevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient*; & le Duc leur répliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la garde avancée vint avertir qu'ils avoient vû de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croyoient qu'ils venoient attaquer l'armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allerent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le premier à la garde avancée; & ayant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement, que l'armée ennemie sortoit des lignes; leur Cavalerie avec quatre petites pieces de campagne avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoise sortoit sur la gauche, ayant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire sortir un bataillon de front; & plus sur leur gauche proche de la mer avançoit les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna sur ses pas pour informer les Généraux de toutes ces circonstances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan qui lui demanda quel pouvoit être le dessein des François, le Duc lui repondit qu'ils se preparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient seulement enlever la garde avancée. Le Duc l'assura que ce n'étoit point la coutume des François de marcher avec un si grand corps d'Infanterie composé des Gardes Françoises

&

& Suisses, des Régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoissoit par leurs drapeaux aussi-bien que les Anglois par leurs habits rouges & avec un si gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer simplement une grande garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même instant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonstances que le Duc d'Yorck, & voyant le Duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille, il repondit que non, & le Prince lui dit: *dans une demie heure vous verrez comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du dessein des ennemis: Tous les Officiers Généraux se rendirent chacun à leur poste pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrain qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux. An. 1658.

L'Infanterie au nombre d'environ six mille hommes divisée en quinze bataillons, étoit toute sur une ligne, à la réserve de deux Régimens. Elle s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer tout au travers des autres Dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le Canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout: le Régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute Dune proche de la mer; celui de Dom Francisco de Meneses qui étoit derriere faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc: sur la gauche de Boniface étoit le Régiment de Dom Diego de Gomez que commandoit alors Dom Antonio de Cordoüe; sur sa gauche suivoient les Régimens de Seralvo; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Bristol qui ne composoient qu'un bataillon; ensuite celui du Duc d'Yorck commandé par Muskery. Il y avoit derriere ces deux bataillons les Régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby qui ne faisoient qu'un bataillon qui servoit de reserve: sur la gauche du Régiment

An. 1658. d'Yorck étoient trois Régimens Walons, un Bataillon Allemand, composé de quatre Regimens, & ensuite sur la derniere Dune tirant vers le Canal de Furne suivoient le Régiment de Guilau Allemand, le premier de l'Infanterie du Prince de Condé; & les autres qui composoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit postée sur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de sable avec beaucoup de fatigue : de huit mille hommes de Cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au fourage qui ne retourna qu'après la deffaite. La Cavalerie Espagnole étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie entre les Dunes, celle du Prince de Condé étoit derriere son Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit plusieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre escadrons de front, on ne peut dire précisement sur combien de lignes elle étoit rangée, & ce fut dans cette situation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit sur deux lignes de sept bataillons chacune; la prémiere commandée par M. de Gadagne Lieutenant Général, étoit composée d'un bataillon des Gardes Françoises qui avoit la droite, & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin; ensuite un bataillon des Gardes Suisses qui marchoit sur les Dunes: le Régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Fançoises de cette ligne, qui étoit terminée par trois Régimens Anglois, dont le dernier s'étendoit jusqu'aux Dunes les plus proches de la mer, & devant chaque bataillon de cette prémiere ligne marchoient les enfans perdus.

Il y avoit cinq ou six Escadrons entre les deux lignes de cette Infanterie; & leur aile droite

composée d'autant d'escadrons que le terrain en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les Dunes finissoient, commandée par le Marquis de Crequy Lieutenant Général, & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre escadrons de front: quatre pieces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la Cavalerie de la droite. L'aîle gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Castelnau, marchoit le long de la mer avec deux pièces de campagne; & plusieurs Frégates légeres de la flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la marée le pouvoit permettre, tiroient sans cesse le canon sur les troupes Espagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes. AN. 1658.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquerent les premiers; le Général Lockart étant avec M. de Castelnau, à la tête de l'aîle gauche. Un peu avant qu'ils chargerent, Dom Juan envoya prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un soin particulier de l'endroit où il voyoit avancer les Anglois: il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que sa Compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du Régiment qui se trouvoit le plus prés, avec deux Capitaines & des subalternes pour en renforcer les Espagnols naturels. Il les posta auprès de Boniface, où il jugeoit que seroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conséquence de soûtenir, parceque c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voisines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquassent: ils avancerent avec beaucoup de fierté & de courage; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient payé cherement cette bravoure téméraire, si on avoit profité de leur imprudence: mais ceux qui pouvoient tirer

An. 1658. avantage de cette faute ; soit qu'ils ne la remarquassent point, soit qu'ils eussent quelque raison qu'on ne sçait pas ; n'envoyerent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laisserent échapper cette occasion. Ce fut le Régiment de Lokart qui chargea les Espagnols de Boniface. FenWick qui en étoit Lieutenant Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort escarpée, fit alte pour donner lieu à ses troupes, en prenant haleine, de monter ensuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils se préparoient ainsi, leurs Enfans perdus s'ouvrant sur la droite & sur la gauche ; pour donner lieu au gros de monter sur la hauteur, firent un feu continuel sur Boniface ; & aussi-tôt que le Régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencerent par un grand cri. Le Lieutenant Colonel tomba d'abord d'un coup de mousquet qu'il reçût au travers du corps ; ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton ; de conduire le bataillon, qui n'arréta point jusqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique ; & malgré la résistance vigoureuse des Espagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au lieu que les Anglois étoient fatigués & presque hors d'haleine d'avoir grimpé les sables, Boniface fut chassé en bas, laissant sur la place sept Capitaines, de onze qu'il avoit ; & Klaughter & Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce Régiment, & plusieurs Officiers réformés dont la plûpart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de Soldats. Aprés s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la Dune ; ce que le Duc d'Yorck ayant observé, il fut les charger avec ses Gardes & ceux de Dom Juan ; & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrain ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune ; mais

ce fut sans succés, il fut repoussé : tous ceux qui se trouverent à la tête de sa Compagnie furent outués ou blessés ; & sans la bonté de ses armes qui le sauverent, il y seroit demeuré. Les Officiers de sa Compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan, il n'y eut que Berkley, qui étoit Capitaine de la premiere, qui fut blessé. Le Comte de Colmenero, qui étoit Capitaine de la derniere, fut le seul qui se tirra d'affaire sans accident ; tous les autres Officiers furent ou tués ou blessés, & les Gardes si maltraités, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des siens, qui étoient encore en état de combattre, avec lesquels il marcha au Régiment de Boniface, où Dom Juan & ensuite le Marquis de Caracêne avoient tâché de rallier les fuyards ; mais n'ayant pû en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce Régiment, ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçût un nommé Elvige, Lieutenant du Régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé : il lui demanda ce qu'étoit devenu son Capitaine ; il répondit qu'il avoit été tué avec la plûpart de ses Soldats, & qu'il étoit le seul Officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui, & d'assembler ses Soldats. Il leur cria tout haut que le Duc étoit là : tous ceux qui purent l'entendre le vintent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du Régiment Espagnol ; il l'appella, & lui dit que ses Soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voyoit, & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils se mirent aussi-tôt en bon ordre. Le Marquis de Caracêne arrivant dans cet entre-tems, demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa Cavalerie ; il répondit qu'il l'avoit déja fait ; mais An. 1658.

An. 1658. qu'il avoit été battu. Il ajoûta que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer, & lui montra en même tems de derriere la Dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le Régiment de Lockart avança, non pas directement; mais en tournant sur la gauche, & on le perdit de vûë, à cause de l'inégalité du terrain & de l'interposition d'une Dune: mais le Duc avoit à peine rassemblé le Régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui restoit, que le bataillon Anglois se trouva sur une même ligne avec les Espagnols sur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer, & marchant à la tête de son Infanterie, il vit en arrivant sur le haut d'une Dune que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna aussi-tôt au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ses quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc; ce qu'il fit si brusquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution & le poussa jusqu'au bord de la derniere Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au lieu de les charger, ayant découvert du haut de la Dune que toute l'armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put; mais il ne s'en sauva que fort peu.

C'est une chose remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta ses armes; chacun se défendit jusqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de crosses de mousquet, que du feu qu'on en avoit essuyé Un Soldat auroit infailliblement assommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée sur le visage qui le renversa par terre. L'épée du Duc de Glocester son frere;

qui l'avoit suivi & secondé toute la journée avec une bravoure digne de ses ancêtres, lui ayant tombé des mains par un accident dont on ne se souvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuyer du Prince de Ligne qui étoit auprès de lui, l'ayant vû tomber, descendit de cheval, la ramassa & la donna au Duc, qui, le pistolet à la main, le défendit jusqu'à ce qu'il fût remonté : mais immédiatement aprés, ce pauvre Gentilhomme reçût un coup de mousquet au travers du corps, on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette blessure. AN. 1658.

Un escadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il se trouva obligé de se retirer promptement : ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraite, si dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point ; mais les ayant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc & ensuite le Prince de Ligne se retira luimême.

Le Régiment de Boniface ne fut pas le seul malheureux ; tous les autres Régimens d'Espagnols naturels se trouverent enveloppés par la Cavalerie. Les Anglois ne les chargerent point comme ils auroient dû en marchant directement à eux. Deux de ces Régimens Anglois voyant la résistance que faisoit Boniface, se contenterent de marcher sur le flanc, & de tirer sur les autres Espagnols naturels en passant, & en marchant sur la hauteur de la même Dune après le Régiment de Lockart.

Pendant que les choses se passoient ainsi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraitée. Les quatre piéces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin firent une terrible éxecution & sur la Cavalerie & sur l'Infanterie Les Gardes Françoises & le Régiment de la Couronne qui étoit commandé par M.

An. 1658. de Montgomery, furent tirés de la seconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquerent trois petits bataillons des Espagnols entre les Dunes & le Canal, qui après une foible résistance, s'enfuirent. La Cavalerie Françoise, pour profiter de ce désordre, avança devant l'Infanterie, faisant un front aussi large que le terrain le pouvoit permettre, & étant conduite par le marquis de Créqui Lieutenant Général : mais celle du Prince de Condé la vint charger si vigoureusement, qu'elle fut forcée de se retirer derriere l'Infanterie, qui avançant en bon ordre, empêcha de pousser plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainsi répoussés jusqu'à la troisiéme fois; mais il fallut enfin ceder, parceque la Cavalerie Françoise étoit soutenuë par son Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la sienne. Ce Prince se retira après avoir fait tout ce qui se pouvoit & en Général & en Soldat jusques-là que dans la troisiéme attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui se passa sur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Espagnols naturels, le Régiment de Guiscard ne fit point ferme pour soûtenir l'attaque des Suisses : il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande distance. Une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même chose sans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derriere; la plus grande partie prit la fuite sans avoir vû l'ennemi; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter : mais le peu qui tint ferme se battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans son lieu.

Le Régiment qui suivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck : il tint ferme un peu plus long-tems que ses voisins sur la gau-

che; mais une voix s'étant élevée derriere, que l'Infanterie eût à se sauver, ce bataillon se rompit, les soldats abandonnerent leurs Officiers, & prirent la fuite. Le Colonel Grace voyant ce désordre, crut devoir songer à sauver son Régiment, fit volte face, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme : mais le Régiment d'Yorck eut un sort bien différent; quoique M. de S. Roch avec son Régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main Du Bourg qui les commandoit, ceux qui devoient le soûtenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La Cavalerie qui le poursuivoit joignit bientôt après le Régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même-tems là, le vieux Colonel Michel Mestre de Camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne; mais il ne put jamais l'enfoncer, & il soûtint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté que Michel fut tué avec la plûpart de ses Officiers, & son Régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Bethesé, qui fut tué à la tête de ses piquiers d'un coup de pistolet. Hors ces deux Régimens, on ne se souvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Espagnole qui ait fait son devoir en cette bataille.

AN. 1658.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il songea à la retraite quand il se vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoise, sans aucunes troupes pour les combattre, & ne sçachant point ce qui pouvoit s'être passé sur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il resolut d'y aller: il n'a-

An. 1658. voit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reste de ses Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre chose à le faire échapper; il en avoit suffisament pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas assez pour donner envie de le venir observer: plusieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq Cavaliers qui attaquerent un de ses Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laissez le aller, c'est un de nos Anglois*; sur quoi ils le relâcherent, lui rendirent son épée qu'ils lui avoient pris, & se retirerent dans la croyance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils étoient de l'armée de France: on étoit dans l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la sienne, que quand Victor lui dit ensuite que c'étoient des ennemis. Ce Prince continua son chemin, & fit si bien qu'il passa au trot au travers de l'armée de France, jusqu'à ce qu'il joignit le Colonel. Grace & son Régiment avant qu'il eût traversé les Dunes; & passant auprès des Régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des Dunes toutes les troupes du Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuyards étant fort grande dans le Village de Zudcote, au travers duquel passoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moyen de se dégager qu'en prenant un autre chemin autour du Village. M. de Morieul, un Colonel des troupes de M. le Prince, que le Duc rencontra en quittant les Dunes, n'ayant pas voulu suivre son exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du Village, où il trouva

Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne; on fut obligé de faire volte face, pour donner le tems à Dom Juan de monter un autre cheval, le sien étant devenu boiteux par accident; après quoi on picqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis cesserent de poursuivre. AN. 1658.

Tous les Officiers Génétaux, excepté Dom Estevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan resta si long-tems, qu'il courut risque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine : un Cavalier ennemi saisit la bride de son cheval avant qu'il fut hors des Dunes; mais lui ayant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de maniere qu'il lâcha les rênes, & donna le loisir au Marquis de se sauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis; mais on ne se souvient pas comment il se sauva; & quant à Dom Estevan de Gamare qui commandoit en qualité de Mestre de Camp Général, il ne cessa point de courir à toute jambe jusqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit composé du Régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Bristol, & ce seroit faire injustice au premier des deux de passer ce qui suit sous silence. Ils étoient postés, comme il a déja été dit, à la gauche des Espagnols naturels; quand tout fut en déroute sur leur droite & sur leur gauche, la partie du bataillon qui composoit le Régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les Soldats du Régiment de Bristol, qui étoient Irlandois, se fussent enfuis aussi-bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réserve de Stroud Anglois, qui étoit Capitaine-Lieutenant, qui se vint mettre avec ses compatriotes, dont

AN. 1658. le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient aussi bien abandonnés que les Irlandois ; le premier sous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cause qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit ; car ayant été rencontré par des Cavaliers François écartés, ils le blesserent d'un coup de mousqueton sous l'œil, dont la balle lui ressortoit par le col, & n'en échappa qu'à grande peine ; il fut démonté, & ayant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le seul qui s'étoit mal comporté dans cette occasion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnerent point le Régiment du Roi d'Angleterre ; ils resterent dans leur terrain, quoiqu'ils vissent passer sur leur gauche toute la premiere ligne de l'armée de France, & sur leur droite les Anglois de Cromwel, M. de Ramboure qui commandoit la seconde ligne, avançant avec elle à la tête de son Régiment, alloit attaquer le Régiment du Roi d'Angleterre ; mais le voyant seul, il avança un peu devant ses troupes pour lui offrir quartier ; les Officiers répondirent qu'ils avoient été postés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient résolus de s'y maintenir aussi long-tems qu'ils pourroient ; il leur répliqua que leur resistance seroit vaine, puisque toute leur armée étoit en déroute ; ils répondirent de rechef qu'ils ne devoient point là-dessus en croire leurs ennemis ; sur quoi il leur offrit s'ils vouloient envoyer un ou deux Officiers, qu'il les meneroit sur une Dune, d'où ils verroient eux mêmes que ce qu'il leur disoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aston furent détachés ; il les mena sur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les seuls qui restoient de toute l'armée : ils furent en faire leur rapport au Régiment ; sur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne seroient point mis entre les mains des Anglois, &

qu'ils ne seroient ni dépoüillés ni fouillés, ce qui leur fut accordé ; & M. de Rambure leur en ayant donné sa parole, qui fut exactement tenuë, ils se rendirent, & se trouvèrent bien plus heureux que l'autre Régiment qui les avoit abandonné, dont la plûpart furent tués, & le reste pris & dépoüillé. An. 1658.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Espagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plûpart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomez ; Dom Francisco Romero, avec deux ou trois de ses Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & des Brigadiers de la Compagnie des Gardes du Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit personne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général, & peu de Capitaines. Des Espagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolede, Dom Joseph Manriquez, Dom Loüis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baynes, tous Mestres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie ; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne : la plûpart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers subalternes des Régimens Espagnols naturels, qui se comporterent en braves gens : mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du Régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le seul Officier qui échappa, & des Soldats il n'en revint qu'une vingtaine : le Régiment du Roi fut entierement pris; il n'en revint que très-peu de celui du Comte

AN. 1658. de Bristol ; mais il ne perdit que cinq ou six de ses Gardes.

Quand aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Bouteville, Lieutenans Généraux, furent faits prisonnier avec Meille qui mourut de ses blessures, & M^s Desroches, Capitaine de ses Gardes. Il ne perdit que fort peu de son Infanterie, qui ne fit rien qui vaille : elle étoit le long du canal, ce qui lui facilita les moyens de se sauver. Sa Cavalerie souffrit peu, quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un seul Colonel. On ne sçait pas combien les ennemis perdirent de monde ; le nombre en fut peu considérable ; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbesé, Lieutenant-Colonel du Régiment de Turenne Cavalerie, Dubourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, Major Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de CromWel ; FenWick, & Lockart, Lieutenans Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enseignes blessés. La reconnoissance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant-Général de l'armée de France, qui commandoit l'Infanterie ; ayant oüi dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit 2. ou 3. escadrons qui étoient commandés par ses intimes amis, & traversa les Dunes pour aller à eux ; dans la résolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été ; mais il eut bien de la joye de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Espagnols avoient heureusement laissé le canon & les bagages à Furnes, où en arrivant après la deffaite on crut la perte bien plus considérable qu'elle n'étoit ; mais la plûpart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauverent des mains des ennemis. Dom Antonio

(1) *C'est un emploi moindre que Lieutenant Général, ou Maréchal de Camp.*

de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les ayant relachez pour un peu d'argent. An. 1658

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siége, & la Place ne tarda pas long-tems à se rendre. Elle auroit duré davantage si le Marquis de Léde n'avoit été blessé & ne fut mort peu de jours après. On apprit à Furnes le vingt-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'armée marcha le même jour à Nieuport: en y arrivant tous les Régimens se trouverent aussi complets qu'avant la bataille hors celui du Roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire: Dom Juan proposa de poster l'armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuide, & de tâcher d'en deffendre le passage. Ceux qui parlerent après lui furent du même avis & les autres ne s'opposerent point directement; mais quand ce fut au Duc d'Yorck à parler il opina contre, & donna ses raisons, répréséntant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour deffendre le poste contre une armée victorieuse; que les troupes étoient intimidées par une deffaite toute récente; qu'il falloit considérer à quelles extremitez on seroit réduit si on étoit forcé; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes villes; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si hasardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'armée, d'en mettre les troupes dans les grandes villes du voisinage qui étoient les plus exposées; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se deffendre au moins si long-tems que quand elle viendroit à être prise il seroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre siége, & que pendant qu'ils seroient occupez à en faire un, on auroit

AN. 1658. le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'armée : le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracêne furent laissez dans Nieuport qu'on croyoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. Le Prince de Condé fut à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour deffendre cette sorte Place. Dom Juan se jetta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie; & le Prince de Ligne avec le reste des troupes entra dans Ypre. Le Duc d'Yorck sortant du conseil de guerre, le Prince de Condé lui demanda pourquoi il se hazardoit à contredire Dom Juan comme il venoit de faire; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une seconde fois de s'enfuir comme à la bataille des Dunes.

Les troupes s'étant separées suivant la répartition ci-dessus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmude dans le dessein de passer le Canal qui va de Nieuport à Ostende pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le siége de cette premiere Place, lorsque M. de Turenne reçût ordre du Cardinal d'attendre jusqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangéreusement malade à Calais: cet accident sauva Nieuport ; il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Crequy arriva dans le voisinage, tant la négligence des Espagnols avoit été extraordinaire: mais deux jours aprés il en arriva d'Ostende. Pour se mettre en état de soutenir plus long-tems le siége, on travailla à faire une nouvelle contrescarpe, cinq demi-lunes & une langue de serpent au de-là du Canal, qui embrassoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours: Ensuite on lâcha les écluses pour inonder le pays; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit

espéré.

ésperé, parce que le terrain autour de la Place étoit plus haut q 'on ne croyoit; cependant on en tira encore quelque utilité. L'armée de France resta à Dixmude, & M. de Crequy à la portée du Canon du Nieuport pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'armée d'Espagne s'assemblerent dans cet entre-tems à Plaskendal, village sur le Canal entre Bruges & Nieuport, & résolurent qu'aussi-tôt que l'armée ennemie quitteroit Dixmude, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracéne assembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'armée avoit été distribuée pour observer les mouvemens de M. de Turenne; que le Duc d'Yorck resteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il seroit possible, cette Place, Ostende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracéne, eut une chaude allarme qui les fit gallopper tous deux prés de trois mille de peur d'être coupés avant de pouvoir gagner la Ville; ce fut M. de Varennes, Lieutenant Général de l'Armée de France, qui la lui donna en faisant passer quelques Cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître.

Peu de jours aprés l'Armée de France quitta Dixmude: mais M. de Créquy ne bougea point de son Camp. Le Marquis de Caracéne, en consequence de la résolution qui avoit été prise, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques Escadrons, & l'Infanterie Espagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de tems après M. de Crequy se retira du voisinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne; mais sans un accident il ne seroit pas retourné à son aise. Le Duc d'Yorck ayant été averti sur le midy qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même-tems qu'on fit un détachement de six

An. 1658. cens fantassins pour le venir joindre incessamment dans la contrescarpe avec toute la Cavalerie, ayant dessein de tomber sur l'arriere garde de M. de Crequy. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement : il envoya chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, sa compagne des Gardes, & deux ou trois escadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut si lente qu'avant qu'elle fut venuë les ennemis étoient si éloignés de la ville, qu'il auroit été dangéreux de les attaquer. Ainsi il ne se passa qu'une légere escarmouche entre quelques Soldats écartés & quelques volontaires à cheval, qui sans avoir reçû aucun ordre, chargerent un petit parti de Cavalerie qui couvroit l'arriere garde sur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton s'engagea si chaudement qu'il fut fait prisonnier.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'exécution du dessein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie, étant échoüé le matin sur la côte, tous les soldats y allerent à la marée basse, & s'étant enyvrez, il ne fut pas possible aux Officiers de les assembler pour le tems qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette campagne, on n'en fera point de détail ; on se contentera de dire en peu de mots que le Corps d'armée que commandoit le Prince de Ligne auprès d'Ypres fut surpris & deffait par M. de Turenne, qui tailla en pieces toute son Infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres qu'il assiégea & prit en peu de jours : il marcha ensuite à Oudenarde, dont il se rendit maître : la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison de même qu'à Deynse & dans la plûpart des Places sur la Lys ; ainsi cet échec du Prince de Lignes causa plus de dommage aux Espagnols que la

perte de la bataille des Dunes ; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progres pendant le reste de cette campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais : mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le sçavoir. An. 1658.

Peu de temps après que le Marquis de Crequy eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ses troupes aux fauxbourgs de Bruges, réglant ses mouvemens sur ceux des ennemis, & se tenant toûjours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde sur tout de se conserver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le seize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la Mort de CromWel. Il envoya aussi-tôt prier Dom Juan d'envoyer quelqu'autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit absolument nécessaire qu'il allât trouver le Roi son frere à Bruxelles sur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marsin fut envoyé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit aussi-tôt & ne retourna plus à l'armée, la saison étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & sa présence ne se trouvant plus nécessaire dans son département, & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'hyver, il alla voir la Princesse sa sœur à Breda, avec laquelle il resta quelque temps.

La mort de CromWel & les suites qu'on pouvoit en prévoir (son fils Richard n'ayant ni la vigueur ni la capacité de son Pere) releverent le courage des Royalistes, que le mauvais succès des entre-

An. 1658. prises qu'ils avoient faites pour le rétablissement du Roi, avoient beaucoup abbatu. Ils oublierent tous les dangers qu'ils avoient courus; & méprisant ceux auxquels ils alloient s'exposer, ils travaillerent tout de nouveau, & crurent enfin avoir trouvé le moment favorable d'éxecuter leur dessein: mais de nouveau tous leurs projets échoüerent. Le Roi Charles alla *incognito* en Espagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrennées. Le Duc d'Yorck se retira à Boulogne sur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine sa mere. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, souhaittoit de l'entretenir sur les affaires d'Angleterre. Le Duc se rendit secrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien souhaitté de parler au Roi son frere; mais que puisqu'il n'avoit pû découvrir où il étoit, il lui rendroit le même service en la personne du Duc. Il lui offrit son Régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecossois pour passer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, six piéces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la subsistance de cinq mille hommes pendant six semaines ou deux mois; qu'il feroit trouver des vaisseaux pour transporter le tout en Angleterre, & donneroit des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux; que cependant il les falloit faire venir à St. Omer, où elles trouveroient les passeports; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'employer tout son credit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès: il con-

ſalut d'une maniere toute obligante, en diſant au Prince qu'il pouvoit aiſément croire qu'il n'avoit là-deſſus aucun ordre du Cardinal, qui étoit à la Conférence; & que ce qu'il faiſoit, étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour ſa Maiſon Royale. Le Duc d'Yorck accepta la propoſition avec beaucoup de joye, & ne perdit point de tems à choiſir l'endroit du débarquement.

Toutes ces choſes ayant été ainſi réſoluës & miſes en bon chemin, M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaiſſeaux qui ſe trouveroient dans ſon Gouvernement, juſqu'aux batteaux pêcheurs. La Reine ſa Mere lui en procura une autre du Maréchal d'Aumont à la même perſonne & pour la même fin; & l'affaire fut ſi avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui avoit été pris pour l'embarquement, & que le Duc de Boüillon & le Comte d'Auvergne, neveux de M. de Turenne, étoient venus joindre le Prince pour l'accompagner en qualité de Volontaires dans cette expédition, lorſqu'il reçut nouvelle de la défaite des Royaliſtes par Lambert; ſur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreüil, & qui ayant été informé de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on entreprît aucune choſe dans cette fâcheuſe conjoncture. Il lui conſeilla d'avoir patience & d'attendre une meilleure occaſion, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, vû la broüillerie & la confuſion qui devoient néceſſairement arriver en Angleterre. Le Duc inſiſtoit néanmoins pour y paſſer, croyant que le Roi ſon frere étoit débarqué dans le Weſt, ou dans le pays de Galles; qu'il pouvoit être en danger,& qu'en ce cas il n'y avoit pas de moyen de le tirer d'embarras, & de le ſauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quel-

que chose d'important, qu'en faisant une diversion : mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la maniere du monde la plus pressante, il repliqua qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frere ; & sçachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passeport. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.

CERTIFICAT

Des Superieurs du College des Ecossois à Paris.

NOUS soussignés Prêtres Administrateurs du College des Ecossois dans l'Université de Paris, à sçavoir, Loüis Inesse, ci devant Premier Aumônier de la feuë Reine de la Grande Bretagne, & Ancien Principal du College ; Charles VVhytford Principal ; Thomas Inesse Sous Principal ; Georges Inesse Procureur ; & Alexandre Smith Préfet des Etudes dudit College ; Certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Memoires ci-dessus de feu Roi Jacques II. de la Grande Bretagne, sont conformes

aux Mémoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conservés, en vertu d'un Brevet signé de sa main, dans les Archives de notredit College; Et nous susdits certifions en outre que le Manuscrit ci dessus, revû & corrigé par le susdit Roi Jacques, traduit par son ordre, donné de sa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27. du mois de Janvier 1696. & écrit de la main du sieur Dempster, l'un des Secretaires de sadite Majesté, est conforme pour les faits, détails, circonstances, réflexions, & généralement tout (le tour du stile seul & l'ordre de la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux faite par l'ordre de la feuë Reine de la Grande Bretagne, signée de sa main, cachetée du Sceau de ses Armes, contresignée par Mylord Caryll, Secretaire d'Etat le 14. Novembre 1704. & donnée le 15. Janvier 1705. par le susdit Loüis Inesse à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du Vicomte de Turenne : En foi de quoi, nous avons signé les Présentes, & y avons apposé le Sceau dudit College. Fait à Paris ce vingt - quatre Décembre mil sept cens trente quatre.

Signé, L. INESSE. Ch. WHYTFORD. Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.

